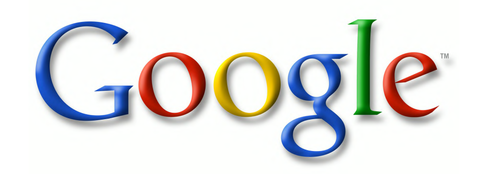
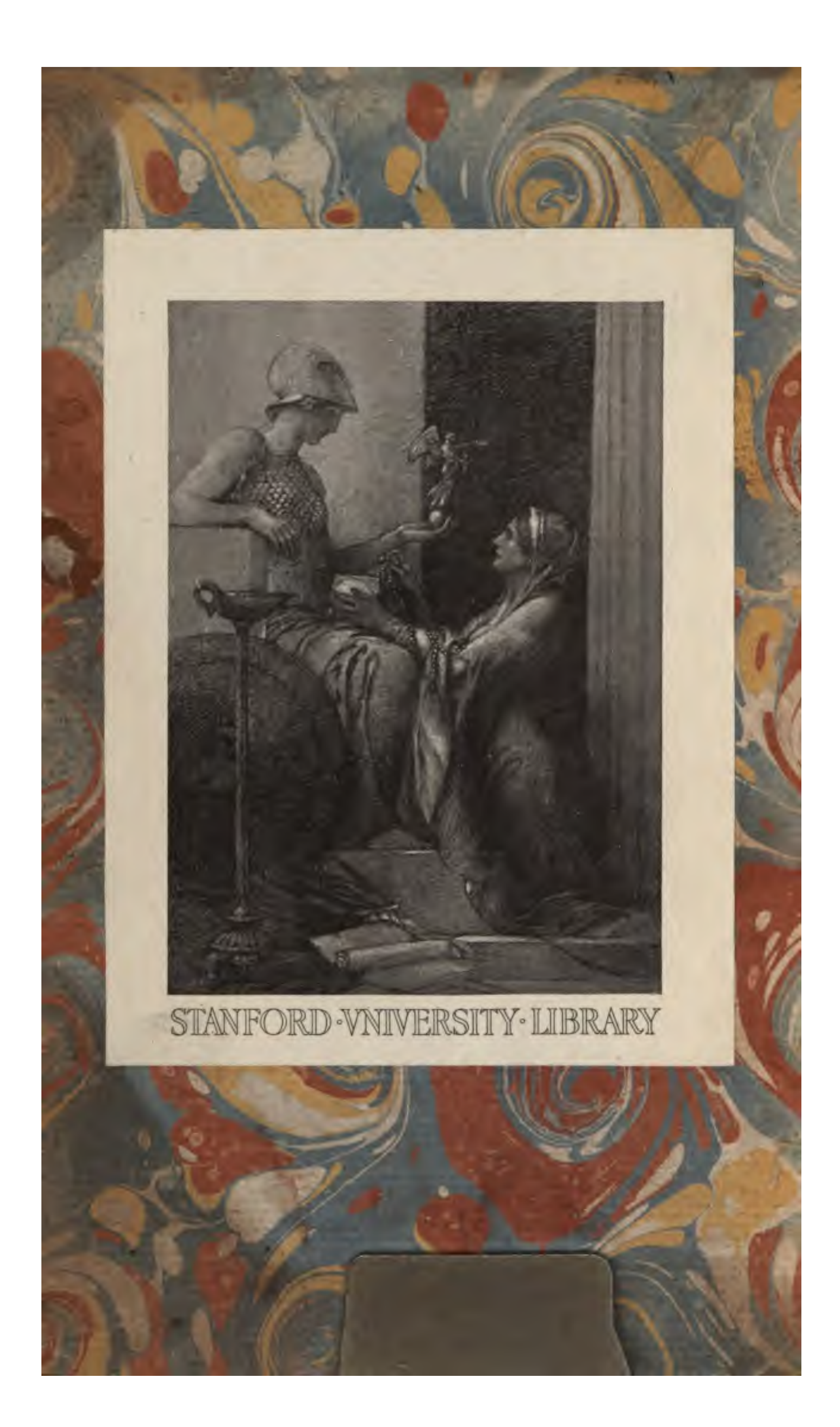





STANFORD·VNIVERSITY·LIBRARY

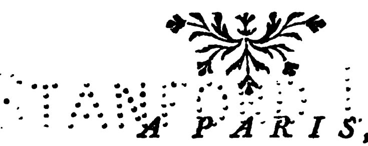


LETTRES
SUR
L'ÉGYPTE,

Où l'on offre le parallèle des mœurs anciennes & modernes de ſes habitans, où l'on décrit l'état, le commerce, l'agriculture, le gouvernement, l'ancienne religion du pays, & la deſcente de S. Louis à Damiette, tirée de Joinville & des Auteurs Arabes, avec des Cartes Géographiques.

PAR M. SAVARY.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez { ONFROI, Libraire, quai des Auguſtins. Et au N°. 11, rue des Maçons, près la Sorbonne.

On trouve aux mêmes adreſſes la Vie de Mahomet, *& la* Traduction du Coran, *du même Auteur.*

M. DCC. LXXXVI.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



LETTRES SUR *L'ÉGYPTE.*

LETTRE PREMIERE.

A M. L. M.

Route du vieux Caire à Tamieh *dans la province du* Faïoum.

Au grand Caire.

Vous me marquez, Monſieur, que le public a favorablement accueilli les lettres que je vous ai adreſſées, & vous m'en demandez la ſuite. Vous deſirez qu'après vous avoir donné la deſcription de la baſſe Egypte, je vous ſerve

de guide dans la haute. Vous voulez parcourir avec moi cette contrée si vantée, dont Alexandre, Jules César, Adrien, Sévere, & tant d'autres rois allèrent admirer les antiquités. Je me rends à vos instances, & je tâcherai de répondre à la confiance que vous me témoignez. Mais souvenez-vous qu'au-lieu des Egyptiens célèbres par leur sagesse & leurs lumières, vous ne verrez qu'une nation plongée dans les ténèbres de l'ignorance. Rappelez-vous aussi qu'à la place des édifices fameux, vous ne trouverez souvent que des masures ou des ruines. Le contraste est si frappant, que si tous les grands ouvrages de l'ancienne Egypte avoient péri comme ceux de tant d'autres nations, sa gloire seroit ensevelie avec eux. Oui, Monsieur, si cette contrée peuplée actuellement de Turcs & d'Arabes, étoit absolument dépouillée de ses merveilles, on la regarderoit comme le pays des Fées embelli par le pinceau brillant des Grecs. Mais l'orgueil du doute vient se briser contre la masse inébranlable des pyramides; & l'observateur curieux, qui, non content d'en mesurer la hauteur, observe le secret des canaux, considère les moyens que l'art a mis en usage pour en défendre l'entrée, ne peut s'empêcher de reconnoître l'effort du génie humain, & de lui payer un tribut d'admira-

tion. Nous allons contempler des travaux non moins ſurprenans; & comme la conſtruction de pluſieurs d'entr'eux joignoit à la grandeur de l'entrepriſe, le bonheur des peuples, ils ont encore plus de droits à votre curioſité.

Nous ſommes dans le mois de novembre, c'eſt le moment favorable pour remonter dans le Saïd (*a*). La chaleur eſt tempérée, & les canaux remplis nous permettront de naviguer dans l'intérieur des terres. Embarquons-nous donc ſur ce fleuve qui dans ſes circuits nombreux, fertiliſe pendant deux cents lieues cette vallée où les ſavans & les princes vont admirer depuis près de trois mille ans les ruines d'un peuple qui s'étoit efforcé de fixer l'immortalité ſur ſes ouvrages.

Nous partons du port du vieux Caire. Le vent de nord nous pouſſe avec vîteſſe contre la rapidité du courant. Les eaux ont quitté le pied des collines. Les lieux bas ſont encore inondés. Mais le Nil majeſtueux rentre peu-à-peu dans ſon lit. La verdure & les moiſſons ſuivent ſes pas, & prennent la place qu'il vient d'abandonner. Ici on sème les concombres & les me-

(*a*) Les Arabes appellent Saïd toute la haute Egypte, depuis le vieux Caire juſqu'à Aſſouan ou *Siene*.

lons d'eau. Là on laboure la terre avec la charrue dont le ſoc en ſillonne légèrement la ſurface. Les bœufs la traînent avec facilité conduits par un ſeul homme. Près des montagnes où le terrain eſt plus élevé, on voit déja paroître le blé & le dourra.

Nous paſſons devant *Geziret Dahab*, l'île d'or, qui préſente aux regards une prairie couverte de troupeaux, avec un petit village. Nous laiſſons à notre gauche la grande moſquée d'*Atar Ennabi*, ſituée ſur le bord du fleuve. Ce temple très-fréquenté des habitans du Caire, eſt l'objet d'un pélérinage fameux. Il poſſede une pierre où les Muſulmans croyent que ſont empreintes les marques d'un des pieds de Mahomet. C'eſt pourquoi ils l'ont nommé *Atar Ennabi*, les veſtiges du prophète. Le Scheik qui le deſſert a ſoin d'accréditer cette pieuſe croyance, & de publier les merveilles qui s'y opèrent. Comme cette prétendue relique fait toute ſa richeſſe, il la conſerve précieuſement. Elle eſt couverte d'un voile très-riche qu'il lève en faveur des dévots dont il eſpère un léger préſent. Voici ce que m'en a raconté une dame du Caire qui a épouſé un négociant françois, établi depuis quarante ans dans le pays (*b*).

« J'avois ſouvent entendu parler d'*Atar En-*

(*b*) L'épouſe de M. Meynard, négociant, que ſa pro-

» *nabi*, & des miracles qu'on en publioit. Je » fus curieuſe de voir cette pierre renommée. » Notre habit abſolument ſemblable à celui des » Muſulmanes me permettant de me confondre » avec elles, ſans craindre d'être reconnue, je » me rendis à la moſquée aux heures où je » devois trouver peu de monde. Je priai le » cheik de me montrer la relique. Deux Tur» ques de conſidération entrées au même inſ» tant témoignèrent le même déſir. Il la dé» couvrit. Après y avoir brûlé des eſſences pré» cieuſes en récitant quelques paſſages du Co» ran, il nous dit : Voyez cette empreinte ſa» crée ; admirez les veſtiges du plus grand des » prophètes. Ah ! c'eſt bien là le pied de Ma» homet ! Les deux femmes répétoient avec en» thouſiaſme, oui c'eſt bien là le pied de Ma» homet, le plus grand des prophètes ! Pour » moi, ajoutoit la dame françoiſe, je vous aſ» ſure que malgré l'attention la plus ſcrupuleuſe, » je ne vis qu'une pierre liſſe, imbibée de par» fums, où je ne pus découvrir ni traces de » pied, ni rien de ſemblable ».

Etrange effet de la prévention ſur l'homme ! elle enchaîne ſa raiſon, & lui fait voir, ſentir, toucher, tout ce que l'imagination a per-

bité & ſes lumières font eſtimer des François, des Cophtes, des Turcs & des Arabes.

ſuadé à ſon eſprit préoccupé. C'eſt ainſi que M. Tournefort aſſiſtant dans une des îles de l'Archipel, à l'ouverture d'un tombeau où le peuple étoit convaincu qu'il devoit ſe trouver un vampire, n'apperçut qu'un cadavre livide, & à demi rongé de vers, tandis que les Grecs y voyoient un corps entier, vermeil, & qui ſelon eux ne répandoit aucune mauvaiſe odeur.

M. Norden, dans ſes vues charmantes d'Egypte, a fort bien peint la moſquée d'*Atar Ennabi* & ſes environs; mais il s'eſt trompé en plaçant Memphis à l'endroit qu'occupe Gizé. On ne doit pas lui en faire un reproche, car il avoue lui-même qu'il doute que ce ſoit la véritable poſition de cette ancienne ville. Je crois l'avoir fixée d'une manière certaine dans les lettres précédentes, & je ne releverois pas cette erreur dans laquelle pluſieurs voyageurs ſont tombés, ſi je ne craignois qu'elle n'égarât d'autres écrivains. Trompé par elle, le ſavant Jablonski (*c*) a vainement employé toute la ſagacité de ſon eſprit à la recherche d'une vérité qu'il ne

---

(*c*) Jablonski trompé par la fauſſe poſition que pluſieurs voyageurs ont donnée à Memphis, en la plaçant ſur le terrain de Gizé, a écrit que le temple de Sérapis étoit bâti dans l'île de Raouda, où l'on voit aujourd'hui le Mekïas. C'eſt une erreur. *Tome ſecond.*

pouvoit découvrir, parce qu'il l'établiſſoit ſur un faux principe.

A peu de diſtance d'*Atar Ennabi* on découvre à travers des touffes de dattiers un petit village, où les Turcs ont une moſquée, & les Cophtes un couvent nommé *Der Ettin* le monaſtère des figues, ſans doute parce que ces fruits y croiſſent en abondance. On en trouve de deux eſpeces. La première naît des branches même du Sicomore. Elle eſt ſeche & peu eſtimée. L'autre, la même que l'on cultive en France, eſt onctueuſe, ſucrée, & d'un goût exquis.

Sur la rive orientale, on apperçoit des villages placés ſur des éminences artificielles. Les cabanes occupent le ſommet. Les hommes & les animaux s'y retirent pendant l'inondation. Déja la luzerne que l'on ſème à meſure que le Nil rentre dans les canaux, forme une zône de verdure autour de ces petites îles. Des tribus d'Arabes errans ont dreſſé leurs tentes ſur le penchant des collines ſabloneuſes, pour profiter des bienfaits du fleuve. Ils achètent pendant quelques mois le droit d'envoyer leurs troupeaux paître dans les prairies, & les quittent lorſque les pâturages ſont épuiſés. Ces peuples indomptables, martyrs de la liberté qu'ils aiment avec paſſion, préfèrent à tous les avan-

tages de la société, l'horreur de leurs déserts. L'ombre de l'esclavage les fait fuir. Toujours en garde contre la tyrannie, au moindre mécontentement qu'on leur donne, ils plient leurs tentes, les chargent sur des chameaux, ravagent le plat pays, & chargés de butin, s'enfoncent dans les sables brûlans, où l'on ne peut les poursuivre, & qu'eux seuls osent habiter. Ces Bedouins (*d*), le fléau de l'Egypte, qu'ils regardent comme leur patrimoine, sont les ennemis irréconciliables des Turcs, qui les craignent & les abhorrent (*e*).

Nous avons passé le village de *Bousir*, & nous sommes en face des grandes pyramides qui s'élevent à six cents pieds de hauteur perpendiculaire. Tandis que notre bateau suit les sinuosités du fleuve, leurs sommets décrivent des portions de cercle dans l'horizon. Avec quelle majesté ces montagnes faites de main d'homme s'élevent dans les airs! Leur vétusté les rend encore plus imposantes. Combien de

---

(*d*) Ce mot vient de *Bedaoui*, qui signifie habitant du désert.

(*e*) La haine qui subsiste entre ces deux nations, a donné naissance à cette expression familiere, *traiter quelqu'un de Turc à More*; c'est-à-dire, avec la rigueur que le Turc exerce envers l'Arabe.

fois le soleil les a éclairées à son levant, brûlées à son midi, & colorées en se couchant! Depuis combien de siecles elles parcourent avec la terre le grand orbe qui forme l'année! il est donc des édifices que l'homme a pu rendre durables! & ces édifices sont des tombeaux! Quelques auteurs s'imaginant que les dégats occasionnés par l'ouverture violente de la grande pyramide étoient l'effet du tems, ont calculé combien de siecles elle dureroit encore; mais comme ils partoient d'un faux principe, ils sont infiniment loin de la vérité. Il me semble impossible de fixer l'époque où elles cesseront de subsister. Dans des milliers d'années, à moins qu'il n'arrive quelque grande révolution, les voyageurs des peuples éclairés iront encore admirer ces grands monumens, & diront: l'Europe avoit à peine quelques sauvages répandus dans ses forêts, lorsqu'une nation savante dressa ces superbes mausolées vers les quatre points cardinaux du ciel, comme un monument de sa piété & de ses connoissances astronomiques.

Dans les villages qui les entourent, on cultive une espece de melons particulière à l'Egypte. On les nomme *abd hellaoui* esclave de la douceur. Ils ont la chair ferme & cassante comme celle de la pomme. Quoique moins suc-

crés que beaucoup d'autres, on les préfère parce qu'ils fourniſſent pendant les chaleurs une nourriture très-ſaine & très-agréable. Un autre légume fort eſtimé eſt une laitue à feuilles larges, liſſes & élevées. On en voit des plaines couvertes. Le peuple en conſomme une quantité prodigieuſe, & ſa graine ſert à faire de l'huile. Vous, Monſieur, qui raſſemblez des bouts de l'univers dans vos jardins, les différentes productions de la terre pour en enrichir votre patrie, & qui cultivez avec tant de ſuccès toutes les plantes depuis le cedre du Liban juſqu'à l'hyſſope, vous me pardonnerez ces détails.

En avançant on découvre à droite & à gauche des hameaux dont les habitans s'occupent à remuer la terre, qui dans quatre mois leur donnera d'abondantes récoltes. Le bourg d'*Halouan* paroît ſur la rive orientale, entouré de dattiers. Le Mekias y étoit établi lorſque les Arabes conquirent l'Egypte. Memphis ſe trouvoit ſur la rive oppoſée dans l'emplacement du village de *Menph* qui en a conſervé le nom. Les témoignages de Strabon, de Pline & d'Abulfeda qui en a décrit les ruines, ne laiſſent aucun doute à cet égard. On y voit encore des monceaux de décombres; mais les Arabes en ont tranſporté au Caire les colonnes & les

pierres remarquables qu'ils ont placées ſans goût & ſans ordre dans leurs édifices & leurs moſquées. Cette ville s'étendoit juſques vers Saccara, & étoit preſque entourée de lacs dont une partie ſubſiſte encore. Il falloit les traverſer pour porter les morts dans la ſépulture de leurs pères. Les tombeaux creuſés dans le rocher, fermés avec une pierre d'une grandeur proportionnée, étoient recouverts de ſable. Ces corps embaumés avec tant de ſoin, conſervés avec tant de reſpect, les habitans de Saccara les arrachent des monumens où ils repoſent, & les vendent ſans pudeur aux étrangers. Ce lieu eſt nommé la plaine des Momies. On y rencontre le puits des oiſeaux, où l'on deſcend à l'aide d'une corde. Il conduit à des galeries ſouterraines remplies de vaſes de terre qui renferment des oiſeaux ſacrés. Rarement on en trouve d'entiers, parce que les Arabes les briſent pour y chercher des idoles d'or. Ils ne mènent point les voyageurs dans les endroits où ils trouveroient des choſes plus précieuſes. Ils les bouchent même avec ſoin, & ils ſe réſervent des iſſues ſecretes par où ils y deſcendent. Dans un voyage que M. le duc de Chaulnes a fait en Egypte, il s'enfonça bien avant dans ces dédales tortueux, tantôt en rampant, tantôt en marchant ſur les genoux. Inſ-

truit par le lord Montaigu, qui a ſoigneuſement viſité l'Egypte, il parvint à un de ces canaux qui avoit une ouverture fermée par le haut avec des branches de dattiers entrelacées, & recouvertes de ſable. Il y remarqua des hiéroglyphes en relief exécutés avec la dernière perfection. Malgré ſes offres on ne lui permit point de les deſſiner ni de les mouler (*f*), pour en prendre les formes. M. le duc de Chaulnes penſe que ces hiéroglyphes ſculptés avec tant d'art, qu'à leur ſimple aſpect on reconnoît les objets qu'ils repréſentent, pourroient donner la clef de ceux dont les contours ſont ſimplement exprimés, & former une eſpece d'alphabet de cette langue inintelligible. Quoi qu'il en ſoit de cette idée ingénieuſe, je vous propoſerai dans une lettre particulière les moyens que l'on pourroit tenter pour expliquer ces caractères myſtérieux, & lire ſur les monumens Egyptiens la plus ancienne hiſtoire du monde.

Le long des montagnes qui bornent Saccara du côté du couchant, on diſtingue pluſieurs pyramides, dont la plus grande paroît auſſi élevée que celles de Gizé : à la vue de ces

---

(*f*) Mémoire ſur les hiéroglyphes du puits de Saccara, par M. le duc de Chaulnes.

édifices sur lesquels mes regards s'attachent malgré moi, permettez encore quelques réflexions dont je ne puis me défendre. Ces mausolées sont-ils les fruits de l'orgueil des Pharaons? Est-ce à leur vanité qu'on en doit attribuer la construction? Je sais que plusieurs Ecrivans l'ont pensé; mais laissons-leur une opinion qui n'a point de fondement dans le cœur humain. Les Rois ne bâtissent point de palais pour les habiter après leur mort. Un sentiment plus impérieux, l'inquiétude de l'avenir, la persuasion de ce qui devoit arriver après cette courte vie, porta les Pharaons à construire ces magnifiques tombeaux (*g*). La religion leur apprenoit qu'aussi long-temps que leurs corps seroient conservés à l'abri de la corruption, leurs ames ne les quitteroient point, & qu'après trois mille ans elles les ranimeroient de nouveau. Ce dogme leur a fait élever ces bâtimens que le génie des plus habiles architectes s'étoit efforcé de rendre inaccessibles. Ils leur donnèrent la forme pyramidale comme la plus durable. Elle tenoit aussi à leur culte, & rendoit hommage à l'astre dont elle imitoit les rayons (*h*). Ces édifices sont donc la

---

(*g*) Hérodote, Euterpe, livre second.

(*h*) Pline, livre 36, dit que les obélisques étoient consacrés au soleil, qu'ils représentoient ses rayons, ce qui étoit

qué par deux lignes ponctuées la route qu'il ſuivoit. Un des Pharaons, au rapport d'Hérodote (*k*), la ferma d'une digue, & le força de reprendre ſon cours entre les montagnes. Il ſe jetta dans le golphe, qui couvroit alors tout l'eſpace qu'occupe le Delta, & donna naiſſance à cette île célébre qui s'avance à pas lents dans la Méditerranée. On ſuit encore actuellement la trace de l'ancien lit que les Arabes nomment *Bahr bela ma*, mer ſans eau. Il eſt parſemé dans toute ſa longueur des débris des bateaux qui y naviguoient, & qui ſont pétrifiés. J'en ai vu rapporter au grand Caire de ſuperbes morceaux. On rencontre en allant de Saccara à *Dachhour*, une longue levée de terre que l'on avoit conſtruite pour défendre Memphis contre l'inondation du fleuve, s'il venoit à rompre ſa digue, & contre les torrents de ſables que les vents chaſſent des Monts Libyens.

A quelque diſtance de ce coude eſt l'île de *Terſaïe*, où l'on commence à planter les melons d'eau & les concombres. Les Egyptiens cultivent une eſpece de concombres appellée *Couſa*, qui eſt très-petite, & dont ils ſont fort friands. La chair en eſt douce, tendre & très-

(*k*) Hérodote, livre ſecond. Voyez premiere lettre ſur l'Egypte, où ce paſſage eſt diſcuté.

délicate. On le mange en salade ; mais la manière la plus ordinaire de l'accommoder, est d'en ôter les pepins avec une tarrière, & de remplir le vide avec de la viande hachée, & du ris mêlé d'épices. Cuit ainsi dans son jus il offre un excellent aliment.

A[illegible]e cette île on découvre dans les terres le bourg de *Dachhour*. Un canal sur lequel on trouve un pont de pierre à plusieurs arches, y conduit les eaux du Nil. Stabon (*l*) & Ptolemée (*m*) placent *Achantus* dans l'intérieur du pays, à six lieues de Memphis, & du même côté. Cette situation convient parfaitement à *Dachhour*. On y admiroit un temple d'Osiris. Cet édifice est entiérement ruiné ; mais on remarque à l'occident de ce village, & sur le penchant de la montagne une grande pyramide qui fait suite avec celles de Saccara & de Gizé.

Les plaines de sables qui s'étendent le long des collines, sont parsemées de pierres, que l'on appelle vulgairement cailloux d'Egypte. Arrondie en forme de galets, leur surface raboteuse n'a aucun brillant qui invite à les ramasser ; mais leur intérieur est d'un grain extrêmement fin,

(*l*) Strabon, liv. 17.
(*m*) Ptolémée, liv. 4.

qui reçoit un beau poli : la plupart sont herborisés. On y distingue des arbrisseaux qui composent souvent de jolis paysages. Les trais rembrunis qui les dessinent, tracés avec la plus grande élégance, se jouent avec grâce sur un fond grisâtre. Ces cailloux présentent une grande variété de desseins, & de nuances différentes. On peut choisir ; car les sables en sont couverts. Je n'ai vu au Caire qu'un Juif qui eût l'art de les travailler, & d'en composer des boîtes ou des manches de couteaux ; aussi se faisoit-il payer très-cher. Les monticules qui terminent ces plaines sont remplis d'huitres & de coquillages pétrifiés.

En quittant *Achantus*, & marchant vers le sud, on traverse une vaste campagne dont les lieux bas sont arrosés par de petits ruisseaux qui les fertilisent dans cette saison. Ces vallons sont actuellement couverts de blé, de dourra & de verdure. Au bout de quelques mois, le Nil qui les aura quittés n'y laissera qu'un désert. Le village de Tamieh, où passe un canal, est situé à l'extrémité de cette plaine.

Nous entrons, Monsieur, dans la fertile province d'Arsinoé, aujourd'hui *le Faïoum* ; c'étoit le pays des merveilles. Il renfermoit le labyrinthe & ses douze palais, le lac Mœris & ses pyramides. Je vous dirai ce qu'en rap-

portent les anciens, & en vous offrant une description exacte de l'état actuel des lieux, des monumens encore subsistans, des ruines qu'on y trouve, vous jugerez vous-même de ce qu'ils ont dû être.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE II.

A M. L. M.

Description des monumens de la province d'Arsinoé, aujourd'hui le Faïoum.

Au grand Caire.

JE vous ai dit, Monsieur, que cette province renfermoit les restes du lac Mœris, & les débris du labyrinthe. L'Egypte ne posséde point de monumens qui aient excité de plus grands débats parmi les savans. L'étendue de l'un, la situation de l'autre, ont tour à tour été contestées. Pour concilier tous les partis, des géographes ont créé deux labyrinthes (*n*). D'autres écrivains ont donné au lac Mœris une circonférence immense (*o*); d'autres enfin le reléguant, au pays des fables (*p*), ont déployé le charme de leur esprit pour répandre le ridicule sur la crédulité des historiens. Ces contradictions ont épaissi les nuages de l'incerti-

(*n* Danville, Mémoires sur l'Egypte.

(*o*) Rollin, histoire ancienne. Bossuet, discours sur l'Histoire universelle.

(*p*) Voltaire.

tude, & la vérité est demeurée au fond du puits. Tâchons de l'en tirer, en expliquant les passages des anciens, que l'on a quelquefois mal interprétés, en suivant pas à pas Strabon, qui a décrit avec exactitude, des lieux qu'il a visités en homme éclairé, & sur-tout en rapportant fidélement ce qui reste encore des monumens dont il parle (q). *Lorsqu'on quitte Achantus*, dit ce sage historien, *on laisse du côté de l'Arabie Aphroditopolis* (r), *où l'on nourrit un bœuf blanc consacré par la religion.* Le bourg d'*Atfih*, au rapport des plus savans géographes (s), occupe l'emplacement de la ville de Vénus. *De l'autre côté du Nil, est la préfecture d'Héraclée, située dans une grande île.* Les deux canaux tirés du fleuve au lac, l'un passant près de *Tamieh*, l'autre partant du village de *Bouch* forment cette île, & les ruines remarquables qu'on trouve près de *Baïamout*, semblent indiquer la position d'Héraclée (t) capitale de cette province. On y voit deux py-

(q) Strabon, liv. 17.

(r) La ville de Venus.

(s) Voyez Ptolémée, l. 4. Danville, mémoires sur l'Egypte; & Pokoke, voyage d'Orient.

(t) On la nommoit la grande Héraclée, pour la distinguer d'une autre ville d'Hercule, qui étoit située dans la basse Egypte, à peu de distance de Canope.

ramides délabrées qui n'ont plus que quelques assises de pierres. Strabon continue : *près d'Héraclée coule un canal, qui, se divisant en deux branches, renferme une petite île. Il traverse la préfecture d'Arsinoé, la plus belle & la plus riche de l'Egypte.* Suivez, Monsieur, cet ancien géographe sur la carte, & vous verrez que ces lieux ont peu changé, & qu'il nous conduit droit à *Faïoum*, la capitale de toute cette contrée. Cette ville est moderne; mais à une lieue au nord-est de ses murs, des monceaux de décombres font reconnoître les vestiges d'Arsinoé (*u*). Les Arabes enlèvent les sables qui couvrent ces débris, & les sassent pour y trouver des cachets & des médailles. On rencontre à quelque distance, un obélisque posé sur son piédestal. C'est le seul monument qui ait bravé les injures du tems, & les ravages des Barbares. Il a vingt-deux pieds de circuit à la base, & environ cinquante d'élévation. Ses faces sont chargées d'hyérogliphes, divisés en colonnes, & effacés en plusieurs endroits. Les angles sont écornés, & le beau morceau de granit qui le compose, est dégradé

(*u*) Cette ville se nommoit anciennement Crocodilopolis, parce qu'on y nourrissoit des crocodiles sacrés. Les Grecs devenus maîtres de l'Egypte, l'appellèrent Arsinoé,

jusques vers le milieu de sa hauteur. Strabon nous abandonne ici pour décrire le lac Mœris peu distant d'Arsinoé, & le labyrinthe bâti sur ses bords. Il n'en marque pas précisément la place; mais Hérodote (x) & Ptolémée la déterminent avec justesse, en la fixant du côté de la Libye, sur le rivage du lac. Continuons donc notre route.

Le voyageur, en quittant *Faïoum*, & marchant vers l'occident, traverse le grand canal nommé *Bahr Iouseph*, le fleuve de Joseph. Le village de *Neslé* qu'il laisse à gauche, ne lui offre aucunes traces d'antiquité. Après deux heures de marche vers le nord-ouest, il entre dans une plaine sabloneuse, où règne la stérilité. Bientôt il découvre des montagnes de ruines qui ont près d'une lieue d'étendue. Le premier amas est appellé par les Arabes *balad Caroun*, le bourg de Caron; le second *casr Caroun*, le palais de Caron (y). Tout l'espace qui les sé-

(x) Hérodote, liv. second. Ptolémée, liv. 4.

(y) Les historiens Arabes nous peignent *Caroun* comme un homme très-puissant. Ils disent qu'il pouvoit charger plusieurs chameaux des clefs qui ouvroient les appartemens nombreux où il renfermoit ses trésors. Cette assertion unanime nous laisse entrevoir une vérité. Peut-être qu'en Egypte le nom de Caron étoit une dignité dont on décoroit le batelier qui passoit les corps des Pharaons.

pare est parsemé d'énormes pierres. Les débris les plus remarquables sont aux extrémités. Au milieu des décombres de *casr Caroun* s'élève un grand bâtiment dont il reste encore plusieurs salles remplies de tronçons de colonnes. Un portique à moitié démoli regne à l'entour. On reconnoît des escaliers par où l'on montoit à divers appartemens; & d'autres par où l'on descendoit dans des souterrains. Ce qui fixe sur-tout l'attention, sont plusieurs cellules basses, étroites & très-longues, qui ne paroissent avoir eu d'autre destination, que de contenir les corps des crocodiles sacrés, que l'on y apportoit de Crocodilopolis, où les prêtres les nourrissoient, & où le peuple les honoroit d'un culte particulier. Ces débris placés vers la Libye, à une lieue de *Birket Caroun*, autrefois le lac Mœris, ne peuvent convenir qu'au labyrinthe, car les anciens (z) lui assignent cette

---

à travers le lac Mœris, pour les déposer dans les cavaux du labyrinthe dont il étoit le gardien. Sans doute que celui qui faisoit le même office sur le lac de Memphis, par rapport aux habitans de cette ville, avoit le même titre. Si cette conjecture est vraie, on verra pourquoi les Grecs donnèrent le nom de Caron au batelier des enfers, & pourquoi les Arabes appellent ces ruines, le palais de Caroun.

(z) Voyez Strabon, l. 17. Hérodote, liv. second. Pto-

position, & ne marquent aucune ville de ce côté. Puisque nous marchions sur les sables qui couvrent en partie ce monument fameux, lisons-en la description dans Hérodote, afin de nous en former une juste idée.

« (a) Les douze rois élus par les Egyptiens, » construisirent le labyrinthe sur le rivage du » lac Mœris, du côté dela ville des crocodiles. » Cet édifice m'a paru encore au-dessus de ce » qu'en publie la renommée. Si l'on fait atten- » tion à la construction des murs, à la nature » du travail, il sera impossible d'apprécier les » frais immenses que ce bâtiment a dû coûter. » Le temple d'Ephèse est une des merveilles » du monde; les pyramides élevées dans l'île » de Samos, ne le cédent en grandeur à aucun » des ouvrages de la Grece : cependant ces » monumens, quelle qu'en soit la magnificence, » ne peuvent être comparés au labyrinthe (b).

---

lémée, l. 4. Tous ces auteurs s'accordent à placer le labyrinthe au-delà de la ville d'*Arsinoé* du côté de la Lybie, & sur le rivage du lac Mœris. C'est exactement la situation où l'on trouve les ruines que je viens de décrire.

(a) Hérodote, livre second.

(b) Rappellez-vous, Monsieur, que c'est un Grec qui parle, & qui lit son histoire devant les juges les plus

» Un toit d'une vaste étendue en couvre les
» douze palais. On y entre par douze portes
» dont six regardent le nord, & six le midi.
» Une muraille épaisse les enferme d'un long
» circuit. L'édifice entier est composé de deux
» étages, l'un supérieur, l'autre souterrain, &
» chacun contient quinze cents appartemens. J'ai
» visité le premier, & je raconte ce que j'ai
» vu. Quant au second, les gardiens n'ont pas
» voulu me permettre d'y descendre, disant
» qu'on y conservoit les corps des rois qui l'a-
» voient bâti, & ceux des crocodiles sacrés;
» ainsi je ne sais que ce qu'ils m'en ont appris.
» L'industrie humaine a déployé toutes ses res-
» sources dans la distribution de l'étage supé-
» rieur. Les portiques, les allées qui condui-
» sent des salles dans les chambres, des cham-
» bres dans les cabinets, des cabinets sur les
» terrasses, des terrasses dans d'autres apparte-
» mens, forment des détours si nombreux, se
» replient en tant de manières différentes, que
» je ne pouvois me lasser d'admirer l'art qui
» en a dirigé la structure. Les murs, les toits,
» tout est de pierre. On y voit çà & là diverses
» figures artistement sculptées. Les salles sont

éclairés de son tems à l'assemblée des jeux olympiques, où il fut couronné.

» entourées de ſuperbes colonnes, la plupart » de marbre blanc. Une pyramide dont chaque » face a deux cent cinquante pieds de largeur, » & par laquelle on deſcend dans les ſouter» rains, termine le labyrinthe ».

Telle eſt la deſcription d'Hérodote. Quoique celle de Strabon (*c*), qui viſita pluſieurs ſiecles après lui le même monument, ne s'accorde pas dans tous les points, cependant elle en eſt la confirmation. Il décrit comme Hérodote les allées tortueuſes, les routes variées dont l'art avoit tellement ménagé les dédales, que ſans guide il étoit impoſſible d'entrer dans un ſeul des palais, ou d'en ſortir quand on y étoit entré. Il dit que de magnifiques colonnes entouroient les principaux appartemens, que les murs étoient conſtruits de quartiers de rocher, & que du haut du toit on appercevoit une plateforme immenſe qui ſembloit une plaine de pierres, & dont l'aſpect étonnoit l'imagination. Il eſt vrai que Strabon prétend que le labyrinthe étoit compoſé de vingt-ſept palais, où les préfectures de l'Egypte ſe raſſembloient à certaine époque pour traiter des affaires les plus importantes de l'état & de la religion; mais on peut croire que les douze, dont parle Hérodote, furent dans la

(*c*) Strabon, livre 17.

ſuite diviſés en vingt-ſept parties; ou bien que dans l'intervalle de pluſieurs ſiecles qui ſépare ces deux hiſtoriens, on aggrandit encore cet édifice.

Diodore de Sicile, Pline, & Pomponius Mela ont décrit le labyrinthe ſans l'avoir vu. Ils ſe ſont bornés à copier & à broder le récit des deux premiers auteurs; ainſi ils n'apprennent rien de nouveau. Le fondateur de cet édifice eſt inconnu. Chaque écrivain (*d*) en nomme un ou pluſieurs, & preſque tous différens. Cette variété d'opinions annonce que ce ne fut point l'ouvrage d'un ſeul, mais de pluſieurs rois.

Ce monument, que Pline regarde comme le plus étonnant que le génie humain ait produit, ne ſubſiſte plus que dans les ruines de *Balad*

(*d*) Hérodote dit que le labyrinthe fut bâti par les douze princes qui gouvernoient l'Egypte, lorſque Pſammétique l'un d'entreux s'empara de la ſouveraine puiſſance.

Strabon en attribue la conſtruction au Pharaon *Imandés*, & prétend que ſon corps repoſe dans la pyramide qui en termine l'enceinte.

Pline veut qu'il ait été conſtruit par Peteſuc ou Tithoé; mais comme il cite enſuite pluſieurs autorités contraires, ces diverſes opinions ne font qu'augmenter l'incertitude.

Diodore de Sicile penſe que le labyrinthe eſt l'ouvrage & le tombeau du Pharaon Mendès.

Pomponius Mela l'attribue à Pſammétique.

Cnroun & de *Caſr Caroun*. Peut-être qu'un jour, quand l'Europe aura rendu à l'Egypte les ſciences qu'elle en a reçues, on enlevera les ſables & les décombres qui ont enſeveli l'étage inférieur du labyrinthe, & qu'on en retirera des antiquités précieuſes. Qui ſait ſi les découvertes des ſavans n'étoient pas gardées dans cet aſyle impénétrable au peuple & aux étrangers ? Si les fouilles d'Herculanum, ville peu célèbre, ont tiré de l'oubli tant de raretés, tant de monumens inſtructifs pour les arts & l'hiſtoire, que ne doit-on pas attendre de quinze cents appartemens qui pouvoient être le dépôt des archives de l'Egypte, puiſque toutes les préfectures s'y raſſembloient pour traiter des affaires les plus importantes de l'état & de la religion ? C'eſt trop m'arrêter ſur des conjectures. Il vous tarde ſans doute de connoître le lac Mœris, dont on découvre d'ici les reſtes encore aſſez grands pour fixer votre attention.

Hérodote (*e*) & Strabon (*f*) déſignent le terrain qu'il occupoit en fixant le labyrinthe ſur ſes bords, & en marquant les villes qui l'entourent, telles que Achantus au midi, Aphroditopolis vers l'orient, & Arſinoé au nord. Dio-

---

(*e*) Hérodote, livre ſecond.

(*f*) Strabon, l 17.

dore de Sicile (*g*) & Pline (*h*) confirment ces autorités en le plaçant à vingt-quatre lieues de Memphis, entre la province de ce nom, & celle d'Arſinoé. Cette unanimité de ſentimens donne à la vérité tout le degré de certitude que l'on peut deſirer. Cependant ſi ce lac avoit entiérement diſparu ainſi que le Mareotis, on pourroit encore former des doutes; mais dans l'emplacement marqué par ces hiſtoriens, on voit de nos jours un lac connu ſous le nom de *Birket Caroun*, qui a plus de cinquante lieues de circuit. On ne peut donc, ſans ſe refuſer à l'évidence, s'empêcher d'y reconnoître les reſtes de celui de Mœris. Examinons ce qu'en ont dit les anciens. En peſant avec une attention ſcrupuleuſe leurs témoignages, peut-être parviendrons-nous à éclaircir un point de topographie couvert d'épaiſſes ténèbres.

« Le labyrinthe, dit Hérodote, tel que je » viens de le peindre, eſt encore moins ſur» prenant que le Mœris. Ce lac a de circon» férence 3600 ſtades ou 60 ſchènes, qui font la » meſure de la baſe maritime de l'Egypte, » (ſoixante-quinze lieues (*i*).) Il s'étend du nord

(*g*) Diodore de Sicile, livre premier.

(*h*) Pline, l. 5.

(*i*) Hérodote a fixé la valeur du ſchene dans la baſſe

» au ſud (*k*), & a trois cens pieds dans ſa

Egypte a quatre milles, ou une lieue un quart. Ainſi les 60 ſchenes font 75 lieues. Strabon & Diodore de Sicile qui ont employé d'autres meſures pour évaluer la même étendue de pays, s'accordent cependant avec Hérodote. Donc la baſe de l'Egypte reſte déterminée à 75 lieues, & puiſqu'elle égale la circonférence du lac Mœris, ce lac n'a de tour que 75 lieues. Je me vois forcé d'entrer dans ces détails, parce que ce paſſage a produit beaucoup d'erreurs. La plupart des écrivains ne faiſant attention qu'au premier membre de la phraſe d'Hérodote, dans lequel il fixe l'étendue du lac à 3600 ſtades, & laiſſant à chaque ſtade ſa valeur ordinaire d'environ 100 toiſes, ont donné au lac Mœris 150 & 180 lieues de circuit. Mais quiconque réfléchira ſur ce paſſage, verra que la meſure des 3600 ſtades y eſt déterminée par 60 ſchenes, autrement 75 lieues, & que par conſéquent l'auteur s'eſt ſervi de ſtades de 50 toiſes. J'ignore ſi l'on a fait cette remarque avant moi, mais je ſais bien que de ce paſſage mal interprêté, ſont nés tous les débats des modernes. M. de Voltaire a combattu avec l'arme de la plaiſanterie, l'exiſtence d'un lac de 180 lieues plus grand, a-t-il dit, que l'Egypte. M. Rollin, & ſur-tout Boſſuet, l'ont ſoutenue avec chaleur. Pluſieurs en ont reſtraint l'étendue, & l'ont bornée à une vingtaine de lieues. Enfin, M. Danville voulant concilier les partis, a créé dans ſa carte d'Egypte un grand canal auquel il a donné le nom de lac Mœris. Mais il n'a pas été plus heureux, puiſque la forme & la ſituation de ce prétendu Mœris ſont abſolument contraires aux autorités les plus reſpectables de l'hiſtoire.

(*k*) Aujourd'hui ſa plus grande dimenſion eſt de l'o-

» plus grande profondeur. Deux pyramides
» construites dans une île située vers le milieu,
» s'abaissent de trois cents pieds sous les eaux,
» & s'élevent au-dessus d'une pareille hauteur,
» ce qui prouve qu'il a été creusé de main
» d'homme. Chacune d'elles porte au sommet
» une statue colossale assise sur un trône. Leur
» élévation totale prise de la base; est d'une
» stade de six cents pieds (*l*). Le lac Mœris
» occupe un terrain extrêmement aride, &
» dépourvu de sources. Il tire ses eaux du Nil
» qui y coule pendant six mois. Le reste de
» l'année il les rend au fleuve. Durant la pre-
» mière époque, la pêche produit chaque jour
» au trésor royal un talent d'argent, & vingt
» mines seulement pendant la seconde. Suivant
» les naturels du pays, on a percé un canal
» (*m*) à travers la montagne, dont la chaîne
» prolongée domine Memphis. C'est une dé-
» charge par laquelle les eaux surabondantes

gient à l'occident, mais autrefois il pouvoit se prolonger depuis Arsinoé jusqu'au canal de décharge.

(*l*) Dans ces deux passages Hérodote emploie la mesure des stades; mais comme il l'avoit réduite d'abord à 50 toises, & qu'ensuite il lui rend toute son étendue, il a soin de prévenir que c'est une stade de 600 pieds.

(*m*) J'ai marqué dans la carte qui est à la tête de ce volume, la situation de ce canal.

» sont

» sont versées dans les sables de la Libye du
» côté du couchant. Je demandai ce qu'étoit
» devenue la terre tirée du lac ; on m'assura
» qu'on l'avoit transportée dans le fleuve, &
» que le courant l'avoit charriée à la mer.

Joignons le rapport de Strabon à celui d'Hérodote ; ils s'éclairciront mutuellement
» (*n*). La province d'Arsinoé renferme le lac
» merveilleux de Mœris. Il ressemble à la mer
» par son étendue, sa couleur & ses rivages.
» Aussi profond que vaste, il reçoit au com-
» mencement de l'inondation, les eaux qui
» couvriroient les moissons & les habitations
» des hommes : un large canal les y conduit.
» Lorsque le Nil baisse, elles y retournent par
» deux autres canaux (ceux de *tamieh* & de
» *bouch*), qui, ainsi que le premier, servent à
» l'arrosement des campagnes : tout cela se
» fait naturellement. On a construit à la tête
» des canaux des écluses, que l'on ouvre à
» volonté, soit pour introduire, soit pour faire
» écouler les eaux (*o*) ».

(*n*) Strabon, l. 17.

(*o*) Diodore de Sicile prétend qu'il en coûtoit 50 talens, c'est-à-dire, 150000 liv. pour ouvrir ces écluses. Il n'est pas aisé de découvrir qui a pu lui faire adopter cette fable. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Hérodote & Strabon qui ont été sur les lieux, qui les ont examinées avec atten-

Si ce paſſage ne fixe point l'étendue du lac, il annonce au moins qu'elle étoit très-conſidérable, & qu'on ne pouvoit la déterminer à la ſimple vue. Diodore de Sicile s'en eſt rapporté au ſentiment d'Hérodote, qui donne au lac Mœris trois mille ſix cents ſtades, c'eſt-à-dire, ſoixante-quinze lieues de circuit. Pline en évalue la circonférence à deux cent cinquante mille pas, qui font près de quatre-vingts lieues. Voilà donc, Monſieur, l'antiquité d'accord ſur un point qui a fait naître tant de diſcuſſions parmi les modernes, ſans qu'aucun d'eux ait pu établir ſon opinion ſur une baſe ſolide, & réunir tous les ſuffrages. Aujourd'hui ce lac n'a plus qu'environ cinquante lieues de tour; mais cette diminution ne prouve pas qu'Hérodote & Pline ſe ſoient trompés dans leurs calculs. Après les révolutions, qui depuis deux mille ans ont bouleverſé l'Egypte, il eut pu éprouver de plus grands changemens.

Fixez, Monſieur, vos regards ſur la carte de ce pays, vous verrez que la chaîne de

---

tion, n'en parlent point. Pline & Pomponius Mela qui rapportent ce qu'ont écrit les anciens au ſujet du lac Mœris, & qui n'auroient pas oublié un fait ſi extraordinaire, n'en font aucune mention. Tant d'invraiſemblance, jointe au ſilence des hiſtoriens, démontre la fauſſeté de cette aſſertion.

montagnes qui ſuit la gauche du Nil, a très-peu de diſtance depuis les cataractes, juſqu'au *faïoum*, s'écarte tout-à-coup du côté de la Libye, puis revenant vers l'eſt, forme dans ſes contours un immenſe baſſin. Quoique plus bas que le lit du fleuve, ce terrain étoit autrefois couvert d'un ſable ſtérile, parce que les eaux arrêtées par des dunes & des rochers, ne pouvoient y pénétrer. Un Pharaon nommé Mœris, connoiſſant parfaitement la diſpoſition des lieux, conçut un des plus beux projets que l'eſprit humain ait enfanté, & eut la gloire de l'exécuter. Il réſolut de changer ce déſert en un lac utile. Après que des milliers d'hommes raſſemblés eurent nettoyé & creuſé le ſol en pluſieurs endroits, il fit tirer un canal de quarante lieues de long & de trois cents pieds de large, pour y conduire une partie des eaux du Nil. Ce grand canal qui ſubſiſte encore aujourd'hui en ſon entier, eſt connu ſous le nom de *Bahr Iouſeph*, le fleuve de Joſeph.

Il s'ouvre près de *Tarout Eccherif*, & aboutit à *Birket Caroun*. Cet ouvrage a dû couter des ſommes immenſes; car dans pluſieurs endroits, il eſt taillé dans le rocher. Ce n'étoit pas aſſez d'avoir débarraſſé l'Egypte de l'excédant de l'inondation, qui dans ces temps reculés, ſéjournoit trop long-temps ſur les terres beaucoup

plus basses qu'elles ne le sont de nos jours, & causoit la stérilité. Il falloit encore rendre ces eaux utiles à l'agriculture. Ce grand prince y parvint, en faisant tirer deux autres canaux du lac au fleuve. On avoit pratiqué à leur ouverture des écluses que l'on fermoit pendant la crue du Nil : alors les eaux portées par le canal de Joseph, s'amonceloient dans la vaste enceinte du lac Mœris entouré de digues & de montagnes. Pendant les six mois où le Nil baissoit, on ouvroit ces écluses, & une surface d'eau d'environ quatre-vingts lieues de circonférence, & de trente pieds (*p*) plus élevée que le niveau ordinaire du fleuve, formoit une seconde inondation que l'on dirigeoit à volonté. Une partie retournoit au Nil, & servoit à la navigation. L'autre partie divisée en ruisseaux innombrables, arrosoit les campagnes, & répandoit la fécondité jusque sur les collines sabloneuses. Cet ouvrage le plus grand, & le plus utile que

---

(*p*) Le canal de Joseph ayant sa source dans la Thébaïde, portoit au lac Mœris les eaux du Nil dès le commencement de sa crue. Comme elles y étoient continuellement retenues, d'un côté par les montagnes, de l'autre par des digues & des écluses placées sur les canaux de *Bouch* & de *Tamich*, elles s'y élevoient à la hauteur de l'inondation, c'est-à-dire, d'environ trente pieds au-dessus du niveau ordinaire du fleuve.

l'on ait fait fur la terre, réuniffoit tous les avantages. Il fuppléoit aux années d'une crue médiocre, en retenant des eaux précieufes qui auroient inutilement coulé à la mer. Ses bienfaits étoient encore plus marqués dans les temps d'une forte inondation. Il en recevoit le fuperflu nuifible qui auroit empêché d'enfemencer les terres. De peur que cette mer artificielle ne rompît les barrieres qu'on lui avoit oppofées, & ne causât d'affreux ravages dans les campagnes, on avoit percé un canal de décharge à travers la montagne, par lequel on verfoit dans les fables de la Libye les eaux furabondantes. Voilà, Monfieur, un des travaux les plus glorieux, dont l'hiftoire des nations ait jamais fait mention. Il n'eft pas étonnant que l'antiquité l'ait mis au-deffus des pyramides & du labyrinthe. Il réuniffoit à la grandeur de l'entreprife la félicité des peuples. Auffi les Egyptiens qui abhorroient les Pharaons, qui les forcèrent à creufer les montagnes pour fe bâtir de fuperbes tombeaux, béniffoient la mémoire de Mœris, & fon nom eft refté à la poftérité.

Aujourd'hui ce lac a perdu prefque tous fes avantages. Depuis près de douze cents ans que l'Egypte eft tombée au pouvoir de peuples barbares, ils ont détruit ou laiffé périr la plu-

part de ses monumens. Le Maréotis est desséché, le canal d'Alexandrie a cessé d'être navigable, & le Mœris n'a plus que cinquante lieues de circuit. Si l'on creusoit le canal de Joseph, où la vase s'est amoncelée à une grande hauteur, si l'on rétablissoit les anciennes digues, & les écluses des canaux de *Tamieh* & de *Bouch*, le lac Mœris serviroit encore aux mêmes usages. Il préviendroit les dégats des crues trop grandes, & suppléeroit à celles qui sont trop foibles. On le verroit comme autrefois se prolonger depuis Nesle & Arsinoé jusqu'aux monts Libyens, & présenter aux regards du voyageur surpris, une mer faite de main d'homme.

La profondeur de trois cents pieds que les historiens lui attribuent, doit être exagérée, mais beaucoup moins qu'on ne pense. Le fond qu'il occupe est un bassin formé par les montagnes. Il est très bas, puisque le Nil y coule même par le canal de *Tamieh* (q). Enfin quoi-

(q) Le contraire arrivoit autrefois. Comme le lac Mœris recevoit des eaux plus abondantes par le canal de Joseph qui étoit plus profond, & qu'il les conservoit par le moyen des écluses, il les rendoit ensuite au Nil lorsqu'il étoit bas, par les canaux de *Tamieh* & de *Bouch*.

que la vase l'ait comblé peu-à-peu depuis bien des siecles, il a encore une grande profondeur. Si toutes ces raisons ne nous portent pas à adopter le sentiment des anciens, au moins nous forcent-elles de suspendre notre jugement, & d'examiner les lieux & les tems, avant de reléguer leurs récits au pays des chimères.

Les pyramides que décrit Hérodote ne subsistent plus. Il paroît même que sous l'empire d'Auguste elles étoient détruites, puisque Strabon n'en parle point. De nos jours, on remarque au nord de *Birket Caron*, un cap avancé, qui, sans doute étoit autrefois une île. Un rocher couvert de débris le termine. Voila peut-être la base de ces mausolées, qui portoient au sommet deux statues colossales assises sur des trônes, & qui dominant sur l'étendue des eaux, devoient former un coup-d'œil unique dans la nature. Je ne vous donne point ces conjectures pour des réalités ; mais vous conviendrez, Monsieur, qu'il n'étoit pas plus difficile de construire des pyramides sur une île au milieu du lac Mœris, que d'élever celles qui sont auprès de Gizé. Je m'arrête, & je crains bien d'être entré dans des détails déja trop longs, mais absolument nécessaires, lorsque parmi tant de contradictions on cher-

che la vérité, & qu'on desire la montrer à ceux qui comme vous, Monsieur, l'aiment avec passion.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE III.

A M. L. M.

Détails sur la culture & les habitans du Faïoum.

Au grand Caire.

LA lettre précédente, Monsieur, n'offre à votre esprit que des discussions, & à vos regards que des ruines. C'est à quoi doit s'attendre celui qui veut déchirer le voile, dont le temps a couvert des monumens de trois mille ans. Pour vous dédommager, je vais vous présenter l'état actuel de la culture du *Faïoum*. J'espere que ce sujet nous fournira des tableaux moins arides. Les approches de l'hyver forment ici la saison riante de l'année. L'haleine des vents, ordinairement douce & parfumée comme en France aux beaux jours du printemps, a quelque chose encore de plus flatteur, de plus suave, de plus odorant: les eaux coulent à pleines rives dans les canaux, & la terre se couvre de légumes, d'herbes & de moissons. On est par-tout environné des images de la belle nature. Cette province est encore une des plus riches & des plus fécondes de l'Egypte.

Voici ce qu'en disoit Strabon dix-huit siècles avant nous (*r*) : « La province d'Arsinoé surpasse » toutes les autres par sa beauté, sa richesse & » la variété de ses productions. Seule elle pro- » duit des Olives dont le fruit est parfait, & » dont les Egyptiens feroient d'excellente huile, » s'ils n'y mettoient pas autant de négligence. » On ne voit aucun de ces arbres dans le reste » de l'Egypte, si l'on en excepte ceux que » l'on cultive dans les jardins d'Alexandrie ; » mais leur fruit ne sert point à faire de » l'huile (*ſ*). Cette préfecture abonde en vins, » bleds, légumes & en semences de toute » espece ». Si cet Historien revenoit dans le *Faïoum*, il y trouveroit de grands changemens ; il y verroit le labyrinthe détruit, des masures à la place des palais, des bourgades bâties de boue aux lieux qu'occupoient des villes florissantes, les canaux presque comblés, & la mer

---

(*r*) Strabon, l. 17.

(*ſ*) Depuis que le canal d'Alexandrie tarit pendant neuf mois de l'année, ces jardins ont disparu avec les arbres & les oliviers qu'on y rassembloit. J'en ai vu quelques-uns dans les vergers auprès de Rosette. Ils deviennent fort grands, & les olives qu'ils produisent sont plus grosses, plus charnues que celles de l'île de Crête & de Provence. Je suis persuadé qu'on en feroit de bonne huile.

de Mœris réduite aux deux tiers de son étendue; mais il y reconnoîtroit les productions qu'il a décrites, & la même abondance partout où l'on peut conduire les eaux. Les Cophtes y cultivent encore l'olivier & la vigne que leurs pères avoient plantés. Ils recueillent d'excellent raisin dont ils font un vin blanc d'un goût très-agréable (t). Toute la campagne est actuellement couverte de bleds, d'orge, de dourra ou millet d'inde qui se succèdent sans interruption pendant sept à huit mois. Le lin superbe, les cannes à sucre, toutes les espèces de légumes y croissent presque sans culture. Les concombres & près de vingt espèces de melons fondans, sucrés, & très-sains, tapissent les bords des ruisseaux. Des bouquets d'arbres fruitiers, parmi lesquels on distingue le dattier, le figuier, le bananier, la casse & le nabc épineux, qui produit une petite poire d'un goût aigrelet, sont répandus çà & là dans la plaine.

(t) Du tems des Ptolémées & sous l'empire des Romains, les environs d'Alexandrie & la province Sébennitique, produisoient des vins très-renommés. Les Mahométans ont détruit ces excellens plans de vignes. Les seuls qu'ils aient épargnés sont dans la province du Faïoum. En général, tout le raisin qui croît dans les terrains sabloneux de l'Egypte, est d'un goût exquis.

Parmi cette diverſité d'arbres & de plantes ; le voyageur rencontre près des villages, des bois de roſiers. Dans les autres provinces, ce bel arbriſſeau ne ſert qu'à l'ornement des jardins. Ici, on le raſſemble en maſſifs, & l'eau-roſe que l'on diſtille de ſa fleur odorante, forme une branche précieuſe de commerce. Le Faïoum en fournit toute l'Egypte. Il s'en fait une très-grande conſommation. Dans les viſites de cérémonie (*u*), on la répand à flots ſur le viſage & les mains des aſſiſtans. Au bain, les femmes s'en lavent tout le corps, & leur toilette ne ſe fait pas ſans eau-roſe. Ces boſquets de roſiers, entourés quelquefois d'orangers fleuris, produiſent un charmant effet pour la vue, & plus délicieux encore pour l'odorat. L'air des environs en eſt embaumé ; & dans ce climat chaud, ſous ce beau ciel, on ſent plus vivement encore la volupté de reſpirer les parfums de la roſe, mêlés aux ſuaves émanations de la fleur d'orange.

Aux tréſors d'un ſol fertile, le *Faïoum* joint les avantages de la pêche. Les canaux & le

---

(*u*) L'eau-roſe du *Faïoum* a une odeur très-ſuave qu'elle conſerve long-tems. On vend la meilleure quatre livres la bouteille.

grand lac ſont remplis de poiſſons. On en prend une quantité prodigieuſe que l'on conſomme ſur les lieux, & que l'on porte au marché des villes voiſines. Il n'eſt pas plus cher qu'à Damiette. Avec un médin (*x*), un homme en a ſuffiſamment pour ſe nourrir pendant un jour.

Quand l'hiver ſouffle la neige & le frimats, ſur les contrées ſeptentrionales, des troupes innombrables d'oiſeaux viennent hiverner ſur le lac Mœris & les canaux du *Faïoum*. Les habitans y prennent abondamment des oies au plumage doré, & d'un goût très-fin, des canards dont la chair eſt graſſe & délicate, des ſarcelles, des cygnes dont ils apprêtent la peau pour faire des fourures, & des pélicans remarquables par leur large bec en forme de ſpatule. Ces derniers, les rois des oiſeaux aquatiques, naviguent en familles nombreuſes ſur la ſurface du lac Mœris, & la blancheur de leur plumage contraſte agréablement avec l'azur foncé des eaux. Les Egyptiens modernes ont conſervé un reſte de l'antique vénération que l'on avoit pour l'Ibis, la grue, & la cigogne. Ils ne tendent point pour elles leurs filets, &

(*x*) Piece de cuivre argenté qui vaut cinq liards de notre monnoie.

ces oiſeaux ſe confiant à la clémence des hommes, ſont preſque apprivoiſés.

Qu'il ſeroit doux pour mon cœur d'avoir à vous peindre un peuple heureux au milieu de cette terre d'abondance! Mais hélas! l'anarchie d'un gouvernement monſtrueux, ennemi de l'ordre & des loix, éteint le génie, & ſemblable à un vent peſtilentiel, dépeuple les cités, & dévore les campagnes & leurs habitans. Des hommes qui, ſous un ciel pur, ſur un ſol fécond, auroient des mœurs douces & aimables, jouiroient des tréſors de la nature prodigue & des bienfaits des arts, deviennent barbares, ſuperſtitieux, & miſérables ſous le joug de vingt-quatre tyrans inſatiables, qui s'engraiſſent de leur ſubſtance. L'agriculture languit, & chaque année les ſables de la Libye lui enlèvent une portion de ſon domaine. Les belles provinces d'Héraclée & d'Arſinoé ſont réduites aujourd'hui au tiers de leur étendue, ſi l'on conſidere ſeulement les terres labourables. En retabliſſant les digues & les canaux, elles reprendroient leurs anciennes limites, & l'état floriſſant dont elles jouiſſoient. Car le climat, la terre, les eaux ſont les mêmes. Les hommes ſeuls, & les loix ont changé.

Les villes des crocodiles, d'Hercule, & Ptolemaïs qui leur ſervoit de port ſont remplacées

par celle du *Faïoum*, qui du temps d'Abulféda, avoit encore uue certaine apparence. Voici ce qu'il en dit (*y*): « *Faïoum* capitale de la province de » ce nom, possède des bains publics, des mar» chés & des colléges qui sont sous la disci» pline des (*z*) *Chafeites* & des *Melchites*. Le » canal de Joseph la divise en deux parties. » elle est environnée de jardins. « De nos jours *Faïoum* n'a qu'une demi-lieue de circuit: elle est située sur la rive orientale du canal. Le reste est détruit. Les colléges ne subsistent plus. Les maisons bâties de briques durcies au soleil, offrent le triste aspect d'un assemblage de chaumières. Le peuple qui les habite est pauvre & sans énergie. Tous ses arts se réduisent à quelques manufactures de nattes, de tapis grossiers, & à la distillation de l'eau-rose. Un Cachef gouverne cette ville au nom d'un Bey du grand Caire. Plusieurs Scheiks Arabes qui possedent des terres aux environs, composent son conseil: ils se rendent au Divan deux ou trois fois par semaine, suivant l'invitation du gouverneur. Leur chef jouit d'une grande considération. L'harmonie ne sau-

(*y*) Abulfeda, description de l'Egypte.

(*z*) Deux sectes Mahométanes.

roit régner long-temps parmi les membres de l'adminiſtration. Les guerres toujours renaiſſantes au grand-Caire, influent ſur la tranquillité des provinces. Le parti victorieux ôte les gouvernemens & les terres à leurs poſſeſſeurs. Les Arabes dépouillés s'uniſſent aux Bédouins, toujours prêts à favoriſer les mécontens par l'appas du pillage. Ils deſcendent en torrens des montagnes, & portent la déſolation dans les plaines. Les troupes indiſciplinées qu'on envoie contre eux, n'y cauſent pas moins de déſordres. Les laboureurs ſont également pillés par leurs ennemis & leurs défenſeurs. Si les Arabes ſont repouſſés, ils s'enfoncent dans les déſerts chargés de butin. Leur haine contre les Turcs y fermente avec le feu du ſoleil, & lorſqu'ils ſe ſentent aſſez forts, ils reviennent cauſer de nouveaux ravages. Tel eſt le ſort de l'Egypte. Tels ſont les maux qu'entraîne le deſpotiſme.

Permettez-moi, Monſieur, de finir cette lettre par un trait que rapporte Strabon, & qui prouve juſqu'à quel point, les ſoins que l'on prend des animaux les plus cruels, peuvent triompher de leur férocité. « La préfecture d'Arſinoé, » dit-il, révère le crocodile & le regarde com- » me ſacré. Les Prêtres en conſervent un dans

» un

» un lac particulier & le nomment soucos (a).
» Ils le nourissent avec du pain, de la chair,
» & du vin, qu'ils lui donnent en présence des
» étrangers, que ce spectale ne manque point
» d'attirer. Notre hôte, un des personnages
» respectables qui nous montroient les choses
» sacrées, nous conduisit après-dîner au lac,
» portant avec lui de petits gâteaux, de la
» viande rôtie, & un vase rempli de vin. Le
» crocodile reposoit sur le rivage. Les prê-
» tres s'approchèrent. Un d'eux lui ouvrit la
» gueule, un autre y introduisit les gâteaux,
» la chair, & le vin. Après ce repas le mons-
» tre descendit tranquillement dans l'eau, &
» nagea vers l'autre rive ».

Les Egyptiens honoroient le crocodile, parce qu'il étoit consacré à Typhon, mauvais génie dont ils redoutoient la fureur. Ils croyoient pouvoir calmer son indignation, & détourner les calamités dont il les affligeoit, en honorant un animal qui étoit son image symbolique. L'empressement avec lequel les habitans des Célèbes recherchent aujourd'hui ce monstre,

(a) Ce mot est dérivé du grec. Il paroît que le nom Egyptien du crocodile étoit *Chemsah* que lui donne Hérodote, ou peut-être *Themsah*, comme l'appellent les Arabes.

Le nom de *Sudara* (*b*), ou de frère qu'ils lui donnent ; la nourriture qu'ils lui portent, doivent aussi avoir quelque fondement dans l'ancien culte de leur pays.

J'ai l'honneur d'être.

(*b*) Voyage de Cook. M. Bank rapporte des faits curieux sur la vénération des habitans des Célèbes pour le crocodile.



LETTRE IV.

A M. L. M.

Voyage dans le désert, du côté de la Mer rouge.

Au grand Caire.

CONTINUONS, Monſieur, notre route. En rentrant dans le Nil par le canal de *Bouch*, nous laiſſons derrière nous *Maïdoum*, où l'on remarque la pyramide la plus méridionale de l'Egypte, pluſieurs îles avec des hameaux, & les ruines d'*Aphroditopolis*, qui étoit ſituée ſur la rive orientale dans l'emplacement d'*Atfih*.

Le canal que nous quittons verſoit autrefois ſes eaux dans le fleuve pendant ſix mois. Aujourd'hui il les porte toute l'année au lac Mœris, qui n'en reçoit plus une aſſez grande quantité par le canal de Joſeph, à moitié comblé, pour les rendre au Nil.

Bouch n'offre rien de remarquable. Les maiſons y ſont bâties de briques, & les toits s'élèvent en forme de colombier. Les Egyptiens habitent le rez de chauſſée, & les pigeons le premier étage. Cet uſage s'obſerve dans le reſte

de la Thébaïde. De loin ces maisons ont quelque apparence. En y entrant, on reconnoît par-tout les signes de la misère au milieu de l'abondance d'une riche contrée.

Pendant plusieurs lieues, la chaîne de montagnes qui borne le fleuve à l'orient, s'en approche de très-près, & ne laisse qu'une petite étendue de pays propre à l'agriculture. Cette bande de terre qui se prolonge au pied des rochers stériles, est entrecoupée de villages entourés de bosquets, de moissons, de légumes & d'arbres fruitiers. C'est la nature parée de ses trésors, à la porte du désert.

En remontant on rencontre à l'occident du Nil *Benisouef*. Cette ville a une demi-lieue de circuit. Les mosquées, les hauts minarets qu'on découvre à travers les sommets des arbres, offrent un coup-d'œil agréable; mais les autres édifices ne sont que des masures de terre ou de brique, bâties sans élégance & sans goût. Toute l'industrie des habitans se borne à une manufacture de gros tapis; tout leur commerce, à la vente des productions de leur sol. *Benisouef* est la résidence d'un Bey, qui, ainsi que les autres gouverneurs de l'Egypte, leve à main armée des tributs arbitraires. Pendant plusieurs mois de l'année il campe avec ses soldats auprès des villages de sa domination.

Lorſqu'il a épuiſé la ſubſiſtance des laboureurs, & qu'il a arraché, ſoit par crainte, ſoit par violence, le fruit de leurs travaux, il va près d'un autre bourg exiger de pareilles contributions. Je ne puis vous peindre toutes les vexations qu'exercent ces tyrans. Les troupes qu'ils commandent ſont entiérement composées de brigands que des crimes ont banni de leur patrie. La pitié, tous les ſentimens de la nature ſont éteints dans leur cœur. Pour vous en donner une idée, je ne vous citerai qu'un ſeul trait, dont M. le comte d'Antragues qui vient de quitter ce pays a été témoin. Son bateau s'étoit arrêté près d'un village du Delta. Un des éxacteurs entra dans la cabane d'une pauvre femme qui avoit pluſieurs enfans : il la preſſoit de payer la taxe impoſée par le Bey. Elle lui repréſenta ſa misère, & lui dit qu'elle ne poſſédoit qu'une natte & quelques vaſes de terre. Il chercha par-tout, & ayant trouvé un ſac de riz, il ſe diſpoſoit à l'emporter. Elle le conjura de le laiſſer, l'aſſurant que c'étoit toute ſa ſubſiſtance. Voulez-vous donc faire mourir de faim, moi, cet enfant que j'allaite, & toute ma famille? Le barbare ſans être ému de ces tendres paroles, & des larmes qu'il faiſoit repandre, prit le ſac de riz. Alors la malheureuſe mere livrée au déſeſpoir, arracha le fils qu'elle preſſoit contre

fon fein, & le lançant avec force, l'écrafa contre terre. Tiens, monftre, tu répondras de fon fang. Après cette affreufe action fes larmes fe féchèrent tout-à-coup, & elle demeura immobile comme une ftatue. Le foldat féroce s'en alla avec fa proie fans paroître attendri. Tel eft le fort du peuple d'Egypte.

On voit en face de *Benifouef* le village de *Baïad*, habité en partie par des Cophtes. C'eft d'ici qu'on fe rend aux monaftères de faint Antoine & de faint Paul, fitués dans le mont Colzoum. Comme ces lieux fauvages méritent l'attention des naturaliftes, je vais vous en offrir un tableau rapide. Il vous donnera quelque connoiffance des déferts qui s'étendent entre le Nil & la mer Rouge.

A deux lieues au nord de *Baïad*, on entre dans une vallée étroite, formée par *Gebel Gebeï*, le mont de la citerne, & *Hajar Mouffoum*, la pierre marquée. Cette gorge conduit à une plaine fabloneufe, appellée *Elbakara* la vache. Le mont *Kaleil*, ou du bien-aimé, la termine à l'orient. Elle a fept à huit lieues de largeur, & beaucoup plus du nord au midi. Cette étendue ne préfente aux regards qu'un fable ftérile. On rencontre feulement dans les enfoncements des rochers, & fur le bord des torrents d'hiver, un peu de verdure, des acacias qui produifent

la gomme arabique, le séné, du bois de scorpion, dont la racine tortueuse est renommée contre la piqûure de cet insecte, & quelques autres plantes. Les autruches, les chamois, les gazelles & les tigres, qui leur font une guerre continuelle, habitent les antres des rochers, & bondissent à travers ces sables, où ils trouvent à peine quelques brins d'herbe. On y rencontre des cailloux de diverses couleurs, rouges, gris, noirs, bleus, & tous d'un grain extrêmement fin; leur surface exposée à l'air est ondée & raboteuse: celle qui repose sur le sable, est polie & brillante. Sans doute que le naturaliste attentif trouveroit dans les fentes des rochers, & le lit des torrents, des pierres précieuses, & sur-tout des émeraudes, autrefois communes en Egypte. Arrivé au pied du mont *Kaleil*, on apperçoit des sources d'eau saumâtre que la soif rend potables. Les bêtes féroces, les hommes mêmes n'en on point d'autre pour se désaltérer. Un petit nombre de dattiers les entoure. On voit au-dessus des grottes d'hermites que la ferveur des premiers siécles du christianisme avoit conduits dans cette solitude affreuse.

Après avoir gravi le mont *Kaleil*, on descend dans la plaine d'*Elaraba* ou des charriots. Elle n'est ni moins stérile, ni moins brûlante

que la première. Des sables arides en couvrent la surface; des rochers brûlés l'environnent; quelques torrents d'hiver la traversent; le soleil y dévore toutes les substances végétales; mais en même-temps qu'il ôte la vie aux plantes & aux arbres, il mûrit dans les flancs des montagnes les pierres les plus rares. On voit vers le nord de cette plaine trois carrières de marbres, rouge, blanc, noir. Des blocs à moitié coupés dans le rocher, d'autres répandus à l'entour annoncent les travaux des hommes. C'étoit-là que les Pharaons faisoient tailler ces pierres dures & polies, dont ils formoient le revêtement & les canaux de leurs superbes mausolées. On les voituroit sur des chars jusqu'au Nil, & des radeaux les conduisoient au pied des pyramides (*c*). Au midi de ces car-

(*c*) Hérodote, Diodore de Sicile & Pline disent que les marbres qui servirent au revêtement des pyramides, & à la construction des canaux, furent tirés des montagnes d'Arabie. Mais comme toute la partie orientale de l'Egypte entre le Nil & la Mer rouge se nommoit l'Arabie, on a lieu de croire que les carrières dont nous parlons fournirent ces belles pierres. La plaine fut nommée *el Araba*, les charriots, à cause de la quantité de voitures qu'on employoit au transport de ces masses énormes.

rières on en trouve une autre de beau granit, où l'on a fait de grands travaux. Un réservoir d'eau creusé à peu de distance, servoit aux besoins des travailleurs; plus loin sont des grottes de solitaires, qui dans le monde entier n'auroient pu choisir un séjour plus sauvage, & où ils fussent plus éloignés du commerce des humains.

Lorsque l'on a franchi une partie du mont Kolzoum, on arrive au monastère de saint Antoine: il n'a point de porte; on y entre par une fenêtre où les religieux enlèvent les voyageurs à l'aide d'une poulie. Ces précautions sont nécessaires pour se mettre à l'abri du pillage des Arabes. Une muraille haute & épaisse d'un quart de lieue de circuit, en forme l'enceinte. Un grand jardin où l'on cultive divers arbres fruitiers, en occupe une partie. On voit dans l'autre, les cellules des moines & une petite église où ils célèbrent l'office divin. Un canal qui reçoit les eaux des montagnes les porte dans le monastère. Quoique un peu salées, elles servent aux besoins de la vie, & à la croissance des légumes & des fruits. Les religieux Cophtes qui l'habitent s'y livrent aux pratiques d'une austère pénitence. Ils observent un jeûne continuel, & ne boivent de vin qu'aux quatre grandes fêtes de l'année. Une pâte

assaisonnée avec l'huile de sésame, du poisson salé, du miel, & les productions de leur jardin composent leur nourriture. Le schisme a corrompu la pureté de leur doctrine, & leur entêtement pour les erreurs du monothélisme est extrême. Cependant ils croyent avoir un empire absolu sur les démons, les serpens & les bêtes féroces. Leur Supérieur, lorsque le Pere Sicard alla les visiter, travailloit à la pierre philosophale. Au sein de l'abnégation de tous les biens que procure la vie sociale, il s'occupoit à la recherche de l'or.

Ces Religieux conservent une grande vénération pour la grotte de saint Antoine; c'est un réduit obscur creusé dans la montagne, où ce Père de la vie monastique vivoit comme dans un tombeau, environné des ombres & des déserts. Une pierre d'une lieue de diametre, haute & escarpée, sépare ce couvent de celui de saint Paul. L'impossibilité de la franchir, oblige de faire un circuit autour de la montagne, & il faut deux jours pour y arriver. Ce monastère construit sur le côté oriental du mont Calzoum, est pareillement habité par des religieux Cophtes, aussi misérables, aussi pieux & aussi ignorants que les premiers.

Assis au sommet de Colzoum, on a sous ses pieds la mer Rouge; on découvre dans le lointain

l'extrêmité vers laquelle le chef des Israélites passa avec tout son peuple, à travers les flots suspendus, & au sud-est les monts fameux d'Oreb & de Sinaï, où il reçut les tables de la loi.

L'aspect de ces lieux porte aux graves méditations. On contemple autour de soi les pays où sont nées les grandes religions qui ont tour-à-tour régné sur la terre. Celle des Egyptiens ne subsiste plus. La Juive n'est point éteinte, malgré les opprobres d'un peuple réprouvé. La Chrétienne & la Mahométane fleurissent d'un bout à l'autre de l'univers. Combien les pays, les montagnes, la mer que je contemple de cette élévation, ont été féconds en merveilles! l'histoire des nations en est remplie, & les peuples barbares de ces contrées en conservent encore la mémoire.

Descendons du mont Colzoum, & approchons-nous de la mer Rouge. Ses rivages sont couverts de coquillages sans nombre, dont la beauté, la forme, les couleurs attirent tour-à-tour les regards. Au milieu de cette variété on est embarrassé du choix. Les plantes marines tapissent les rochers; les coraux remplissent les eaux; les uns sont blancs, d'autres rouges comme l'écarlate. Joignez à ces objets curieux les marbres divers des montagnes, les mines pré-

cieuses qu'elles renferment, les plantes qui croissent le long des torrents, les cailloux rares dont les sables sont parsemés, & vous avouerez, Monsieur, que toutes ces richesses mériteroient bien l'attention d'un naturaliste. A la vérité il faut en acheter la connoissance par tant de fatigues & de périls, il faut être si long-temps exposé au pillage des Arabes, & aux feux dévorants du soleil, que l'on ne doit pas être surpris, si aucun savant n'a encore osé parcourir ses déserts. Quittons-les, Monsieur, & retournons au Nil, dont les bords sont délicieux après un pareil voyage.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE V.

A M. L. M.

Route depuis Baïad *jusqu'à* Achmounain.

Au grand Caire.

Le vent du Nord qui souffle, nous invite, Monsieur, à poursuivre notre voyage. Un des avantages de la situation de l'Egypte, est de jouir pendant plus de neuf mois de ce vent salutaire. Outre qu'il y tempère l'excès des chaleurs, qu'il dissipe les vapeurs mal-faisantes, qu'il porte dans l'Abyssinie les nuages dont la résolution en pluies forme chaque année la croissance du Nil; il sert encore à faire remonter les bateaux contre la rapidité du courant. Profitons de son souffle favorable, & voguons vers la haute Thébaïde. Assis sur le pont de notre bateau, portés sur les eaux qui coulent à pleines rives, nous dominons sur les campagnes des environs, & à chaque instant un nouveau spectacle se déploie devant nous. Déja les minarets de *Benisouef* se perdent dant l'horizon. D'autres villages s'offrent à nos regards. Ici *Berangieh* se cache sous l'ombre des dattiers, Sur l'autre

rive *Abou Ennour* paroît au pied des montagnes. Plus loin *Bébé*, où les Cophtes conſervent les reliques de ſaint George, s'embellit de la richeſſe des moiſſons qui l'entourent, car il n'offre que des chaumières avec une petite moſquée. On voit à l'orient le commencement de *Gebal Etteir* (*d*), le mont des oiſeaux. Il doit ſon nom à la multitude de milans, d'éperviers, d'aigles, de poules de pharaon & de cormorans qui s'y repoſent pour ſe précipiter ſur leur proie. Les tourterelles & les petits oiſeaux peuplent les bois qui bordent le pied des rochers. Les troupes d'ibis, de grues, de cignes & de cygognes, deſcendent le long des rivages & couvrent le Nil pendant l'hyver. Les vols de pigeons obſcurciſſent les airs. Ils ſont plus nombreux en Egypte qu'en aucun autre pays de la terre. Les hameaux & les villes forment de vaſtes colombiers. On ramaſſe leur fiente avec grand ſoin, pour en fumer les melonieres.

Le bourg de *Fechné*, nommé *Fenchi* du temps des Grecs, borde la rive occidentale. La grande île ſituée vis-à-vis, élève au-deſſus des flots ſa

(*d*) Les oiſeaux de proie ſont très-nombreux & très-variés en Egypte, parce qu'on ne les tue point, & qu'ils y trouvent une nourriture abondante; les petits oiſeaux y ſont plus rares.

tête verdoyante. Les légumes divers, les concombres, les melons excellents la couvrent en partie· *Abou Gurgé*, où les Cophtes ont un couvent, n'en eſt pas éloigné. *Scherouné* s'étend au pied du mont des oiſeaux. Des Arabes indépendans habitent cette côte. Ils pillent les bateaux qu'ils peuvent ſurprendre, & lorſqu'on envoie des troupes contre eux, ils s'enfoncent dans les déſerts dont ils connoiſſent les ſources, & où les Turcs n'oſent les pourſuivre. Quand l'orage eſt paſſé, ils reviennent à main armée reprendre leurs poſſeſſions. Le voyageur doit toujours être ſur ſes gardes, marcher armé, faire ſentinelle, tirer de temps en temps des coups de fuſil pendant la nuit, & ne point laiſſer approcher un bateau du ſien, autrement il court riſque d'être volé & maſſacré.

Les yeux ſe détournent naturellement de la rive orientale bordée de roches ſtériles pour ſe repoſer ſur les campagnes fécondes qui ſont à l'occident. La terre y eſt cultivée juſqu'au bord du fleuve. L'île de *Sohra* contient un hameau dont la poſition eſt charmante. Il eſt placé parmi les arbres, au milieu des moiſſons, de la verdure & des eaux. Quelles riantes habitations un peuple policé pourroit former dans les îles du Nil! Le curieux y raſſembleroit les

arbres de tous les climats chauds. Il y planteroit des bois d'orangers, de myrthes, de grenadiers, de rosiers. Le jasmin d'Arabie, les arbrisseaux odorants, les magnolia de l'Amérique y croîtroient à merveille. L'ananas parfumé, la banane, l'orange, les fruits les plus excellens le payeroient de ses soins. Entouré des arts, & de la nature qu'il auroit embellie, il couleroit des jours heureux sous l'ombrage des bosquets enchantés. Ce ne sont, Monsieur, que des souhaits jettés dans le vague de l'avenir; mais laissez-moi la consolation de penser qu'ils se réaliseront un jour.

Nous arrirons au port de Minieh ville assez considérable. Elle est jolie, peuplée & commerçante. Un Cachef y fait sa résidence. On y a établi une douane, & les bâteaux qui descendent du Saïd sont obligés d'y aborder, & de payer un droit suivant les marchandises qu'ils apportent. On y trouve des colonnes renversées, & des restes d'anciens édifices. On peut croire que ce sont les débris de (*e*) *Cynopolis* que Strabon & Ptolémée placent au-dessus de *Fenchi*. Les habitans de cette ville avoient une grande vénération pour le chien. Les prêtres

---

(*e*) La ville des Chiens.

en

en nourrissoient un avec des mets sacrés en l'honneur d'Anubis, compagnon & gardien d'Osiris (f). Strabon marque *Oxyrinchus* à quelque distance de Cynopolis, dans l'intérieur des terres. Des marbres épars, des monceaux de décombres placés à l'entour de *Behnese* sur le canal de Joseph déterminent la position de cette ville ancienne (g), où le poisson nommé par les Grecs Oxyrinchus, étoit regardé comme sacré.

Cette longue plaine qui s'étend entre le Nil & *Bahr Iouseph* est d'une grande beauté. Le blé, l'orge, le lin, les fèves semés dans des champs entourés de ruisseaux y croissent abondamment. Le dourra, les cannes à sucre s'y élevent à une grande hauteur. Toutes les plantes sont vigoureuses & remplies de suc; tous les arbres sont chargés de fruits. Le tableau de l'abondance y recrée sans cesse la vue; mais il est defiguré par l'aspect du laboureur couvert de haillons, & des huttes de terre où il s'enferme tristement après avoir arrosé de sueurs

(f) Strabon, l. 17.

(g) M. Pokoke marque Oxyrinchus dans le lieu qu'occupe *Girgé*. Cette position ne me paroît pas exacte, puisque Strabon dit positivement qu'*Oxyrinchus* n'étoit pas sur le bord du Nil, mais dans l'intérieur des terres.

la riche moiſſon qu'il ne recueille pas pour lui. Il eſt donc bien vrai que les loix ſages ſont plus pour le bonheur des peuples, que tous les tréſors de la nature.

Le village de Gerabié, eſt placé en face de *Minieh*. On voit plus haut le bourg de *Saouadi*. C'eſt ici que commencent les grottes de la Thébaïde, fameuſes par l'auſtérité des Anachorettes qui s'y retirèrent dans les premiers ſiècles de l'égliſe. Elles s'étendent l'eſpace de vingt lieues juſques vis-à-vis *Manfelout*. Ce ſont des carrières creuſées par les Egyptiens, & les hiéroglyphes qu'on y remarque, mettent le ſceau à leur antiquité.

Une forêt de dattiers commence au-deſſus de *Saouadi*, & deſcend juſqu'au bord du fleuve. L'île de *Sohra* n'en eſt pas éloignée. Les villages ſe ſuivent à peu de diſtance. Leur continuité, la variété de leurs aſpects, le nombre de leurs habitans, rendent les payſages très-vivans & très-diverſifiés. On diſtingue près de *Rodda*, l'ouverture de l'une des branches de *Bahr Iouſeph* : l'autre ſe voit plus haut au village de *Tarout Echcherif*. M. Norden n'a marqué que la première, & le Père Sicard que la ſeconde; l'une & l'autre ſubſiſtent.

En deſcendant le canal de *Rodda*, dont les rives ſont charmantes, on entre dans le grand

lit de *Bahr Iouſeph* ſur le bord duquel ſe trouve le village d'*Abouſir*. A une lieue au midi, on traverſe les ruines d'une ville ancienne, des débris de laquelle le bourg de *Babain* s'eſt enrichi. A quelque diſtance delà un monument curieux fixe les regards. C'eſt un rocher uni à la pointe du ciſeau, dans l'épaiſſeur duquel on a taillé une grotte de cinquante pieds de diamètre & de ſix de profondeur. Le fond repréſente un ſacrifice offert au ſoleil. Cet aſtre y eſt ſculpté en demi-relief. A droite deux prêtres coëffés de bonnets pointus levent vers lui leurs bras, & touchent des doigts l'extrêmité des rayons. Derrière eux, deux enfans coëffés de la même manière tiennent dans leurs mains des coupes remplies, deſtinées aux libations. Trois buchers ſoutenus par ſept vaſes avec des anſes, & placés au-deſſous du ſoleil, portent au ſommet des agneaux égorgés. A gauche on reconnoît deux jeunes filles attachées ſeulement à la pierre par les pieds & le dos. Les Arabes leur ont abattu la tête & les ont defigurées à coups de lance. Divers hiéroglyphes compoſent ſans doute l'hiſtoire de ce ſacrifice que je crois offert à Jupiter Ammon, divinité ſymbolique, par laquelle les anciens Egyptiens déſignoient le ſoleil entrant dans le ſigne du bélier. Cet animal lui étoit conſacré, & on

célébroit dans cette circonstance, le commencement de l'année astronomique, & le renouvellement de la lumière. Ce monument taillé dans une pierre dure doit passer à la dernière postérité.

Proche de *Babain* est *Touna* (h). On suit entre ce village & celui d'Abousir les débris d'un ancien aqueduc de brique, qui portoit les eaux au pied des montagnes. En côtoyant les bords de *Bahr Iousèph*, on arrive à *Tarout Eccherif*, où ce grand canal a sa principale ouverture. *Melaoui* en est éloignée de trois lieues vers le Nord. C'est une jolie ville située dans une plaine fertile. Il s'y tient un marché considérable. Toutes les denrées s'y trouvent en abondance & à très-bas prix. *Melaoui* & plusieurs villages qui l'entourent, composent une petite principauté qui a été donnée autrefois à la Mecque. *L'Emir Hajj*, ou le prince de la caravanne a le droit d'y envoyer un *Sardar* (i) pour la gouverner. Celui-ci fait passer au grand Caire,

---

(h) Cette ville est celle que Strabon appelle *Tanis* la supérieure, & près de laquelle il marque le cours du grand canal. Elle possede les restes d'un temple du soleil.

(i) *Sardar* signifie gouverneur & général d'armée; celui qui est revêtu de ce titre réunit le pouvoir civil & militaire.

les tributs considérables en grains qu'il tire des habitans, & l'*Hemir Bajj* les porte au Chérif de la Mecque.

Le village d'*Ackmounain*, à quatre milles au nord de *Melaoui*, est remarquable par les ruines magnifiques qu'il possède. Parmi les monceaux de décombres qui l'environnent, on admire un portique superbe que le temps n'a point endommagé. Il a cent pieds de long, vingt-cinq de large, & est soutenu par douze colonnes, qui pour chapiteau n'ont qu'un simple cordon. Chacune d'elles est composée de trois blocs de granit, qui forment ensemble 60 pieds d'élévation, sur 24 de circonférence. Le bloc qui repose sur la base est simplement arrondi, & chargé d'hiéroglyphes, dont la ligne commence par une pyramide. Les deux autres sont cannelés. Les colonnes sont espacées de dix pieds, excepté les deux du milieu qui servant d'entrée, laissent entr'elles une intervalle de quinze pieds. Dix pierres énormes couvrent toute l'étendue du portique. Elles sont surmontées d'un double rang. Les deux du milieu qui s'élèvent en forme de fronton, surpassent les autres par leur grandeur & leur épaisseur. On reste dans l'étonnement à la vue de ces quartiers de rochers que l'art des hommes a pu élever à soixante pieds de haut. La frise qui

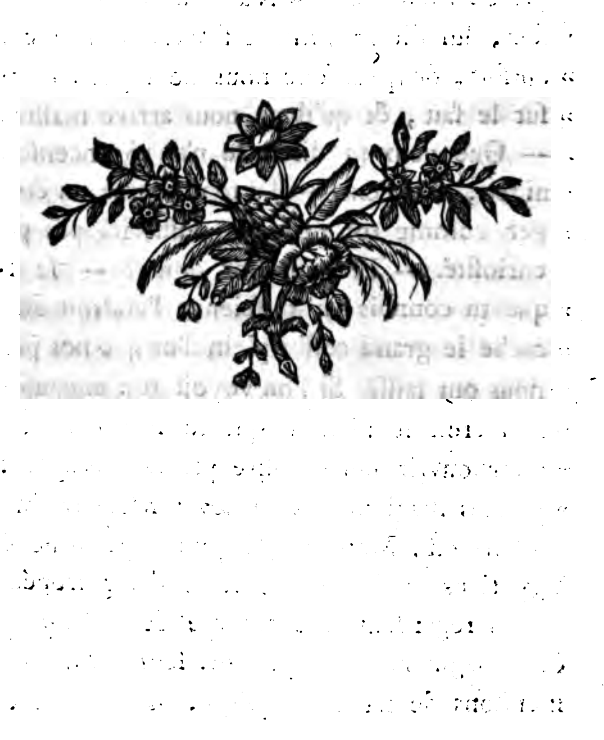
règne à l'entour, eſt chargée d'hiéroglyphes bien ſculptés. On y voit des figures d'oiſeaux, d'inſectes, des hommes aſſis auxquels d'autres ſemblent préſenter des offrandes, & diverſes ſortes d'animaux. C'eſt probablement l'hiſtoire du temps, du lieu, & du dieu en l'honneur duquel on éleva ce monument. Le portique étoit peint en rouge & en bleu. Ces couleurs ſont effacées en pluſieurs endroits; mais le deſſous de l'architrave qui entoure la colonnade, a conſervé une couleur d'or d'une vivacité ſurprenante. Il en eſt de même du plafond, où les étoiles d'or brillent ſur un ciel d'azur d'un éclat éblouiſſant. Ce monument conſtruit avant la conquête des Perſes, n'a point l'élégance ni la pureté de l'architecture grecque; mais ſa ſolidité qui paroît indeſtructible, ſa ſimplicité impoſante, & ſa majeſté forcent à l'admiration. Que doit-on penſer du temple ou du palais dont il annonçoit l'entrée? Je vous avouerai, Monſieur, que l'on eſt bien ſurpris de trouver au milieu des chaumières turques & arabes, des édifices qui ſemblent l'ouvrage des génies. Leur vétuſté ajoute encore à leur prix. Echappés aux ravages des conquérans deſtructeurs, marqués de l'empreinte des ſiecles, ils impoſent une ſorte de vénération au voyageur qui les contemple. Les Egyptiens modernes voient

avec indifférence ces beaux restes d'antiquité, & les laissent subsister, parce qu'il leur en couteroit trop pour les détruire. La superstition & l'ignorance leur font croire qu'ils renferment des trésors; aussi ne permettent-ils point aux étrangers d'en lever un plan fidèle. En les dessinant, on s'expose à perdre la vie. Je vous rapporterai à ce sujet ce qui arriva au Père Sicard pendant qu'il admiroit la beauté du portique d'*Achmounain*. « N'allume pas ton encensoir, lui dit gravement l'Arabe qui le conduisoit, de peur que nous ne soyons surpris » sur le fait, & qu'il ne nous arrive malheur. » -- Que veux-tu dire? je n'ai ni encensoir, » ni feu, ni encens. -- Tu te moques; un étranger comme toi ne vient point ici par pure » curiosité. -- Et pourquoi donc? -- Je sais » que tu connois par ta science l'endroit où est » caché le grand coffre plein d'or que nos pères » nous ont laissé. Si l'on voyoit ton encensoir, » l'on croiroit bientôt que tu serois venu ici » pour ouvrir notre coffre par la vertu de tes » paroles magiques, & enlever notre trésor ».

Telle est, Monsieur, l'opinion générale des Egyptiens modernes, au sujet des Européens. Ils les regardent tous comme des magiciens, & s'imaginent qu'en prenant seulement les dimensions de leurs antiquités, ils sont en état

d'enlever leurs trésors. Aussi ne les voient-ils point écrire ou dessiner sans inquiétude, & ils les en empêchent de tout leur pouvoir.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE VI.

A M. L. M.

Description du pays depuis Achmounain *jusqu'à* Achmim.

Au grand Caire.

QUITTONS, Monsieur, le portique d'*Achmounain*, & traversons le Nil pour visiter les restes d'*Antinoé*. Voici ce qu'en dit Abulféda (*k*) : « *Ensiné* (c'est le nom que lui donnent les » Arabes) renferme des ruines remarquables » d'anciens monumens. Elle est située vers le » milieu du Saïd, à l'orient du Nil, & dépend » de la province d'*Achmounain* qui se trouve » de l'autre côté. C'est une ville ancienne, » ajoute le géographe de Nubie, entourée de » campagnes bien cultivées, qui abondent en » fruits & en moissons. On la nomme vulgaire» ment la ville des Mages (*l*), parce que c'est

(*k*) Abulfeda, description de l'Egypte.

(*l*) Antinoé étoit bâtie près des ruines d'Abydus, où les Egyptiens révéroient l'oracle du dieu Besa. Cet oracle,

» delà que Pharaon les fit venir à sa cour ».

J'ajouterai, Monsieur, des détails à ceux de ces géographes, afin de vous faire connoître l'état présent des lieux. Adrien, chez qui des vices honteux ternissoient l'éclat des plus brillantes qualités, ayant perdu Antinoüs son favori, dans un voyage en Egypte, voulut élever à sa mémoire un monument durable. Il fonda une ville de son nom; il en traça le plan sur un terrain uni, & la fit bâtir avec une magnificence royale. Elle avoit une demi-lieue de circuit; deux rues principales de quarante-cinq pieds de largeur, qui se coupoient au milieu à angles droits, la traversoient dans son étendue. Les latérales étoient plus étroites, mais également tirées au cordeau. Les deux grandes aboutissoient à quatre portes, dont quelques-unes subsistent encore : la plus belle a trois entrées voûtées; celle du milieu s'élève de quarante pieds, sur vingt-deux de largeur & vingt d'épaisseur;

---

un des plus anciens de l'Egypte, étoit encore fameux du temps de l'empereur Constance. Ammien Marcellin, livre 19, dit que tous les peuples des environs alloient le consulter, & se rassembloient à certaine époque pour célébrer des fêtes en son honneur. Voilà pourquoi les Arabes appelloient Antinoé, située près d'Abydus, la ville des Mages.

les deux autres ſont plus petites. Les façades de cet édifice ſont ornées chacune de quatre pilaſtres en bas relief, dont les chapiteaux à feuille d'achante ont une ſaillie conſidérable. Huit colonnes corinthiennes environnoient cette belle porte, & en égaloient la hauteur. Une ſeule eſt échappée aux ravages du temps & des hommes. Les autres ſont ou tronquées, ou détruites; mais les piédeſtaux demeurent en leur entier. Outre cet édifice, dans pluſieurs quartiers de la ville on voit des monceaux de décombres, des débris de corniches, d'entablemens, qui annoncent des temples ou des palais détruits. Si l'on en peut juger par les piédeſtaux, eſpacés dans la longueur des rues; elles étoient bordées d'une colonnade qui formoit un portique de chaque côté, & permettoit aux habitans de marcher à l'abri du ſoleil. Cette architecture devoit former un coup-d'œil charmant. Outre ces embelliſſemens, une des places étoit ornée de quatre grandes colonnes d'ordre corinthien : trois ont péri ; les baſes ſeules ſubſiſtent. La quatrième eſt parfaitement bien conſervée ; elle a environ cinquante pieds d'é-[illegible] eſt composé de pluſieurs pierres. [illegible] la [illegible]re un ornement à [illegible]e. [illegible]r le piédeſtal une

inscription grecque, à moitié effacée (m), qui la dédie à l'Empereur Alexandre Sévère. Le sénat d'Alexandrie, comblé de ses bienfaits, lui avoit déja érigé la fameuse colonne dont je vous ai tant parlé; il éleva ces quatre autres en son honneur, après ses triomphes sur les Perses; car le feuillage de chêne qui couronne le bas de celle qui subsiste, étoit chez les Romains un signe de victoire. Tels sont, Monsieur, les monumens les mieux conservés que l'on remarque parmi les ruines d'Antinoé. Quand les inscriptions, & les témoignages des historiens ne feroient pas connoître le fondateur de cette ville, les voûtes des portes (n), les chapiteaux des colonnes, le défaut des hiéroglyphes diroient que ce n'est point l'ouvrage des

(m) Cette inscription commence par ces mots: *A la prospérité de l'empereur César Marc-Aurèle Sévère, Alexandre, pieux, heureux... Aurelius étant Préfet des nouveaux Grecs d'Antinoé, &c.* On la lit sur deux des piédestaux; elle est presque effacée sur les deux autres. Voyez le Père Sicard, lettres édifiantes qui rapporte cette inscription en grec.

(n) Dans tous les monumens qui nous restent de l'ancienne Egypte, on ne voit ni voûte, ni colonne d'aucuns des ordres de la Grèce, mais des pierres d'une grandeur étonnante chargées d'hiéroglyphes.

Egyptiens. On y admire ce goût, cette élégance que les Romains apprirent des Grecs; mais on n'y remarque point cette majesté, cette solidité, cette grandeur merveilleuse que le peuple d'Egypte savoit imprimer à ses monumens, & que les autres nations n'ont pu atteindre. Les restes d'Antinoé, malgré leur magnificence, sont bien petits auprès du portique d'*Achmounain*, quoiqu'il soit au moins de quinze cents ans plus ancien.

Près de cette ville sont les débris de l'antique *Abydus*, où l'on alloit consulter l'oracle du Dieu Besa. Un couvent de *Dervich*, nommé *Cheik abadé*, en occupe la place. Sur la fin du quatrième siècle, Antinoé étoit peuplée de Chrétiens. Pallade assure qu'on y comptoit douze couvents de Vierges, & beaucoup d'autres habités par des moines. C'est peut-être à ce nombre prodigieux de célibataires dans l'enceinte d'une petite ville qu'on doit en attribuer la ruine.

On trouve encore dans les environs plusieurs monastères Cophtes, dont les religieux croupissent dans la misère & l'ignorance. Les plaines fécondes qui, au rapport du géographe de Nubie, environnoient *Ensiné*, ont disparu avec leurs habitans, & les sables & le désert en ont pris la place.

Rembarquons-nous, Monſieur, & remontons le grand fleuve. Voyez dans la montagne du côté de l'orient, cette ſuite de grottes, habitées autrefois par des pieux anachoretes. L'hiſtoire de l'Egliſe a celébré leur abſtinence : les fruits, le pain & l'eau compoſoient leur nourriture. Cette vie auſtère & contemplative eſt moins étonnante dans un climat chaud, où la tempérance dans le boire & le manger eſt un beſoin, & la contemplation une jouiſſance. De leurs cellules ils découvroient le Nil, les ombrages, les moiſſons, & cette foule de bateaux qui y naviguent jour & nuit. Ce qui doit ſurprendre, c'eſt qu'ils ayent eu le courage de demeurer toute leur vie oiſifs au milieu du mouvement perpétuel dont ils avoient ſans ceſſe le ſpectacle ſous les yeux. Ces grottes s'étendent juſqu'à *Manfelout.* Cette petite ville placée à l'occident au milieu d'une campagne fertile, eſt gouvernée par un Cachef. Les Turcs y ont diverſes moſquées. On découvre à l'oppoſé un couvent Cophte, où l'on monte à l'aide d'une poulie. Les religieux ſont obligés d'uſer de ces précautions contre l'avidité des Arabes.

Le bourg de *Salaem* s'annonce de loin par ſes hauts colombiers de forme carrée. Un peu plus haut on côtoie une longue île, & l'on entre dans un tournant du Nil qui conduit à

Siout (*o*). Cette ville eſt grande, bien bâtie, & fort peuplée. On y a creuſé un lac dont les eaux ſervent à l'arroſement des terres. Ses jardins ſont remplis de légumes & d'arbres fruitiers. Sa ſituation ſur une éminence artificielle nous enſeigne qu'elle occupe l'emplacement d'une ville ancienne. Auſſi y reconnoît-on les veſtiges de Lycopolis, où le loup étoit regardé comme un animal ſacré.

Aboutig ſe trouve du même côté, à une demi-lieue du fleuve. C'eſt une petite ville fort riante. Elle remplace *Abotis*, dont parle Etienne de Byzance. Les Turcs y cultivent encore, comme au temps d'Abulféda (*q*), le pavôt dont ils font l'opium. Les gens riches en prennent avec délices pour ſe procurer des viſions agréables. Le peuple ſe contente d'avaler à jeun des petites boules faite de la feuille du chanvre hâchée, qui produiſent les mêmes effets. Un

---

(*o*) M. Pokoke croit que *Siout* eſt la même qu'*Anteopolis*. Il ſe trompe : *Anteopolis* eſt marquée plus haut par Ptolémée, & ſur l'autre rive.

Strabon, livre 17, place Lycopolis au-deſſus du canal qui va ſe jetter dans le lac de Tanis. C'eſt une faute de copiſte ; il faut lire dans le lac de Mœris.

(*q*) Abulfeda, deſcription de l'Egypte.

Emir gouverne *Aboutig*. Le joug de ces princes Arabes est moins pesant que celui des Beys. Sous leur empire les peuples jouissent de plus de tranquillité, & sont moins exposés aux ravages des troupes indisciplinées du Caire; souvent même on trouve dans ces vieillards la justice impartiale, l'humanité, la bonté touchante avec lesquelles les anciens patriarches gouvernoient leur famille.

Le bourg de *Settefé*, au-dessus d'*Aboutig*, représente la petite ville d'Apollon. Il est situé dans l'intérieur des terres, & habité en partie par des Cophtes. Pendant les voyages du Père Sicard, on y forma contre lui une accusation bien singulière (r). Deux chrétiens du pays vinrent trouver le gouverneur, & lui dirent que cet étranger se préparoit à clouer les bords du Nil avec des clous magiques, & à détourner l'inondation par ses enchantemens. Cette déclaration embarrassa fort le prince Arabe. Il alloit faire arrêter le savant Missionnaire, si un Janissaire qui avoit voyagé avec lui, n'eût répondu de sa personne, & soutenu que les Cophtes étoient des calomniateurs. Ce trait suffit, Monsieur, pour donner une idée de l'ignorance & de la superstition des Egyptiens modernes.

(r) Lettres édifiantes.

Parmi les villages nombreux qui bordent le Nil, on remarque *Thémé*, gouverné par un Cachef, & vis-à-vis une grande île dont l'aspect est charmant. De l'autre côté, *Silin*, anciennement *Selinon*, se cache au pied des montagnes. *Kau Elkebire* n'offre plus qu'un bourg misérable bâti sur les débris d'*Anteopolis*. Cette ville possédoit le temple magnifique que les Egyptiens, au rapport de Diodore de Sicile, élevèrent en l'honneur d'Antée, qui fut vaincu par Hercule. Il n'en reste que le portique, soutenu par de grosses colonnes, & couvert de grandes pierres. On en distingue une qui a trente pieds de long sur cinq de largeur. Le plafond peint d'or & d'azur, a conservé la vivacité de ses couleurs. Les Turcs en ont fait une étable où ils rassemblent leurs troupeaux. Aussi ce magnifique portique est-il rempli d'ordures. Tel est le prix qu'ils attachent aux plus beaux ouvrages de l'antiquité.

Sur la rive orientale on rencontre de suite les villages de *Coum elarab*, de *Mechta*, & de *Chahtoura*, en face de *Zeïn eddin*. Un bras du Nil enferme le bourg de *Tahta* gouverné par un Cachef. Rien n'est plus agréable que les plaines des environs, plus frais que leur verdure, plus riche que leurs moissons. Elles doivent ces avantages aux eaux du fleuve qui les environnent.

On ne pouvoit mieux placer la ville de Vénus dont *Tatha* couvre les ruines. On côtoie au-dessus de *Tatha* l'île de *Chandouil*, & l'on découvre ensuite au bord de l'horizon les hauts minarets d'*Achmim*.

« Achmim, dit Abulfeda, est une grande » ville de la haute Egypte située sur la rive orientale » du Nil. On y admire un temple comparable aux plus célèbres monumens de l'antiquité. Il est construit avec des pierres d'une » grandeur surprenante, sur lesquelles on a » sculpté des figures innombrables. Doulnoun (*s*) » étoit originaire d'Achmim ». Quoique cette ville soit déchue de son ancienne splendeur, elle est encore une des plus belles de la haute Egypte. Un prince Arabe y commande. La police y est bien observée. Les rues sont larges & propres, le commerce & l'agriculture y fleurissent. Elle a des manufactures de toiles de coton & de poterie, que l'on transporte dans toute l'Egypte. C'est la même qu'Hérodote (*t*)

(*s*) Ce Doulnoun a écrit un traité nommé *Elmejarebat* les expériences, dont il doit se trouver une copie parmi les manuscrits de la bibliothèque du Roi.

(*t*) Hérodote dit que Persée étoit originaire de cette ville, & que ses descendans y établirent des fêtes en son honneur.

nomme *Chemmis*, & Stabon Panopolis (*u*). Elle a perdu ſes anciens édifices, & beaucoup de ſon étendue, puiſque les ruines du temple que décrit Abulféda, ſont hors de ſon enceinte vers le nord. Il n'en reſte que quelques pierres ſi grandes que les Turcs n'ont pu les mouvoir. Elles ſont chargées d'hiéroglyphes, & l'une d'elles offre une ſculpture extraordinaire. On y a tracé quatre cercles concentriques renfermés dans un carré. Celui du milieu contient un ſoleil. Les deux ſuivans diviſés en douze parties renferment l'un douze oiſeaux, l'autre douze animaux preſque effacés, qui paroiſſent être les ſignes du Zodiaque. Le quatrieme eſt ſans diviſions, & préſente douze figures humaines (*x*). Les quatre ſaiſons occupent les angles du carré à côté duquel on diſtingue un globe aîlé. Il eſt vraiſemblable que cette pierre appartenoit à un temple dédié au ſoleil, que l'enſemble de ces hiéroglyphes marque ſon paſſage dans les ſignes du Zodia-

---

(*u*) La ville de Pan. Ce dieu y étoit adoré.

(*x*) Je crois que ces figures repréſentent les douze dieux, les douze mois de l'année, les douze ſignes du zodiaque. Les Egyptiens, dit Hérodote, ſont les premiers qui aient diviſé l'année en douze mois, & employé les noms des douze dieux. *Livre ſecond.*

que, & son cours dont la révolution forme l'année. Cette pierre est un témoignage que les Egyptiens avoient dès la plus haute antiquité des connoissances astronomiques. Les colonnes de ce temple, ont été en partie brisées pour faire de la chaux & des meules de moulin. On en a transporté quelques-unes dans une mosquée d'*Achmim*, où elles sont placées sans goût; d'autres sont entassées dans les places de cette ville.

Je ne puis, Monsieur, quitter *Achmim* sans vous parler d'un serpent qui fait la merveille du pays. Il y a plus d'un siècle qu'un religieux Turc nommé *Seheilk Haridi* mourut ici. Il passoit pour un saint parmi les Mahométans. On lui éléva un tombeau surmonté d'une coupole au pied de la montagne. Les peuples vinrent de toutes parts lui adresser des prieres. Un religieux profitant adroitement de leur crédulité, leur persuada que Dieu avoit fait passer l'esprit de *Sheik Haridi* dans le corps d'un serpent. On en trouve beaucoup dans la Thébaïde qui ne font point de mal. Il en avoit stilé un à obéir à sa voix. Il parut avec son serpent, éblouit le vulgaire par des tours surprenans, & prétendit qu'il guérissoit toutes les maladies. Quelques succès heureux dus à la nature seule, & quelquefois à l'opinion des ma-

lades, lui donnèrent une grande célébrité. Bientôt il ne fit plus sortir du tombeau le serpent Haridi que pour les princes & les personnes capables de le bien récompenser. Les successeurs de ce religieux élévés dans les mêmes principes, n'eurent pas de peine à accréditer une errreur qui leur étoit si avantageuse. Ils ajoutèrent à la persuasion que l'on avoit de sa vertu, celle de son immortalité. Ils osèrent même en faire l'essai publiquement. Le serpent fut coupé par morceaux en présence de l'Emir, & déposé pendant deux heures sous un vase. A l'instant où ils levèrent le vase, les prêtres eurent sans doute l'adresse d'en substituer un semblable. On cria miracle & l'immortel Haridi acquit un nouveau degré de considération. Cette fourberie leur procure de grands avantages. On va de tous côtés prier auprès du tombeau, & si le serpent sort de dessous la pierre & s'approche du solliciteur, c'est un signe que le malade guérira. Vous jugez bien, Monsieur, qu'il ne paroît qu'après qu'on a fait une offrande proportionnée à la qualité & à la richesse des personnes. Dans les cas extraordinaires où le malade ne peut guérir sans la présence du serpent, il faut qu'une vierge sans tâche vienne le solliciter. Pour éviter des inconvéniens on a soin de choisir une fille bien

jeune. On la pare de ses plus beaux habits; on la couronne de fleurs. Elle se met en prières, & suivant l'intention des prêtres, le serpent sort, décrit des cercles autour de la jeune suppliante, & vient se reposer sur elle. La vierge accompagnée d'un peuple nombreux, le porte en triomphe au bruit des acclamations. Tous les raisonnemens humains ne persuaderoient point aux Egyptiens ignorans & crédules qu'ils sont la dupe de quelques charlatans. Ils croient au serpent Haridi autant qu'au prophete. Les chrétiens du pays ne doutent pas plus de sa vertu que les Turcs; mais ils soutiennent que ce serpent est le démon Asmodée qui tua les sept maris de l'épouse de Tobi, que l'Ange Raphaël le porta dans cet endroit après l'avoir métamorphosé, & que Dieu s'en sert pour tromper des infidèles. Le serpent a joué un rôle bien étonnant dans l'histoire des hommes. Il séduisit Eve. Il dévora par l'ordre de Moïse ceux des Egyptiens. Il fit passer Alexandre d'Abonotique pour un dieu. Il guérit aujourd'hui les habitans d'Achmim.

Ce serpent est de l'espèce de ceux que décrit Hérodote, & qui étoient sacrés dans l'ancienne Egypte. On les nommoit *Agatho daimon* bon génie, & ils étoient l'emblême de *Cneph*, divinité symbolique qui désignoit la bonté di-

LETTRE VII.

A M. L. M.

Route depuis Achmim *jusqu'à* Dendera.

Au grand Caire.

LAissons, Monsieur, la ville d'*Achmim* & le serpent Haridi. Passons de l'autre côté du Nil, nous y verrons le bourg de *Souadi* gouverné par un Cachef, & en avançant vers l'occident, deux monastères cophtes situés à l'entrée du désert. Leurs églises sont ornées de colonnes corinthiennes avec une croix au milieu du chapiteau, & pavées de granit rouge, couvert d'hiéroglyphes. leur architecture se ressent de la décadence du goût chez les Grecs. On croit qu'elles ont été bâties par l'impératrice Hélene. Dans l'espace qui les sépare, la terre est semée de marbres antiques. Ces débris marquent l'emplacement de *Crocodilopolis* (y) qui étoit éloignée du fleuve, & que Ptolémée place après

(y) Ptolémée, l. 4. C'est la seconde ville de ce nom. Mais la première située dans le Faïoum, étoit plus connue sous le nom d'Arsinoé.

Aphroditopolis, autrement la ville de Vénus.

En remontant vers le ſud-eſt, on traverſe une plaine ombragée d'arbres divers, couverte de moiſſons & entrecoupée de ruiſſeaux. Elle conduit au bourg de *Menchié*, décoré d'une grande moſquée. Il s'y tient un marché conſidérable. Les bazards y ſont approviſionnés de toutes ſortes de denrées. On s'y procure une conſerve de froment très-eſtimée dans le pays. Elle eſt composée de blé trempé dans l'eau pendant deux jours, ſéché enſuite au ſoleil, & bouilli juſqu'à ce qu'il ſoit épaiſſi en gélée. Cette pâte ainſi préparée ſe nomme *clnedé* roſée. Elle eſt fondante, ſucrée & très-nourriſſante. Si cette eſpèce de confiture deſſéchée au four ſe conſervoit en mer, elle pourroit être d'une très-grande reſſource dans les voyages de long cours.

Sur une éminence au midi de *Menchié*, on remarque des débris d'entablemens de corniches, & des tronçons de colonnes. En cet endroit le fleuve eſt bordé d'un quai. Un môle avancé ſervoit à mettre les bateaux à l'abri du vent & du courant. Ces ruines, & ces anciens ouvrages rappellent la grande *Ptolemaïs* que Strabon (z) compare à Memphis pour ſon

(z) Strabon, l. 17.

étendue & sa population. (a) Ptolémée la nomme *Ptolémaïs d'Hermès* parce que Mercure divinité symbolique, y étoit adoré.

Tandis que le vent nous pousse vers le midi, portez vos regards sur les rochers qui s'avancent du côté de l'Orient, vous y appercevrez le petit couvent de *der Hadid* placé au milieu d'un désert hérissé de pointes stériles, & des grottes que la ferveur des premiers âges du christianisme peupla de pieux anachoretes. Est-il une solitude plus affreuse, si près d'un pays enchanté ? D'un côté on ne découvre que des sables stériles, des monts brûlés par le soleil, & dont la réverbération est suffoquante. De l'autre on admire tous les trésors de l'abondance. Déja le dourra à feuilles de roseau élève sa tige vigoureuse & se couronne de gros épis. Le blé dont le vent fait ondoyer la surface, touche au terme de sa croissance. Les cannes à sucre couvrent de vastes terrains. Le lin fleurit à côté. La datte rougit au sommet du dattier. Le palmier de la Thébaïde étale ses feuilles en forme d'éventail, & le melon doré pend sur le bords du fleuve. Tel est l'aspect de ces plaines au commencement de décembre.

(a) Ptolémée, l. 4.

Nous abordons au port de *Girgé* capitale de la haute Egypte. Cette ville d'une lieue de circuit, a plusieurs mosquées, des bazards & des places publiques, mais point d'édifices remarquables : elle est environnée de jardins bien cultivés. Un Bey la gouverne. Les soldats qu'il commande exercent des vexations sans nombre. On ne permet pas aux Cophtes d'y avoir des églises. Pour assister à l'office divin, ils sont obligés de se rendre au couvent situé de l'autre côté du Nil. *Girgé* n'offre aucuns vestiges d'anciens édifices. Il paroît que c'est une ville moderne, car Abulféda n'en parle point. En marchant pendant une heure vers l'occident, on trouve les débris d'*Abydus* où Ismandès bâtit un temple magnifique, en l'honneur d'Osiris : c'étoit le seul de l'Egypte, où les chanteurs & les musiciens eussent défense d'entrer. Cette ville réduite en un simple village sous l'empire d'Auguste, ne présente de nos jours que de monceaux de ruines sans habitans ; mais à l'occident de ces ruines on retrouve encore le monument célèbre d'Ismandés (*b*).

(*b*) Strabon, l. 17, l'appelle Ismandès & Memnon. Il dit que ce Pharaon est le même qui fit bâtir le labyrinthe.

On entre d'abord ſous un portique élevé d'environ ſoixante pieds, & ſoutenu par deux rangs de groſſes colonnes. La ſolidité inébranlable de l'édifice ; les grandes maſſes qui le compoſent, les hiéroglyphes dont il eſt chargé font reconnoître l'ouvrage des anciens Egyptiens. Au-delà eſt un temple qui a trois cents pied de long ſur cent quarante-cinq de largeur. En y entrant on remarque une ſalle immenſe dont le toit porte ſur vingt-huit colonnes de ſoixante pieds de haut, & de dix-neuf de circonférence à la baſe. Elles ſont eſpacées de douze pieds. Les pierres énormes qui forment le plafond parfaitement jointes, & comme incruſtées les unes dans les autres, ne préſentent à l'œil qu'un ſeul plateau de marbre qui a cent vingt-ſix pieds de longueur & ſoixante-ſix de largeur. Les murs ſont chargés d'hiéroglyphes innombrables. On y voit une multitude d'animaux, d'oiſeaux, de figures humaines coëffées de bonets pointus avce un morceau d'étoffe qui pend par derière (*c*), & habillées de robes ouvertes qui ne deſcendent que juſqu'à la ceinture. La groſſièreté de la ſculpture

---

(*c*) Ces bonnets ſont encore la coëffure des prêtres Egyptiens dans les jours de cérémonie.

en annonce l'antiquité. C'eſt l'art au berceau. Les formes du corps, les attitudes, les proportions des membres y ſont mal obſervées. Parmi ces repréſentations diverſes on diſtingue des femmes allaitant leurs enfans, & des hommes qui leurs préſentent de offrandes. Au milieu de ces deſſeins gravés ſur le marbre, le voyageur reconnoît les divinités de l'Inde. Monſieur Chevalier ancien gouverneur de Chandernagor, qui a paſſé trente années dans ce pays, où il a rendu de grands ſervices à ſa patrie, viſita ſoigneuſement cet antique monument à ſon retour du Bengale. Il y remarqua les Dieux *Jaggrenat*, *Gonez* & *Vichnou*, tels qu'ils ſont repréſentés dans les temples de l'Indouſtan. Les Egyptiens ont ils reçu ces divinités des Indiens, ou les Indiens des Egyptiens? Si cette queſtion étoit réſolue, elle décideroit de l'ancienneté de ces deux peuples.

Au fond de la première ſalle s'ouvre une grande porte qui conduit à un appartement de quarante-ſix pieds de long ſur vingt-deux de largeur. Six pilliers carrés en ſoutiennent le plafond. On voit aux angles les portes de quatre autres chambres, mais elles ſont tellement bouchées par des décombres, que l'on ne peut y entrer. Une derniere ſalle de ſoixante-quatre pieds de long ſur vingt-quatre de large, offre

des escaliers par lesquels on descend dans le souterrain de ce grand édifice. Les Arabes en y cherchant des trésors y ont entassé des morceaux de terre & de débris. On reconnoît dans la partie où l'on peut pénétrer, des sculptures & des hiéroglyphes, comme dans l'étage supérieur. Les naturels du pays assurent que c'est la même répétition d'appartemens, & que les colonnes ont autant de profondeur en terre qu'elles ont d'élévation au-dessus. Il seroit dangereux de s'enfoncer dans ces souterrains, parce que l'air en est très-infect, & si chargé de mofetes, qu'on a peine à y tenir une bougie allumée.

Six têtes de lions placées aux deux côtés du temple servent de goutière pour écouler les eaux. On monte au sommet par un escalier d'une forme singulière. Il est construit de pierres incrustées dans le mur & saillantes de six pieds en dehors, de manière que n'étant soutenues que d'un côté, elles paroissent suspendues en l'air. Les murailles, le toit, les colonnes de cet édifice n'ont point souffert des injures du temps. Si les hiéroglyphes rongés en plusieurs endroits n'en marquoient la vétusté, il sembleroit qu'on vient de le construire. Sa solidité est telle qu'il durera un grand nombre de siècles, à moins que les hommes ne s'attachent à le détruire,

à l'exception des figures colossales dont la tête sert d'ornement au chapiteau des colonnes, & qui sont sculptées en relief, le reste des hiéroglyphes qui couvrent l'intérieur du temple, sont gravés dans la pierre.

A gauche de ce grand bâtiment, on en voit un autre beaucoup plus petit, au fond duquel paroît une espèce d'autel. C'étoit vraisemblablement le sanctuaire du temple d'Osiris. Je vous ai dit, Monsieur, qu'on en avoit interdit l'entrée aux chanteurs & aux musiciens. Les prêtres Egyptiens inventèrent sept voyelles, & donnèrent à chacune d'elle un son approchant de nos notes de musique (*a*). Pour conserver cette belle découverte, ils répétoient à certaine époque ces voyelles en forme d'hymne, & leurs tons divers modulés successivement formoient une mélodie agréable. Voila sans doute la raison qui leur fit bannir de ce temple toute espèce d'instrument. Les Grecs puisèrent dans cette source, quand ils composèrent leur langue musicale & si parfaitement accentuée, qu'un discours bien prononcé étoit un chant flatteur. Si les Piccini, les Gluk, les Sacchini, nous font aimer les sons rauques du François, par les accords savans de leur

---

(*a*) Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris.

harmonie, que n'auroient-ils pas fait avec ces anciennes langues? Ne ſoyez donc plus étonnés des effets merveilleux qu'on raconte de l'ancienne muſique des Grecs; ils avoient dans leurs mains tous les tréſors de la mélodie, toutes les richeſſes d'une langue imitative, & parloient à la fois au cœur, à l'eſprit, & aux oreilles. Quittons, Monſieur, l'antique monument d'Iſmandés, à l'entour duquel Strabon décrit une fôret d'acacias conſacrée à Apollon, & dont on retrouve encore les reſtes du côté de *Farchout*.

La domination des Turcs, depuis *Girgé* juſqu'à Siene, eſt bien précaire. Des Arabes, la plupart indépendants, poſſèdent une partie des terres. Ceux qui habitent les montagnes à l'orient de *Girgé* ne payent aucun tribut, & donnent aſyle à tous les mécontens du gouvernement. Souvent même ils embraſſent leur querelle, & leur fourniſſent des armes pour rentrer au grand Caire.

L'île de *Doum* (*e*) n'eſt pas éloignée de *Girgé*. On trouve au-deſſus le port de *Bardis*, petite ville qui dépend du grand Scheik. Ce prince dont la domination eſt fort étendue,

---

(*e*) *Doum* eſt le nom que les Arabes donnent au palmier à feuilles d'éventail.

fait ordinairement sa résidence à *Farchout*, où coule un bras du Nil. Il y possède un vaste enclos où il cultive le palmier, le dattier, l'acacia, le nabc, la vigne & l'oranger; le jasmin d'Arabie, des touffes de basilic, des massifs de rosiers sont répandus çà & là parmi les arbres. Quoique ces plantations soient faites sans goût & sans dessein, elles offrent cependant des ombrages charmants. Si l'art y aidoit un peu la nature, il formeroit à peu de frais des jardins délicieux, car cet heureux climat réunit un sol fécond, des eaux abondantes, les arbrisseaux les plus odorants, & le ciel le plus pur.

Le village de *Beliené* dépend aussi du grand Scheik; sa situation entre deux canaux en rend le séjour fort agréable. On voit en face quelques hameaux habités par des Arabes qui infestent le fleuve de leurs pirateries, sur-tout pendant la nuit. Lorsque l'on a passé le bras du Nil qui se rend à *Farchout*, on arrive à *Bagoura*, d'où l'on découvre une jolie isle, & dans le lointain le village d'*Attarif*. Le bourg de *Hou*, placé sur une éminence, domine les campagnes de l'occident; il couvre les ruines de *Diospolis Parva* (*f*), la petite ville de

(*f*) Strabon liv. 17, & Ptolémée liv. 4, marquent

Jupiter. Les travaux des Egyptiens l'avoient mise à l'abri de l'inondation. *Hau* jouit encore de cet avantage. Tandis que les plaines des environs sont sous les eaux, il s'élève au milieu en forme d'île. Aussi les habitans de *Badjoura* & des hameaux voisins, viennent-ils y enterrer leurs morts.

En cet endroit les rochers s'écartent de la rive orientale. On y remarque les villages de *Casr* & de *Fau* : le premier étoit autrefois une ville dont Abulféda nous donne la description suivante : « *Casr* est à une journée de chemin » au midi de *Cous*. Cette ville située sur le » bord oriental du fleuve, est entourée de » campagnes abondantes en grains & en pal- » miers. On y fabrique un grand nombre de » vases de terre que l'on transporte dans le » reste de l'Egypte ». Depuis le temps d'Abulféda, la ville de *Casr* a perdu la plus grande partie de son commerce & de ses habitans (*g*). Ce n'est aujourd'hui qu'un village de peu d'importance.

La rive occidentale du Nil, plus riante &

Diospolis Parva entre Abydus & Tentyra sur une élévation, situation qui convient parfaitement au bourg de *Hau*.

(*g*) Abulfeda, description d'Egypte.

mieux peuplée, offre aux regards, des bois de dattiers, & de *doum* répandus autour des habitations, de riches plaines de froment, & des pâturages couverts de troupeaux. Le bourg de *Dendera* n'a rien de remarquable; mais environ une lieue à l'occident on trouve les débris de l'ancienne *Tentyra*. Des monceaux de décombres & de ruines qui s'étendent fort loin, marquent la grandeur de cette ville, qui, au rapport de Strabon (*h*) adoroit Isis & Vénus. Après avoir traversé ces débris, on admire sur une petite éminence deux temples antiques: le plus grand n'a que deux cents pieds de long, sur cent quarante de largeur : une double frise l'entoure. L'intérieur est divisé en plusieurs appartemens fort élevés, & soutenus par de grosses colonnes, qui portent pour chapiteau une pierre carrée, sur laquelle on a sculpté la tête d'Isis. Des hiéroglyphes partagés en divers compartimens couvrent les murs. Des figures colossales ornent en-dehors les angles du temple; dix rampes d'escalier conduisent au sommet.

Le second situé à main droite est plus petit: la corniche qui l'environne, & la porte d'entrée, sont décorees de faucons, les aîles déployées.

(*h*) Strabon, livre 17.

Une double pierre carrée forme le chapiteau des colonnes qui ſupportent le toît. On a ſculpté ſur les murs pluſieurs rangées de figures d'hommes, d'oiſeaux & d'animaux. Ces hiéroglyphes compoſoient l'hiſtoire du temps. En les liſant nous apprendrions vraiſemblablement ſi ces monumens ſont les temples d'Iſis & de Vénus. On y remarque la même ſolidité que dans ceux d'*Abydus*, mais ils ont moins de grandeur & de magnificence.

Je ne finirai point cette lettre, Monſieur, ſans vous rapporter ce que Strabon (*i*) dit de l'averſion que les Tentyrites conſervoient pour le crocodile, révéré dans pluſieurs autres villes. « Les habitans de *Tentyra* abhorrent le croco-» dile, & lui font une guerre continuelle, » comme au plus dangereux des animaux. Les » autres hommes le regardant comme perni-» cieux, l'évitent. Les Tentyrites, au contraire, » le cherchent avec ſoin, & le tuent par-tout » où ils le rencontrent. On ſait que les Pſylles » de Cyrène ont un certain empire ſur les ſer-» pens, & l'on penſe communément que les » Tentyrites ſont doués de la même vertu con-» tre les crocodiles. En effet, ils plongent &

(*i*) Strabon, liv. 17.

» nagent audacieusement au milieu du Nil, sans
» en recevoir aucun dommage. Dans des spec-
» tacles donnés à Rome, plusieurs crocodiles
» furent mis dans un bassin. Une ouverture pra-
» tiquée sur l'un des côtés, permettoit de les
» en faire sortir. On vit des habitans de Ten-
» tyra se jetter dans l'eau parmi ces monstres,
» les envelopper d'un filet, & les tirer dehors.
» Après les avoir exposés aux regards du peuple
» Romain, ils les prenoient intrépidement, &
» les reportoient dans le bassin ».

Ce fait attesté par un historien judicieux & témoin oculaire, ne sauroit être révoqué en doute. De nos jours les Caraïbes, armés d'un simple couteau, ne combattent-ils pas avec avantage le requin, un des monstres les plus terribles de la mer ? On trouve encore en Egypte des hommes déterminés qui osent attaquer les crocodiles. Ils nagent vers cet animal formidable ; & lorsqu'il ouvre sa gueule pour les engloutir, ils y enfoncent une planche de sapin, à laquelle une corde est attachée. Le crocodile en serrant fortement les mâchoires, y enfonce tellement ses dents aiguës, qu'il ne peut plus les retirer. Alors l'Egyptien tenant d'une main la corde, regagne le rivage. Plusieurs hommes tirent le monstre à bord & le tuent. Cette attaque a ses dangers ; car si le

nageur manque d'adresse, il est dévoré sur le champ. Je n'ai point été témoin de cet événement, mais au grand Caire plusieurs personnes m'ont assuré qu'il étoit véritable.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE VIII.

A M. L. M.

Description de Giéné, Cophtos, Cous, *& de la route qui conduit de ces villes à* Cosseir *sur la mer Rouge.*

Au grand Caire.

A l'opposé de *Dendera*, Monsieur, on découvre *Giéné*, bâtie sur une hauteur. Les anciens qui la nommoient *Cœnæ* (*k*), n'y marquent aucun monument mémorable. Elle ne jouit pas d'un un état plus florissant, quoiqu'elle soit le rendez-vous des caravannes qui partent pour *Cosseir*. Un canal coule auprès. Il étoit autrefois navigable. La négligence des Turcs l'a laissé combler, & il ne reçoit des eaux que pendant l'inondation. Si *Giéné* ne possede aucun édifice digne de fixer les regards, ses environs méritent l'attention des voyageurs. Ils sont occupés par des jardins qui produisent d'excellentes oranges, des dattes, des limons & des melons

(*k*) Ptolémée, liv. 4, l'appele Cœnæ, ou la nouvelle ville.

exquis. Les arbres qu'on y rassemble forment des ombrages dont on sent vivement le prix sous un ciel en feu.

Au-dessus de *Giéné* sont les ruines de *Cophtos* (*l*). Cette ville placée sur une éminence que le Nil environnoit de ses eaux, étoit avantageusement située pour faire le commerce de la mer Rouge. Strabon (*m*) la décrit ainsi : « Un » canal tiré du Nil se rend à *Cophtos*, habitée » par des Egyptiens & des Arabes. Ptolémée » Philadelphe fut le premier qui ouvrit un che- » min de cette ville à Berenice, à travers un » désert sans eau. Il y fit construire des édifices » publics où les voyageurs à pied, & les ca- » valiers trouvoient des rafraîchissemens. Les » dangers de la navigation vers l'extrémité » étroite de la mer rouge, le déterminèrent » à exécuter cette entreprise, dont les plus » grands avantages démontrèrent l'utilité. Les » productions de l'Arabie, de l'Inde & de l'E- » thiopie, ne tardèrent pas à se rendre à Cophtos » par le golphe arabique. Cette ville est encore » aujourd'hui l'entrepôt des marchandises de

---

(*l*) Les Arabes n'ayant point de *p* dans leur langue, le remplacent par le *b*, & appellent cette ville *Cobt*.

(*m*) Strabon, liv. 17.

» l'Orient. On ne les débarque plus à Bere-
» nice, qui n'offre qu'une plage peu sûre aux
» vaisseaux, mais au port du Rat (*n*) qui n'en
» est pas éloigné, & où l'on entretient une
» marine. D'abord on voyageoit de nuit sur des
» chameaux, & l'on se guidoit comme les ma-
» rins en observant les étoiles. Il falloit encore
» se munir d'une provision d'eau suffisante pour
» une route de six ou sept journées. Actuelle-
» ment on se sert de celle qui se rassemble dans
» les puits profonds, & les citernes que l'on a

(*n*) Les Grecs & les Romains l'appellèrent ainsi, parce qu'il est fort petit. Les Arabes en le nommant *Cosseir* petit, lui ont conservé son ancienne dénomination. Ce passage a besoin d'explication. Strabon place *Berenice* à peu de distance du port du Rat, aujourd'hui *Cosseir*. Ptolémée & Pline l'éloignent jusques sous le tropique, c'est-à-dire, à plus de cinquante lieues vers le midi. Il falloit donc au moins onze ou douze journées pour se rendre de Cophtos à Berenice, & Strabon n'en marque que sept. Il est évident que cet historien, qui n'a point fait cette route, & qui a simplement pris des informations sur les lieux, a été trompé dans un temps où cet ancien chemin n'étoit plus pratiqué. En consultant les plus savans géographes, on ne doute point que Berenice ne fût située sur le bord de la mer rouge, & sous le parallèle de Siene. Le père Sicard & plusieurs autres voyageurs ont pensé que *Cosseir* étoit l'ancienne Berenice. C'est une erreur.

» creusées. Il se trouve dans l'isthme, que l'on
» traverse des mines d'émeraudes & de métaux
» précieux que fouillent les Arabes ».

Les richesses que *Cophtos* retiroit du commerce de l'Inde la rendirent très-florissante. Elle devint une ville célèbre. Sa prospérité dura jusqu'au règne de Dioclétien. Ses habitans ayant embrassé le christianisme, furent exposés aux persécutions de cet empereur, & se révoltèrent. Il fit marcher des troupes contre eux, & leur ville fut renversée de fond en comble. Au temps d'Abulfeda elle avoit perdu toute sa splendeur, & n'offroit qu'une simple bourgade élevée parmi des ruines. Aujourd'hui on n'y voit plus d'habitans; ils se sont retirés dans un village à un mille delà, qu'ils nomment *Cobt.* Les marbres & les beaux restes de monumens répandus parmi les sables qui couvrent l'ancienne cité, attestent la barbarie de Dioclétien. Le grand bassin qui lui servoit de port, subsiste encore avec deux ponts jettés sur les canaux qui l'entouroient.

Cous, autrefois la ville d'Apollon, s'enrichit du désastre de *Cophtos*. Les négocians s'y établirent, & le commerce y fleurit long-temps comme nous l'apprend Abulféda. « *Cous* (*o*),

(*o*) Abulféda, description de l'Egypte. Aden, au

» dit-il, ſituée à l'Orient du Nil, eſt la plus
» grande ville de l'Egypte après Foſtat. C'eſt
» l'entrepôt du commerce d'Aden. Les mar-
» chandiſes abordent à *Coſſeir* d'où elles arrivent
» à Cous après trois journées de chemin à tra-
» vers le déſert.

Cette ville qui devoit comme *Cophtos* ſa puiſſance au commerce de l'Inde, jouit d'une grande opulence pendant la domination des Arabes. Depuis que les Turcs ſe ſont emparés de l'Egypte, qu'un Pacha & vingt-quatre Beys ont dévaſté ce beau pays, *Cous* a ſubi le ſort de ſa rivale. Les vexations du gouvernement ont ruiné ſon négoce. Sa gloire s'eſt éclipſée. On n'y voit de nos jours qu'un aſſemblage de chaumières, habitées par un petit nombre de Cophtes & d'Arabes. *Giéné* qui a remplacé ces deux villes n'a rien de leur magnificence, parce que les avantages de ſa ſituation, & la fertilité de ſon terroir, ne ſauroient balancer les obſtacles que le deſpotiſme du gouvernement Egyptien, & le pillage des Bedouins oppoſent aux progrès de ſon commerce.

---

treizième ſiecle, étoit la ville la plus floriſſante de l'Iemen, elle faiſoit le commerce de l'Inde & de l'Egypte. Golius & quelques autres écrivains ont placé à *Cous* les ruines de Thèbes. C'eſt une erreur.

après avoir fait connoître ces villes anciennes, il convient, Monsieur, de vous donner des détails sur cette partie intéressante & peu connue de l'Egypte. Examinez la carte de ce pays, vous verrez qve le Nil en se précipitant de la dernière cataracte, prend son cours du côté de la Libye, suivant la direction des montagnes. Répoussé bientôt par ces barrières insurmontables, il revient vers l'Orient & se rapproche de la mer rouge. L'intervalle qui les sépare n'étant que de trente-trois lieues, Strabon lui a donné le nom d'Isthme. *Giéné* & *Cosseir* sont placées aux extrêmités. Une vallée profonde où l'on reconnoît à chaque pas les traces de la mer, conduit de l'une à l'autre. Elle est stérile, dépouillée de verdure, mais très-praticable. On y trouve de l'eau, & quelques acacias nommés *naboul*, qui produisent la gomme arabique. Les Arabes la mangent sans doute pour se desaltérer. Les mines d'éméraudes & de métaux précieux dont parlent les anciens écrivains (*p*), & qui firent autrefois une des principales sources des richesses de l'Egypte, subsistent encore dans les montagnes qui bordent le chemin. La crainte d'être

---

(*p*) Pline, Strabon, Diodore de Sicile.

exposé aux vexations des Beys, & l'ignorance des Egyptiens modernes, empêchent qu'elles ne soient exploitées.

Le port de *Cosseir* est peu considérable. Les gros bâteaux y abordent, mais les vaisseaux sont obligés de rester en rade où ils trouvent un bon mouillage. Cet avantage le fit choisir par les Grecs & les Romains pour y entretenir une marine. La ville ou plutôt la bourgade actuelle ne contient qu'environ deux cents cabanes construites de terre. Elle est dominée par un château flanqué de quatre tours dont le feu suffiroit à sa défense, ainsi qu'à celle des bâtimens qui sont dans le port; mais on le laisse tomber en ruine, & aujourd'hui il a pour toute garnison un portier qui a soin d'ouvrir & de fermer une antique porte de fer. Les habitans sont un mélange de Turcs & d'Arabes, gouvernés par un Cachef qui dépend du Gouverneur de *Giené*. Les droits énormes de dix pour cent que l'on prelève en nature sur toutes les marchandises qui abordent à Cosseir, n'encouragent pas les négocians. La tyrannie des Beys, les vexations du commandant, la crainte des Bedouins sont des entraves bien plus terribles. Cependant la situation de ce port est si favorable pour l'échange des productions de l'Egypte, contre celles de l'Arabie & de

l'Inde, que ce commerce quoique bien diminué ſubſiſte toujours. Il eſt certain qu'une nation puiſſante ſur la mer pourroit à peu de frais faire évanouir ces obſtacles, & s'aſſurer des bénéfices prodigieux de ce négoce important. Tout dépend des moyens qu'on employeroit.

M. Chevalier commandant général des établiſſemens françois dans le Bengale vient d'arriver au grand Caire par la voie de Coſſeir. J'eſpère, Monſieur, que vous ne ſerez pas fâché de ſavoir comment un François a pu ſe ſauver des mains des Arabes & des Turcs qui envioient ſa dépouille. Le journal qu'il m'a communiqué vous apprendra comment il faut voyager dans ces déſerts. Son vaiſſeau ayant été frappé de la foudre ſur la côte de Malabar, & démâté enſuite à la hauteur de Gedda, il fut forcé de rélâcher dans ce port. Ces accidens lui avoient fait perdre la ſaiſon propre pour gagner le Suès. Il falloit attendre la mouſſon nouvelle, ou ſe hazarder avec de petits bâteaux ſur une mer orageuſe. Son zèle pour les intérêts de ſa patrie lui fit choiſir ce parti dangereux. Après avoir lutté pendant trois mois contre des vents contraires, & manqué vingt fois d'être ſubmergé, il atteignit Coſſeir. Il en partit quelques jours après avec ſix Européens montés ſur des chameaux. Ils ſuivirent cette

longue vallée qui coupe l'Isthme & dont le fond est uni, couvert de sable, & de coquillages pétrifiés. Elle est tantôt spacieuse, & quelquefois fort resserrée. Ici les bords s'élèvent en montagnes, d'où les pluies d'hiver détachent de quartiers de rocher, & où l'on remarque le granit, le jaspe, l'albâtre & le porphyre. Là ils s'abaissent en collines sablonneuses, où l'on ne voit pas un seul arbrisseau. Ces sables, & ces rochers nuds frappés continuellement par les rayons d'un soleil brûlant, reflèchissent une lumière qui blesse les yeux, & une chaleur si grande que les hommes & les animaux peuvent à peine la supporter. C'est au mois de juillet que M. Chevalier & ses compagnons, ont traversé cette triste solitude. La nuit ne leur apportoit point de soulagement, parce que les vents cessant de souffler, le calme les laissoit exposés aux exhalaisons suffoquantes des sables embrasés qui leur servoient de lit. Au milieu de ces souffrances, un peu de pâte à moitié cuite sous la cendre étoit leur seule nourriture. Ils n'avoient pour étancher leur soif que de l'eau, qui après avoir séjourné quelques heures dans des outres frottées d'une huile infecte, se corrompoit, & contractoit une odeur & un goût insupportables. Ajoutez à ces maux l'inquiétude continuelle d'être pillé par des bri-

gands, la néceſſité de veiller pendant la nuit, & vous aurez une idée de ce que l'homme courageux peut ſouffrir. M. Chevalier avoit tout prévu. Ses chameaux étoient attachés les uns aux autres afin qu'ils ne ſe ſéparaſſent pas en cas d'attaque. Un d'eux portoit deux petits canons, & la troupe chargée de fuſils à deux coups, de ſabres & de piſtolets ne quittoit jamais ſes armes. Chaque ſoir elle campoit éloignée des chameliers, qui avoient défenſe d'approcher ſous peine de la vie. Chacun des Européens montoit la garde à ſon tour, tandis que les autres prenoient quelques inſtants de repos. Ils durent leur ſalut à ces ſages précautions, car le troiſième jour environ ſoixante Arabes vinrent les attaquer. Au premier feu, les guides d'intelligence avec les voleurs, allèrent ſe cacher dans les antres des rochers. Les François conduits par leur chef s'avancèrent en bon ordre, & ſe ſervirent avec ſuccès de leur petite artillerie. Après quelques décharges bien dirigées, les Bedouins s'enfuirent derrière leurs montagnes. Ils revinrent pluſieurs fois à la charge pendant la route; mais la vigilance, la contenance fière, & la mouſqueterie des Européens écartèrent des ennemis, qui ne veulent que piller & non combattre. Enfin après quatre jours & demi de marche

ils arrivèrent à *Giéné* brûlés par le soleil, dévorés de soif, mourans de faim & de lassitude. Lorsqu'ils se furent baignés dans les eaux du Nil, rassasiés des fruits excellens qui croissent sur ses bords, nourris des productions de la terre féconde qu'il arrose, ils éprouvèrent un bien-être, un contentement, une joie, dont le voyageur qui a traversé les déserts peut seul goûter les délices inexprimables.

Un désastre qui vient d'arriver ici, prouve la sagesse de la conduite de M. Chevalier. Presque au même temps qu'il partoit de Cosseir, une caravanne riche de plusieurs millions chargés pour le compte des Anglois, a été attaquée entre le Suès & le grand Caire. Plusieurs Européens s'y trouvoient; mais pour n'être pas accablés du poids de leurs armes, ils les avoient attachées sur des chameaux. Ils marchoient en outre éloignés les uns des autres & sans précaution; cette sécurité produite par la confiance qu'ils avoient à la parole des Beys, a causé leur ruine. Les Bedouins en fondant sur eux à l'improviste, ne leur ont pas laissé le temps de se mettre en défense. Ils ont pillé toutes leurs richesses, & plusieurs des voyageurs ont péri. C'est dans cette funeste circonstance, que M. de S. Germain a eu le malheur de perdre un frère qu'il aimoit,

&

& les deux tiers de sa fortune. Lui-même après avoir erré pendant deux jours & deux nuits dans cette solitude brûlante, nud, sans nourriture, sans eau & presque sans espoir, est arrivé mourant à la tente d'un Arabe, qui l'a lavé avec de l'eau fraîche, nourri de lait, vêtu & conduit au grand-Caire. Je tiens ces détails de la bouche de cet infortuné, qui se dispose à repasser en France, où vraisemblablement ses malheurs intéresseront la bienfaisance du gouvernement.

La route de Cosseir, Monsieur, n'a pas les mêmes désagrémens pendant l'hiver. La chaleur qu'on y éprouve est modérée. La crainte des brigands pourroit seule arrêter les voyageurs; mais en se réunissant en troupe, on se met à l'abri de leur poursuite. Pendant l'été même, lorsque l'on a soin de se munir de provisions, & de serrer l'eau dans des vases de terre, ou des outres qui ne sont point enduites d'une huile rance, des hommes accoutumés à la température des climats chauds, font ce voyage sans être incommodés. Si les vingt-quatre tyrans qui dévorent les richesses de l'Egypte, pouvoient s'occuper un instant du bonheur des peuples, ils construiroient trois édifices publics, où les caravannes trouveroient des rafraîchissemens & le repos; mais régner

quelques jours, se livrer sans mesure à leurs passions, s'enivrer de tous les plaisirs, se détruire mutuellement font toute leur ambition. J'en ai vu onze dans l'espace de trois ans, passer ainsi du sein des voluptés à la mort. Ils ont péri par le fer de leurs collegues qu'un sort semblable attend. Un plus grand nombre s'est sauvé par la fuite. Que peuvent attendre l'agriculture, & le commerce d'un pareil gouvernement? Si l'Egypte tomboit au pouvoir d'un peuple éclairé, il rendroit la route de Cosseir sûre & commode. Je crois même qu'il seroit possible de détourner un bras du Nil dans cette vallée profonde où la mer a coulé autrefois. Ce canal ne me paroît pas plus difficile que celui qu'Amrou exécuta depuis Fostat jusqu'à Colsoum. Il procureroit de bien plus grands avantages, puisqu'il épargneroit aux vaisseaux de l'Inde environ cent lieues d'une navigation périlleuse à travers l'extrêmité resserrée de la mer rouge. On verroit bientôt aborder au Cosseir les étoffes du Bengale, les parfums de l'Iemen, & la poudre d'or de l'Abissinie. Les blés, les toiles, les productions diverses de l'Egypte seroient donnés en retour. Ce beau pays entre les mains d'une nation amie des arts, redeviendroit le centre du commerce du monde. Il seroit le point qui réuniroit l'Europe

& l'Aſie. Tandis qu'une partie de ſes navires, feroient voile du Golphe arabique vers l'Inde, les autres couvriroient la Méditerranée. Alexandrie renaîtroit de ſes cendres. Un obſervatoire placé ſous ce ciel ſerein ajouteroit encore aux progrès de l'aſtronomie. Cette contrée heureuſe ſeroit une ſeconde fois la patrie des ſciences, & le ſéjour le plus délicieux de la terre. Ces projets, Monſieur, ne ſont pas des chimères. La ſituation de l'Egypte eſt la plus avantageuſe que l'on puiſſe imaginer. Elle communique avec les mers de l'Orient & de l'Occident. La nature a tout fait pour elle, & pour s'élever au haut degré de gloire & de puiſſance qui la rendirent fameuſe, il ne lui manque qu'un peuple digne de l'habiter.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE IX.

A M. L. M.

Voyage de Cous *à Thèbes. Description de la partie orientale de cette ville.*

Au grand Caire.

EN partant de *Cous*, Monsieur, pour remonter vers Assouan, on laisse à droite la ville de *Nequadé*, où réside un évêque Cophte, & où les Mahométans ont plusieurs mosquées. L'île de *Mataré* en est fort proche, & deux lieues au-delà on découvre les ruines de *Thèbes*, dont les poëtes & les historiens ont à l'envi célébré la magnificence. Les passages des anciens qui l'ont vue, vous feront connoître ce qu'elle étoit autrefois. Une description exacte des monumens qui subsistent de nos jours, vous mettra en état de juger du degré de confiance que méritent leurs récits, & la ligne ponctuée qui passe par *Carnak Luxor*, *Medinet-Abou* & *Gournou*, vous indiquera l'étendue de cette cité fameuse.

« La grande Diospolis que les Grecs ont

» nommée Thèbes, dit Diodore de Sicile (*q*),
» avoit six lieues de circuit. Busiris son fonda-
» teur y éleva des édifices superbes qu'il enri-
» chit de magnifiques présens. Le bruit de sa
» puissance & de ses richesses célébrées par Ho-
» mère a rempli l'univers. Ses portes, & les
» vestibules nombreux de ses temples, engagè-
» rent ce poëte à lui donner le nom d'*Ecatom-*
» *pile*, ou de ville aux cent portes. Jamais cité
» ne reçut autant d'offrandes en or, en argent,
» en ivoire, en statues colossales, & en obé-
» lisques d'une seule pierre. On y admiroit sur-
» tout quatre principaux temples. Le plus an-
» cien étoit d'une grandeur & d'une somptuo-
» sité surprenantes. Il avoit une demi-lieue de
» tour (*r*), des murailles de vingt-quatre pieds d'é-
» paisseur, & de soixante dix d'élévation en for-
» moient l'enceinte. La richesse & le fini de
» ses ornemens répondoient à sa majesté. Plu-
» sieurs rois contribuèrent à l'embellir. Il sub-
» siste encore, mais l'or, l'argent, l'ivoire &
» les pierres précieuses en furent arrachés lors-

(*q*) Diodore de Sicile, livre premier.

(*r*) Diodore de Sicile comprend dans cette enceinte, les avenues de sphinx, les portiques, les édifices & les cours qui environnoient le temple proprement dit. On verra que cet auteur est bien près de la vérité.

» que Cambise mit le feu à tous les temples
» de l'Egypte.

Je n'ai rapporté, Monsieur, que les principaux traits du tableau que cet historien trace de Thèbes florissante, parce qu'ils suffisent pour vous faire juger de sa beauté. Strabon va vous la montrer dans sa décadence, c'est-à-dire, telle qu'elle étoit dix-huit siècles avant nous.

« Thèbes ou Diospolis n'offre plus que les
» débris de sa grandeur, répandus dans un es-
» paçe de vingt-cinq stades de long. On y re-
» marque encore un grand nombre de tem-
» ples, détruits en partie par Cambise. Les ha-
» bitans se sont retirés dans des bourgs situés
» à l'orient du Nil où est la ville actuelle, &
» sur la rive occidentale près du Memnonium
» (*s*); on admire en cet endroit deux colos-
» ses de pierre placés à côté l'un de l'autre.
» L'un subsiste en entier. La moitié de l'autre
» a, dit-on (*t*), été renversée par un tremble-
» ment de terre. Si l'on en croit l'opinion gé-

(*s*) Strabon appelle Memnonium un temple près duquel étoit la statue de Memnon.

(*t*) Strabon est le seul des anciens qui ait attribué la chûte de ce colosse à un tremblement de terre; tous s'accordent à dire qu'il fut renversé par l'ordre de Cambise.

des injures du temps, & des outrages des Barbares régarde l'Occident. Une longue avenue de ſphinx la précède. Elle a quarante pieds de largeur, environ ſoixante d'élévation, & quarante-huit d'épaiſſeur aux fondemens. On remarque dans le front deux rangs de petites fenêtres, & ſur les côtés, des débris d'eſcaliers par leſquels on montoit au ſommet. Cette porte dont la maſſe paroît inébranlable eſt d'un goût ruſtique, ſans hiéroglyphes, & d'une ſimplicité impoſante. Elle donne entrée dans la grande place, dont deux terraſſes élévées de ſix pieds au-deſſus du ſol, & larges de quatre-vingts, forment les côtés. On y admire deux belles colonnades qui ſe prolongent dans toute la longueur des terraſſes. Au-delà s'ouvre une ſeconde cour qui précède le temple, & dont l'étendue égale la majeſté de l'édifice. Elle eſt pareillement décorée de deux rangées de colonnes qui ont plus de cinquante pieds d'élévation, ſur dix-huit de circonférence à la baſe. Leurs chapitaux ont la forme d'un vaſe ſurmonté d'une pierre carrée qui ſervoit probablement de piédeſtal à des ſtatues. Deux coloſſes d'une grandeur prodigieuſe & mutilés par le fer, terminent ces colonnades. Arrivé dans cet endroit, l'œil étonné meſure l'immenſité du temple. Il eſt d'une élévation ſurprenante,

Les murs construits de marbre paroissent indestructibles. Le toît plus exhaussé au milieu que sur le bas côtés, est soutenu par dix-huit rangs de colonnes. Celles qui portent la partie la plus élévée ont trente pieds de circonférence & environ quatre-vingts de hauteur; les autres sont d'un tiers plus petites. Il n'est point dans l'univers de bâtiment dont la grandeur ait un caractère plus imposant, & dont la majesté se fasse plus vivement sentir. Il semble être conforme à la haute idée que les Egyptiens avoient de l'Etre suprême, & l'on ne peut y entrer sans être pénétré de respect. Toutes les faces en dedans & en dehors sont chargées d'hiéroglyphes & de figures extraordinaires. On a sculpté du côté du Nord des représentations de batailles avec des chevaux & des chariots, dont l'un est traîné par des cerfs. On distingue sur la muraille du midi deux barques couvertes d'un dais, à l'extrêmité desquelles paroît un soleil. Des nautoniers les conduisent avec des perches. Deux hommes assis à la poupe semblent en diriger la course, & recevoir leurs hommages. Ces tableaux sont allégoriques. Les Grecs dans leur langage poétique, peignoient le soleil dans un char, traîné par des coursiers que guidoit Apollon. Les Egyptiens le représentoient porté sur un vaisseau conduit par

Osiris, & sept nautoniers qui figuroient les planètes (x). Cette entrée qui faisoit face au temple de *Luxor* est bien dégradée, mais elle devoit être d'une grande sumptuosité, si l'on en juge par les obélisques qui l'annoncent. On en voit deux de soixante pieds de haut, sur vingt & un de circuit à la base, & un peu plus loin, deux autres de soixante-douze pieds d'élévation sur trente de circonférence. Ces superbes monumens formés chacun d'un bloc de granit rouge, rendent hommage au génie, & aux connoissances des anciens Egyptiens. On y a gravé divers hiéroglyphes divisés en colonnes. Trois de ces obélisques restent debout. Un seul est renversé.

En quittant le grand temple, & marchant vers l'Orient, on arrive à travers des monceaux de décombres au bâtiment que Strabon nomme le sanctuaire. Il est peu considérable. La porte est ornée de colonnes, dont trois grouppées ensemble se réunissent sous un seul chapiteau. Plusieurs salles de granit en partageoient l'intérieur. C'étoit-là que l'on gardoit la Vierge consacrée à Jupiter, & qui s'offroit

(x) Macrob, songe de Scipion. Martien Capella, livre second.

en sacrifice d'une manière fort extraordinaire (y).

Je n'ai décrit, Monsieur, que les parties les mieux conservées de ce temple. On trouve dans sa vaste enceinte plusieurs édifices presque détruits qui servoient sans doute aux prêtres & aux animaux sacrés. On y remarque une grande piece d'eau environnée de débris, & à chaque pas on rencontre des tronçons de colonnes, de sphinx, de statues, de colosses, & des ruines si magnifiques, qu'on est saisi d'étonnement & d'admiration. Si l'on mesure avec justesse l'espace qu'occupoient les vestibules, les portiques, & les cours du temple, on verra que leur ensemble avoit au moins une demi-lieue de circuit, & que Diodore de Sicile ne s'est point trompé en leur donnant cette étendue.

La plaine qui s'étend depuis *Carnak* jusqu'à *Luxor*, n'a pas moins d'une lieue de long. Cet

---

(y) Jovi quem præcipuè colunt (Thebani) virgo quædam genere clarissima, & specie pulcherrima sacratur; quales Græci Pallacas vocant. Ea pellicis more cum quibus vult coit, usque ad naturalem corporis purgationem. Post purgationem vero viro datur; sed priusquam nubat post pellicatûs tempus in mortuæ morem lugetur. Strabon, liv. 17.

eſpace étoit couvert des maiſons des Egyptiens qui habitoient la partie orientale de Thèbes. Quoique, au rapport de Diodore de Sicile (z), elles euſſent cinq étages, & qu'elles fuſſent conſtruites avec ſolidité, elles n'ont pu réſiſter aux ravages du temps & des conquérans. Elles ſont entièrement détruites (a). Aujourd'hui que le ſol s'eſt beaucoup élevé, que les alluvions annuelles du fleuve les ont couvertes de pluſieurs pieds de limon, on laboure ſur leurs ruines. Le bled, le lin, les légumes croiſſent aux mêmes lieux où l'on admiroit il y a trois mille ans, des places publiques, des palais, & des édifices nombreux, habités par un peuple éclairé. A l'extrêmité de cette campagne on trouve le village de *Luxor*, près duquel on parcourt les avenues & les débris d'un autre temple plus dégradé que le premier. Il occupoit un terrain ſpacieux. De grandes cours entourées de portiques ſoutenus par des colonnes de quarante pieds d'élévation, ſans y

---

(z) Diodore de Sicile, livre premier.

(a) M. Pokoke trompé par cette deſtruction totale, a penſé qu'à Thèbes il n'y avoit autrefois de grands édifices que les temples, & que les maiſons des habitans étoient ou des tentes ou des mâſures, &c. Le témoignage de Diodore de Sicile réfute cette aſſertion.

comprendre la base ensevelie sous les sables; des portes pyramidales chargées de sculptures hiéroglyphiques, & d'une majesté imposante, des restes de murs bâtis de quartiers de granit, & que la barbarie seule des hommes a pu renverser, des files de colosses de marbre élevés de quarante pieds, & enterrés jusqu'aux tiers de leurs corps : tous ces monumens disent quelle devoit être la magnificence de l'édifice principal, dont une colline de ruines amoncelées marque la place. Mais rien n'en donne une idée plus grande, que deux obélisques qui lui servoient d'ornement, & qui sembleroient avoir été posés là par les géans ou les génies fabuleux. Formés chacun d'un seul bloc de granit, ils ont soixante-douze pieds de haut au-dessus du sol, & trente-deux de circonférence; mais comme ils sont enfoncés fort avant dans le sable & le limon, on peut croire qu'ils ont quatre-vingt-dix pieds depuis la base jusqu'au sommet. L'un d'eux est fendu vers le milieu, l'autre parfaitement bien conservé. Les hiéroglyhes qui les couvrent, partagés en colonnes, & taillés en relief saillant d'un pouce & demi, font honneur à l'artiste qui les a sculptés. La dureté de la pierre les a préservés de l'injure de l'air; rien n'est plus majestueux que ces obélisques. L'Egypte est le seul pays où

où l'on ait exécuté de ſemblables ouvrages, & il n'y a point de ville dans l'univers dont ils ne devinſſent le plus bel ornement. Tels ſont, Monſieur, les monumens les plus remarquables que l'on trouve de nos jours dans la partie orientale de Thebes. Leus aſpect ſeul ſuffiroit pour échauffer le génie d'une nation policée; mais les Turcs & les Cophtes, rampant ſous le joug de fer qui pèſe ſur leurs têtes, les voyent ſans admiration, & conſtruiſent à l'entour des huttes de terre, qui peuvent à peine les mettre à l'abri du ſoleil. Ces barbares, lorſqu'ils ont beſoin d'une meule de moulin, ne rougiſſent pas d'abattre la colonne qui ſoutenoit un temple ou un portique, & de la ſcier par tronçons. C'eſt à ce point d'abjection que le deſpotiſme dégrade les hommes!

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE X.

A M. L. M.

Description de la partie occidentale de Thèbes.

Au grand Caire.

Le village de *Gournou*, Monſieur, & celui de *Medinet Abou*, ſitués ſur le terrain qu'occupoit la partie occidentale de Thebes, ſont environnés de grandes ruines. On trouve une lieue à l'occident du premier des grottes, nommées *Biban Elmelouk*, les portes des Rois. C'eſt-là qu'on voit les tombeaux des anciens Souverains de la Thébaïde. Le chemin qui y mène eſt ſemé de marbres & de débris. On s'y rend en ſuivant les ſinuoſités d'une gorge étroite dont les flancs en pluſieurs endroits, ont été taillés au ciſeau. On a pratiqué dans le rocher des appartemens ſpacieux qui précédèrent la conſtruction des maiſons & des palais. Au fond de cette vallée, qui s'élargit d'environ deux cents toiſes, on reconnoît dans le pied des montagnes les ouvertures qui conduiſent à ces

tombeaux. Strabon (*b*) en compte quarante; Diodore de Sicile (*c*) quarante-ſept; mais il ajoute que ſous l'empire d'Auguſte il n'en reſtoit que dix-ſept, dont quelques-uns étoient déjà bien endommagés. Aujourd'hui la plupart ſont bouchés, & il ne s'en trouve que neuf où l'on puiſſe pénétrer. Les galeries ſouterraines qui les précèdent ont ordinairement dix pieds de haut ſur une largeur égale. Les murs & le plafond taillés dans une roche blanche, conſervent le brillant & le poli du ſtuc. Quatre allées principales, plus longues & plus élevées que les autres, aboutiſſent à la porte d'une grande ſalle, au milieu de laquelle on voit un tombeau de marbre, avec la figure du prince, ſculptée en relief ſur le couvercle. Une autre figure tenant un ſceptre à la main, orne un des côtés de la muraille. Une troiſième, repréſentée ſur le plafond, porte auſſi le ſceptre, & des aîles qui lui deſcendent jusqu'aux talons.

La ſeconde grotte, ſpacieuſe & bien décorée, offre aux yeux un plafond couvert d'étoiles d'or, des oiſeaux peints avec des couleurs, dont

(*b*) Strabon, liv. 17.

(*c*) Diodore de Sicile, livre premier.

la fraîcheur & la vivacité n'ont rien perdu de leur éclat, & des hiéroglyphes divisés en colonnes, & gravés sur les murs. Deux hommes sont assis à côté de la porte, à laquelle conduit une longue rampe dont la pente est fort douce. Un bloc de granit rouge qui a seize pieds de haut, dix de long, & six de large, forme le sarcophage du Roi, dont la figure taillée en relief orne le couvercle. Une inscription hiéroglyphique règne à l'entour. Des niches pratiquées dans l'épaisseur du rocher servoient sans doute de place aux momies des personnes de la Famille Royale. Les tombeaux déposés dans d'autres appartemens en ont été enlevés par violence, comme l'attestent leurs débris. On remarque une très-belle grotte, où il ne reste qu'un couvercle de marbre, long de dix pieds & large de six. Dans le fond du caveau le plus reculé, on distingue une figure humaine sculptée en relief, les bras croisés sur la poitrine, & deux autres à genoux à ses côtés.

Ces galeries, ces appartemens souterrains, qui se prolongent fort loin sous les montagnes, & dont je n'ai décrit qu'une petite partie, sont ornés de figures innombrables d'hommes, d'oiseaux, & d'animaux divers, les uns sculptés en relief, les autres en creux, & d'autres peints

avec des couleurs ineffaçables. Ces caractères inintelligibles qui composent l'histoire du temps, cachent sous leur voile impénétrable des découvertes intéressantes, & les traits les plus remarquables de la vie des monarques de Thèbes, dont la puissance s'étendoit jusque dans l'Inde. On ne marche dans ces dédales qu'à la lueur des flambeaux, car la lumière du jour n'y pénètre point. Tels sont les souterrains où les corps de ces Rois reposent, environnés des ombres & du silence. En les parcourant, on se sent frappé d'une crainte religieuse, comme si la présence des vivans devoit troubler les morts dans les asyles du repos & de la paix.

En retournant de ces lieux ténébreux, & marchant vers le sud-est, le voyageur rencontre bientôt les débris d'un temple, dont les piliers carrés portent des statues qui ont toutes la tête rompue. Elles tiennent d'une main un sceptre, de l'autre un fouet. L'édifice n'est presque qu'un monceau de ruines. On remarque du côté du midi une porte pyramidale qui servoit d'entrée à un portique. L'enceinte des cours qui environnoient le temple est désignée par des débris de colonnes & de pierres d'une grandeur démesurée. L'une de ces cours renferme les tronçons de deux statues de marbre noir,

qui avoient trente pieds de haut. Dans l'autre, on demeure ſtupefait à la vue d'un coloſſe couché par terre, & briſé vers le milieu. On compte vingt-un pieds de largeur d'une épaule à l'autre. Sa tête a onze pieds de long & dix-huit de circonférence. Cette ſtatue giganteſque ne le cède en grandeur qu'à celle de Memnon. Les reſtes des bâtimens qui accompagnoient ce temple couvrent un terrain d'un mille d'étendue, & laiſſent dans l'eſprit une haute idée de ſa magnificence.

En continuant ſa route, on trouve une demi-lieue plus loin les ruines du *Memnonium*, ſitué près de *Medinet Abou*. On y voit le plus grand coloſſe de l'Egypte, ce qui déſigne la place du tombeau d'*Oſimandué* : car Diodore de Sicile le marque dans ſon enceinte. Avant de vous montrer les débris de ce monument fameux, permettez que je vous le repréſente tel que Diodore l'a décrit. « A dix ſtades des » tombeaux des Rois de Thèbes (*d*), dit cet

(*d*) Diodore de Sicile, livre premier. Les grottes où l'on voit les tombeaux des rois de Thèbes, ne ſont qu'à trois quarts de lieue de *Medinet Abou*. Ainſi Diodore de Sicile eſt aſſez exact, puiſqu'il ſe trompe tout au plus d'un quart de lieue. Pokoke a commis une erreur plus conſidérable, en marquant le tombeau d'Oſimandué à *Luxor*, de l'autre côté du Nil.

» hiſtorien, on admire celui d'Oſimandué. Un
» veſtibule bâti de pierres de diverſes couleurs
» en forme l'entrée. Il a deux cents pieds
» de long & ſoixante-huit d'élevation. Au
» ſortir delà on entre ſous un péryſtile carré,
» dont chaque côté a quatre cents pieds de
» longueur. Des animaux formés de blocs de
» granit, de vingt-quatre pieds de haut, lui
» ſervent de colonnes, & portent le plafond
» compoſé de carreaux de marbre, qui ont
» vingt-ſept pieds en tout ſens. Dans toute la
» longueur, des étoiles d'or y brillent ſur un
» fond d'azur. Au-delà de ce péryſtile, s'ouvre
» une autre entrée ſuivie d'un veſtibule conſ-
» truit comme le premier, mais plus chargé
» de toutes ſortes de ſculptures. Il eſt précédé
» de trois ſtatues formées d'une ſeule pierre,
» & taillées par Memnon Sycnite. La princi-
» pale qui repréſente le Roi, eſt aſſiſe. C'eſt
» la plus grande de l'Egypte. Un de ſes pieds,
» meſuré avec juſteſſe, paſſe ſept coudées. Les
» deux autres appuyées ſur ſes genoux, l'une
» à droite, l'autre à gauche, ſont celles de ſa
» mère & de ſa fille. Tout l'ouvrage eſt moins
» recommandable par ſa grandeur énorme,
» que par la beauté du travail, & par le choix
» du granit, qui dans une ſurface ſi étendue,
» n'a ni défaut, ni tache. Le coloſſe porte cette

» inscription : *Je suis Osimandué, Roi des Rois ;*
» *si l'on veut savoir combien je suis grand, &*
» *où je repose, que l'on détruise quelqu'un de*
» *ces ouvrages* (*e*). On voit en outre une autre
» statue de sa mère, taillée d'un seul bloc de
» granit, & de trente pieds de haut. Trois
» Reines sont sculptées sur sa tête, pour faire
» connoître qu'elle fût fille, femme, & mère
» du Roi.

» A la suite de ce portique, on entre dans
» un pérystile plus beau que le premier. On
» a gravé sur la pierre l'histoire de la guerre
» d'Osimandué, contre les révoltés de la Bac-
» triane. La façade de la muraille du devant,
» montre ce Prince, attaquant des ramparts,
» au pieds desquels coule un fleuve. Il combat
» contre des troupes avancées, ayant à ses
» côtés un lion terrible qui le défend avec
» ardeur. La muraille à droite offre des captifs
» enchaînés, les mains & les parties naturelles
» coupées, pour leur reprocher leur lâcheté.
» Sur le mur qui est à gauche, diverses figu-
» res symboliques très-bien sculptées, rappèlent
» le triomphe & les sacrifices d'Osimandué au

(*e*) Je crois que cette inscription a été funeste à ce colosse, & qu'elle engagea Cambise à le briser par le milieu.

» retour de cette guerre. Au milieu du péryſ-
» tile, à l'endroit où il eſt découvert, on avoit
» dreſſé un autel compoſé d'une ſeule pierre,
» d'une grandeur merveilleuſe, & d'un travail
» exquis. Enfin, contre la muraille du fond,
» deux coloſſes chacun d'un ſeul bloc de marbre
» & de quarante pieds de hauteur, ſont aſſis
» ſur leurs piédeſtaux. On ſort de ce péryſtile
» admirable par trois portes; l'une eſt entre
» les deux ſtatues; les deux autres ſont aux
» côtés. Elles conduiſent à un édifice de deux
» cents pieds de longueur, dont le toît porte
» ſur de hautes colonnes. Il reſſemble à un
» magnifique théatre; pluſieurs figures de bois
» y repréſentent un ſénat occupé à rendre la
» juſtice. Sur un des murs on remarque trente
» ſénateurs, & au milieu d'eux le chef de la
» juſtice, ayant à ſes pieds un amas de livres,
» & la figure de la vérité les yeux fermés,
» ſuſpendue à ſon col.

» Delà on paſſoit dans une place environnée
» de palais de formes différentes, où l'on voyoit
» figurés ſur des tables tous les mets qui peu-
» vent flatter le goût. Dans l'un d'eux, Oſi-
» mandué revêtu d'habits magnifiques, offroit
» aux Dieux l'or & l'argent qu'il retiroit chaque
» année des mines de l'Egypte. On avoit écrit
» au bas la valeur de ce revenu, qui montoit

» à trente-deux millions de mines d'argent.
» Un autre palais renfermoit la bibliothéque
» ſacrée, à l'entrée de laquelle on liſoit ces
» mots : *remèdes de l'ame.* Un troiſième con-
» tenoit toutes les divinités de l'Egypte, avec
» le Roi qui offroit à chacune d'elles les pré-
» ſens qui leur convenoient, atteſtant Oſiris, &
» les Princes ſes prédéceſſeurs, qu'il avoit exercé
» la piété envers les Dieux, & la juſtice envers
» les hommes. A côté de la bibliothéque, on
» voyoit dans un des plus beaux édifices de
» la place, vingt tables entourées de leurs lits,
» ſur leſquels repoſoient les ſtatues de Jupiter,
» de Junon, & d'Oſimandué. On croit que ſon
» corps étoit dépoſé en cet endroit. Pluſieurs bâ-
» timens joint à celui-ci conſervoient les repréſen-
» tions de tous les animaux ſacrés de l'Egypte.
» De ces appartemens on montoit au tombeau
» du Roi, ſur le ſommet duquel étoit placée
» une couronne d'or, d'une coudée de largeur,
» & de trois cent ſoixante-cinq de tour. Chaque
» coudée répondoit à un jour de l'année, &
» l'on y avoit gravé le coucher & le lever
» des aſtres pour ce jour-là, avec les indica-
» tions aſtrologiques que la ſuperſtition des
» Egyptiens y attachoit. On dit que Cambiſe
» enleva ce ce cercle lorſqu'il ravagea l'Egypte.
» Tel étoit, ſelon les hiſtoriens, le tombeau

» d'Osimandué, qui surpassoit tous les autres,
» & par son étendue, & par le travail des
» habiles artistes qu'il avoit employés. »

Je n'ose garantir, Monsieur, tous ces faits que Diodore de Sicile avance sur la foi des écrivains qui l'ont précédé ; car de son temps la plus grande partie de ces édifices ne subsistoit plus. J'avoue même que dans tout autre pays ces descriptions merveilleuses passeroient pour de pures chimères ; mais sur cette terre féconde, qui semble avoir été honorée la première du génie créateur des arts, elles acquièrent de la vraisemblance. Examinons ce qui reste de ces monumens, & que nos yeux nous forcent à croire au prodige. Leur débris sont entassés près de *Médinet Abou* (*f*), dans une espace d'une demi-lieue de circuit. Le temple, les vestibules, les pérystiles, ne présentent aux regards que des monceaux de ruines, parmi lesquels s'élèvent quelques portes pyramidales que leur solidité a rendu indestructibles ; mais les colosses nombreux que décrit Diodore subsistent encore, quoique mutilés. Celui qui est le plus près de ces ruines, composé de marbre

---

(*f*) *Medinet Abou* signifie la ville du Père. On ne peut douter que le *Memnonium* ne fut en cet endroit, puisqu'il se nomme aussi dans l'itinéraire *Papa*, père.

jaune, est enfoncé en terre jusqu'au tiers de sa hauteur. On en voit sur la même ligne un autre d'un marbre mêlangé de blanc & de noir, dont le dos chargé d'hiéroglyphes a trente pieds de long. Dans l'intervalle qui les sépare, des tronçons de colonnes, & des statues brisées, couvrent la terre, & marquent la suite des vestibules. L'on distingue au-delà deux autres statues colossales entièrement défigurées. Enfin, cent toises plus loin le voyageur est frappé d'etonnement à la vue de deux colosses, qui semblables à des rochers, reposent assis à côté l'un de l'autre. Leurs piédestaux sont à peu-près égaux, & formés de blocs de granit de trente pieds de long, sur dix-huit de largeur. Le plus petit de ces colosses est pareillement d'un seul morceau de marbre. L'autre, le plus grand de l'Egypte est formé de cinq assises de granit, & rompu par le milieu. Il paroît que c'est la statue d'Osimandué (g); car on voit deux figures

(g) La seule objection que l'on pourroit opposer à ce sentiment, c'est que suivant Diodore de Sicile la statue d'Osimandué avec celles de sa mere & de sa fille étoient formées d'un seul bloc, & que ce colosse est composé de plusieurs morceaux; mais la première assise s'élevant depuis la plante des pieds jusqu'aux coudes, comprend les deux autres figures. C'est peut-être ce que notre histo-

taillées en relief le long de ses jambes, & qui s'élèvent jusqu'au tiers de sa hauteur. Ce sont la mère & la fille de ce Prince. L'autre colosse qui est d'une seule pierre, & qui répond aux dimensions de Diodore de Sicile, représentoit aussi la mère de ce Roi. Pour vous donner une idée de la taille gigantesque du grand colosse, il suffit de vous dire que son pied seul a près d'onze pieds de long, ce qui répond exactement aux sept coudées de Diodore. Cette statue, dont la moitié est demeurée sur sa base; & que Strabon appelle la statue de Memnon rendoit un son au lever du soleil. Elle jouit autrefois d'une grande célébrité. Plusieurs écrivains en ont parlé avec enthousiasme, & l'ont regardée comme une des sept merveilles du monde. Une multitude d'inscriptions grecques & latines, que l'on lit encore de nos jours sur la base & les jambes de ce colosse, attestent que des princes, des généraux, des gouverneurs, & des hommes de tous les états, ont entendu ce son miraculeux. Vous savez, Monsieur, ce que le judicieux Strabon en pense, & j'espère que vous serez de son sentiment.

---

rien a voulu donner à entendre. D'ailleurs le reste est conforme à la description.

jaune, eſt enfoncé en terre juſqu'au tiers de ſa hauteur. On en voit ſur la même ligne un autre d'un marbre mêlangé de blanc & de noir, dont le dos chargé d'hiéroglyphes a trente pieds de long. Dans l'intervalle qui les ſépare, des tronçons de colonnes, & des ſtatues briſées, couvrent la terre, & marquent la ſuite des veſtibules. L'on diſtingue au-delà deux autres ſtatues coloſſales entièrement défigurées. Enfin, cent toiſes plus loin le voyageur eſt frappé d'etonnement à la vue de deux coloſſes, qui ſemblables à des rochers, repoſent aſſis à côté l'un de l'autre. Leurs piédeſtaux ſont à peu-près égaux, & formés de blocs de granit de trente pieds de long, ſur dix-huit de largeur. Le plus petit de ces coloſſes eſt pareillement d'un ſeul morceau de marbre. L'autre, le plus grand de l'Egypte eſt formé de cinq aſſiſes de granit, & rompu par le milieu. Il paroît que c'eſt la ſtatue d'Oſimandué (*g*); car on voit deux figures

(*g*) La ſeule objection que l'on pourroit oppoſer à ce ſentiment, c'eſt que ſuivant Diodore de Sicile la ſtatue d'Oſimandué avec celles de ſa mere & de ſa fille étoient formées d'un ſeul bloc, & que ce coloſſe eſt composé de pluſieurs morceaux; mais la première aſſiſe s'élevant depuis la plante des pieds juſqu'aux coudes, comprend les deux autres figures. C'eſt peut-être ce que notre hiſto-

taillées en relief le long de ses jambes, & qui s'élèvent jusqu'au tiers de sa hauteur. Ce sont la mère & la fille de ce Prince. L'autre colosse qui est d'une seule pierre, & qui répond aux dimensions de Diodore de Sicile, représentoit aussi la mère de ce Roi. Pour vous donner une idée de la taille gigantesque du grand colosse, il suffit de vous dire que son pied seul a près d'onze pieds de long, ce qui répond exactement aux sept coudées de Diodore. Cette statue, dont la moitié est demeurée sur sa base; & que Strabon appelle la statue de Memnon rendoit un son au lever du soleil. Elle jouit autrefois d'une grande célébrité. Plusieurs écrivains en ont parlé avec enthousiasme, & l'ont regardée comme une des sept merveilles du monde. Une multitude d'inscriptions grecques & latines, que l'on lit encore de nos jours sur la base & les jambes de ce colosse, attestent que des princes, des généraux, des gouverneurs, & des hommes de tous les états, ont entendu ce son miraculeux. Vous savez, Monsieur, ce que le judicieux Strabon en pense, & j'espère que vous serez de son sentiment.

---

rien a voulu donner à entendre. D'ailleurs le reste est conforme à la description.

jaune, eſt enfoncé en terre juſqu'au tiers de ſa hauteur. On en voit ſur la même ligne un autre d'un marbre mêlangé de blanc & de noir, dont le dos chargé d'hiéroglyphes a trente pieds de long. Dans l'intervalle qui les ſépare, des tronçons de colonnes, & des ſtatues briſées, couvrent la terre, & marquent la ſuite des veſtibules. L'on diſtingue au-delà deux autres ſtatues coloſſales entièrement déſigurées. Enfin, cent toiſes plus loin le voyageur eſt frappé d'etonnement à la vue de deux coloſſes, qui ſemblables à des rochers, repoſent aſſis à côté l'un de l'autre. Leurs piédeſtaux ſont à peu-près égaux, & formés de blocs de granit de trente pieds de long, ſur dix-huit de largeur. Le plus petit de ces coloſſes eſt pareillement d'un ſeul morceau de marbre. L'autre, le plus grand de l'Egypte eſt formé de cinq aſſiſes de granit, & rompu par le milieu. Il paroît que c'eſt la ſtatue d'Oſimandué (*g*); car on voit deux figures

---

(*g*) La ſeule objection que l'on pourroit oppoſer à ce ſentiment, c'eſt que ſuivant Diodore de Sicile la ſtatue d'Oſimandué avec celles de ſa mere & de ſa fille étoient formées d'un ſeul bloc, & que ce coloſſe eſt compoſé de pluſieurs morceaux; mais la première aſſiſe s'élevant depuis la plante des pieds juſqu'aux coudes, comprend les deux autres figures. C'eſt peut-être ce que notre hiſto-

taillées en relief le long de ses jambes, & qui s'élèvent jusqu'au tiers de sa hauteur. Ce sont la mère & la fille de ce Prince. L'autre colosse qui est d'une seule pierre, & qui répond aux dimensions de Diodore de Sicile, représentoit aussi la mère de ce Roi. Pour vous donner une idée de la taille gigantesque du grand colosse, il suffit de vous dire que son pied seul a près d'onze pieds de long, ce qui répond exactement aux sept coudées de Diodore. Cette statue, dont la moitié est demeurée sur sa base; & que Strabon appelle la statue de Memnon rendoit un son au lever du soleil. Elle jouit autrefois d'une grande célébrité. Plusieurs écrivains en ont parlé avec enthousiasme, & l'ont regardée comme une des sept merveilles du monde. Une multitude d'inscriptions grecques & latines, que l'on lit encore de nos jours sur la base & les jambes de ce colosse, attestent que des princes, des généraux, des gouverneurs, & des hommes de tous les états, ont entendu ce son miraculeux. Vous savez, Monsieur, ce que le judicieux Strabon en pense, & j'espère que vous serez de son sentiment.

---

rien a voulu donner à entendre. D'ailleurs le reste est conforme à la description.

Tels ſont, Monſieur, les reſtes de Thèbes aux cent portes, dont l'antiquité ſe perd dans la nuit des temps, & qui annonce à quel point de perfection les arts étoient portés dans ces ſiècles reculés. Tout y étoit noble & majeſtueux. Il ſemble que les Rois de cette cité dont la gloire ne périra point, tandis que ſes obéliſques & ſes coloſſes ſubſiſteront, ne travaillaſſent que pour l'immortalité. Ils avoient conſtruit des ouvrages à l'abri du temps; mais ils n'ont pu les défendre contre la barbarie des conquérans, le fléau le plus terrible des ſciences & des nations, que leur orgueil a fait diſparoître de la terre.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE XI.

A M. L. M.

Route depuis Thèbes jusqu'à Esné.

Au grand Caire.

ON s'arrache avec peine, Monsieur, des ruines de Thèbes aux cent portes (*h*). Les monumens qui y frappent les regards du voyageur, remplissent l'ame de grandes idées. A la vue des colosses & des obélisques superbes, qui semblent surpasser les bornes de la puissance humaine, il dit : *l'homme a fait cela*,

(*h*) J'aime cette épithète par laquellle Homère peint d'un seul trait la grandeur de cette ville. Ce qui la rend sublime, c'est que l'exagération n'y a point de part. Pour peu que l'on fasse attention aux portiques, aux vestibules, aux péristiles, aux cours qui accompagnoient les grands temples de l'Egypte, on se convaincra que ceux de Thèbes avoient au moins cent portes. Je croirois donc avec Diodore de Sicile, que cette dénomination digne du pinceau d'Homère, lui venoit plutôt des portes de ses temples, que de celles de son enceinte. Il paroît même que cette cité fameuse n'a jamais été fermée de murailles. Aucun historien n'en fait mention, & l'on n'en trouve point de traces.

& ce ſentiment ſemble anoblir ſon exiſtence. Il eſt vrai que lorſque ſes yeux s'abbaiſſent ſur les mazures placées au pied de ces magnifiques ouvrages, lorſqu'il apperçoit un peuple ignorant à la place d'une nation ſavante, il s'afflige ſur l'anéantiſſement des générations, & ſur la perte des arts; mais cet attendriſſement même a du charme pour les cœurs ſenſibles.

Le vent nous entraîne vers les bornes de l'Egypte. Déja ces rochers taillés en ſtatues coloſſales, ont diſparu. D'autres objets fixent l'attention. On contemple avec plaiſir les richeſſes qui bordent les deux rives du Nil. Nous abordons au port d'*Armant*. Ce village eſt conſtruit au pied de la hauteur où l'on voit les ruines d'*Hermuntis*. Cette ancienne ville qui honoroit d'un culte particulier, Apollon & Jupiter, avoit élevé deux temples en leur honneur. Le temps les a reſpectés. Celui d'Apollon eſt petit, mais bien conſervé : ſes murailles ſont formées de granit; une friſe couverte d'éperviers conſacrés à Dieu, règne à l'entour On monte ſur la plate-forme par un eſcalier pratiqué dans l'un des côtés. Des hiéroglyphes décorent toutes les faces; quatre rangs de figures humaines ſont gravés en-dehors, & trois en-dedans. L'édifice eſt diviſé en pluſieurs ſalles.

Cinq

Cinq faucons, les aîles déployées, ornent le plafond de la première. Des étoiles d'or billent ſur la voûte de la ſeconde. On y remarque deux béliers qui ſe regardent, avec des hiéroglyphes artiſtement ſculptés; deux (*i*) bœufs de marbre occupent l'extrêmité de cet appartement. On voit à l'entour, des femmes qui allaitent leurs enfans. Un grand bâtiment, dont il ne reſte que les fondemens, précède ce temple. Au-delà s'ouvre un large baſſin deſtiné à recevoir les eaux du Nil. Plus loin, ſur la rive du fleuve on trouve un autre édifice, qui étoit vraiſemblablement le temple de Jupiter. Les chrétiens en avoient fait une égliſe. Le plâtre ſur lequel on a peint des croix, couvre les hiéroglyphes & les inſcriptions Egyptiennes.

A quatre lieues d'*Armant*, dans l'intérieur des terres, on rencontre le village d'*Okſor*. Abulféda dit (*k*) que de ſon temps on y fabriquoit beaucoup de poterie. Ces manufactures ſubſiſtent encore. Les habitans tranſportent leurs vaſes au bord du Nil, les attachent ſur un lit de bran-

(*i*) Le bœuf étoit en Egypte le ſymbole de la fertilité & de l'inondation.

(*k*) Abulfeda, deſcription de l'Egypte.

ches de palmier la bouche en bas, mettent dessus un second lit semblablement disposé, ensuite un troisième. Cette espèce de radeau surnage soutenu par l'air, qui, renfermé dans la capacité des vases, y fait le même office que dans la cloche du plongeur. Deux hommes assis dessus, le conduisent de ville en ville jusqu'à ce qu'ils ayent vendu toutes leurs marchandises. J'ai vu plusieurs de ces radeaux descendre au-dessous même du Grand Caire. *El Okfor* est situé au milieu d'une plaine fertile en grains, & en dattes excellentes.

En remontant vers le midi, on passe par *Gebelein* les deux collines, au pied desquelles un saint Mahométan a son tombeau; bientôt après on découvre *Asfoun*, ville assez considérable placée près des ruines d'*Aphroditopolis*. Depuis Thèbes jusqu'à Siène, on apperçoit fréquemment des crocodiles étendus sur les îles sabloneuses que le Nil laisse à découvert, en se retirant. Ils dorment au soleil, mais leur sommeil est très-léger; car à l'approche des bateaux ils se précipitent dans l'eau. Ils descen-

(*l*) C'est la troisième ville de ce nom. Les Grecs les ont appellées ainsi. En traitant à la fin de ce volume de l'ancienne religion du pays, je rapporterai les noms Egyptiens qui sont parvenus jusqu'à nous.

dent rarement dans la basse Thébaïde, & jamais au-dessous du Caire. Ces animaux voraces, quoique couverts d'écailles presque impénétrables, fuyent les lieux trop fréquentés par les hommes, & se plaisent davantage vers Assouan, où les barques sont plus rares. Les anciens ont écrit que l'Icneumon entroit dans la gueule de ce monstre, lorsqu'il étoit endormi, & lui dévoroit les entrailles. L'Icneumon recherche les œufs que la femelle du crocodile cache dans le sable, & les mange quand il les rencontre. Voilà peut-être l'origine de cette fable.

Nous abordons, Monsieur, au port d'*Esné*, ville considérable, gouvernée par un Prince Arabe, & par un Cachef, dépendant du Bey de Girgé. Les Mahométans y possèdent plusieurs mosquées, & les Cophtes un église desservie par deux Prêtres. « *Esné*, dit Abulféda (*m*), re-
» marquable par ses bains publics, & son
» commerce, est bâtie à l'occident du Nil,
» entre *Assouan* & *Cous*, mais plus près de
» cette dernière. Elle reconnoît, ajoute le géo-
» graphe de Nubie, les Cophtes (*n*) pour fon-

(*m*) Description de l'Egypte.

(*n*) Les Arabes donnent aux anciens Egyptiens le nom de Cophtes.

» dateurs. Son territoire bien cultivé, abonde » en grains & en palmiers. Des jardins remplis » d'arbres fruitiers l'environnent. On y admire » plusieurs monumens antiques construits par » les Cophtes, & des ruines superbes. » Cette description convient encore de nos jours à *Esné*, placée au bord d'une riche campagne, & ombragée par des bois d'orangers chargés de fleurs & de fruits. Cette ville nommée autrefois *Latopolis*, reveroit Minerve & le poisson *Latus* (*o*). Elle renferme dans son enceinte un temple antique; des murs épais le ferment de trois côtés : six grosses colonnes cannelées, surmontées d'un chapiteau orné de feuilles de palmier, en forment la façade; dix-huit autres soutiennent le toît composé de larges carreaux de marbre : une frise entoure l'édifice, & des hiéroglyphes sans nombre en couvrent les faces extérieures. Ceux de l'intérieur, exécutés avec beaucoup plus de soin, marquent les progrès que les Egyptiens avoient fait dans la sculpture. Ce temple est souillé par les ordures entassées du bétail que les Turcs y renferment. Ces barbares ne rougissent pas de faire servir d'écuries les plus beaux monumens de l'ancienne Egypte.

(*o*) Strabon, l. 17.

Une lieue à l'occident d'*Esné*, eſt un autre temple, ſur les murs duquel on a ſculpté en pluſieurs endroits une femme aſſiſe (*o*). C'étoit-là que Minerve étoit honorée, & qu'on nourriſſoit le poiſſon *Latus*. Les colonnes de ce temple ont peut-être donné aux Grecs l'idée de l'ordre corinthien. En effet, les chapiteaux ſont ornés d'un feuillage qui reſſemble beaucoup à la feuille d'achante. Seulement il eſt moins ſaillant, & quelquefois ſimplement tracé. Divers animaux peints ſur le plafond, ont conſervé tout l'éclat de leurs couleurs. Les Egyptiens employoient ſouvent dans leurs peintures l'or & le bleu d'outremer; mais ſi l'on peut juger par ce qui reſte de leurs ouvrages, ils ne connoiſſoient point l'art des dégradations, par lequel le peintre, paſſant inſenſiblement d'une nuance à l'autre, fait donner aux objets les formes & les contours qui leur conviennent. Leurs couleurs ſont très-brillantes, mais preſque toujours uniformes, & ſimplement plaquées.

Au midi d'*Esné*, on voit les débris d'un mo-

(*p*) Cette femme aſſiſe étoit une divinité Egyptienne appellée *Neith*. Les anciens Grecs lui donnèrent le nom de Minerve, qu'ils peignirent & gravèrent d'abord aſſiſe pour imiter leurs précepteurs, comme on le verra dans la ſuite de ces lettres.

naſtère fondé par ſainte Hélène, & auprès le cimetière des martyrs, orné de tombeaux ſurmontés de coupoles ſoutenues par des arcades. Les habitans d'*Eſné* s'étant révoltés contre les perſécutions de Dioclétien, cet Empereur détruiſit leur ville, & les fit paſſer au fil de l'épée. Ce lieu conſacré par la religion eſt devenu un célèbre pélérinage parmi les Cophtes. Ils s'y rendent des provinces les plus éloignées du royaume.

On trouve dans la chaîne des montagnes qui ſe prolonge à l'orient du Nil, & preſque en face d'*Eſné*, des carrières dont on tire une pierre tendre, appellée *Baram*. On s'en ſert pour faire des uſtenſiles de cuiſine. Elle durcit au feu, & forme d'excellentes marmites, & des caſſeroles qui ne donnent aucun mauvais goût aux alimens. Je finirai cette lettre en vous avertiſſant, Monſieur, que le père Sicard, & Vanſleb ont confondu cette ville avec Siène, ſituée ſous le tropique, à trente lieues de diſtance vers le midi.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE XII.

A M. L. M.

*Route d'*Esné *à la dernière cataracte.*

Au grand Caire.

NOUS touchons, Monsieur, au terme de notre voyage. La chaleur qui commence à se faire sentir nous annonce l'approche du tropique. Le vent de sud dont l'haleine est brûlante, souffle par raffales. Il élève des tourbillons de sables pernicieux aux hommes & aux animaux. Les uns & les autres cherchent un abri dans les cabanes, & les antres des rochers. Heureusement que ce vent dangereux continue rarement pendant deux jours entiers. Cet espace de temps suffit quelquefois pour faire périr les caravannes au milieu des déserts.

La campagne a pris une autre aspect; en partant nous avons vu semer les terres aux environs du Caire. Près de Girgé le blé étoit en épi. Ici on le coupe à la fin de janvier. Telle est l'Egypte. En la parcourant d'une extrêmité à l'autre, on la voit sensiblement changer de décoration. La verdure, les fleurs, les moissons se succèdent

rapidement. C'est à l'inondation progressive & à la chaleur du climat que l'on doit cette diversité de scènes, cette variété de productions qui se renouvellent sans cesse dans une longue étendue de pays.

Au-dessus d'*Esné*, on rencontre le village d'*Edfou* gouverné par un scheik Arabe, & bâti sur les ruines de la grande ville d'Apollon. Il possède un temple antique, couvert d'hiéroglyphes, parmi lesquels on distingue des hommes à tête de faucon. Ses habitans étoient ennemis des crocodiles. A quelques lieues d'*Edfou*, le lit du fleuve resserré par des rochers qui s'avancent à droite & à gauche, n'a que cinquante toises de largeur. On nomme cet endroit *Hajar Salsalé*, la pierre de la chaîne, & l'on croit qu'autrefois on en tendoit une d'un bord à l'autre. Les rochers du côté de l'Occident sont taillés en forme de grottes. On voit des colonnes, des pilastres, & des hiéroglyphes, avec une chapelle creusée dans l'épaisseur de la pierre. Les eaux resserrées entre les montagnes se précipitent avec une grande rapidité, & l'on ne peut remonter le courant qu'avec un vent favorable.

Après avoir passé *Hajar Salsalé*, on reconnoît à l'Orient du Nil, *Coum Ombo*. Les ruines d'un temple situées au pied de cette colline,

fixent la poſition de l'anciénne *Ombos*, dont les habitans honoroient le crocodile. Ces animaux ſont très-communs vers cette hauteur. On les voit deſcendre par troupes des îles de ſables, & nager en longs replis dans les eaux. Il ſemble que ces redoutables amphibies aient fixé leur habitation près d'une ville, où ils reçurent des hommages; mais ce qui les y rend plus nombreux que dans les autres parties de l'Egypte, c'eſt qu'en cet endroit, les rives du Nil ſont preſque déſertes.

Nous abordons, Monſieur, au port d'*Aſſouan*, autrefois Siène, qui ſera le terme de notre navigation. Ici, comme ailleurs, je ſuivrai le plan que je me ſuis propoſé. Je vous offrirai la deſcription des lieux tracée par le pinceau des meilleurs écrivains de l'antiquité, en y ajoutant le tableau de leur état actuel, & les changemens qui y ſont arrivés. Aucun auteur n'a mieux décrit Siène & ſes environs que Strabon (*q*). Ecoutons-le: « Siène eſt une ville » d'Egypte, ſituée ſur les confins de l'Ethio- » pie. Elle a l'île d'Elephantine en face. On » y remarque une petite ville avec le temple » de *Cneph* (*r*), & un nilomètre. C'eſt un

(*q*) Strabon, l. 17.

(*r*) Divinité Egyptienne dont je parlerai dans la ſuite de ces lettres.

» puits conſtruit d'une ſeule pierre qui, placé ſur
» le bord du Nil, ſert à meſurer les grandes, les
» médiocres, & les moindres crues; car l'eau
» de ce puits, monte & deſcend avec le fleuve.
» Des lignes tracées ſur les murs marquent
» l'inſtant de ſa croiſſance, celui où elle eſt
» parvenue à ſon plus haut point, & les au-
» tres degrés de ſon élévation. Des hommes
» chargés de cette obſervation l'annoncent dans
» toute l'Egypte, afin qu'on y ſache quelle
» ſera la crue de l'année; en effet à certaine
» époque, des ſignes infaillibles leur apprenent
» la hauteur où le Nil s'élévera, long-temps
» même avant qu'il commence à déborder ſur
» les terres. Ils ſe hâtent d'en inſtruire
» les Gouverneurs des provinces. Cette con-
» noiſſance éclaire les laboureurs ſur la diſtri-
» bution des eaux, ſur le travaux des digues,
» & ſur le nettoiement des canaux. Les offi-
» ciers prépoſés pour recueillir les tributs, les
» proportionnent au degré de l'inondation (ſ).

» Siène eſt directement ſous le tropique. On
» y a creuſé un puits qui eſt l'indice du ſolſtice
» d'été. On reconnoît ce jour, lorſque les ſtiles

(ſ) De nos jours, lorſque le Nil ne monte pas à ſeize coudées, l'Egypte ne doit point de tribut au grand Seigneur.

» des cadrans & les gnomons ne donnent point
» d'ombre à midi. En cet inſtant, le ſoleil ver-
» tical darde ſes rayons au fond du puits, &
» ſon image entière ſe peint ſur l'eau qui en
» couvre le fond. Trois cohortes établies dans
» cette ville gardent les limites de l'Empire Ro-
» main. A quelque diſtance au-deſſus d'Ele-
» phantine, un rocher barre le lit du fleuve,
» & forme une petite cataracte. Il eſt applani
» vers le milieu de manière que les eaux peu-
» vent le franchir. Coupé en précipice aux deux
» extrémités, il laiſſe de chaque côté un canal
» navigable, que les bâteaux remontent faci-
» lement. Les bateliers oſent ſur de frêles
» nacelles ſe laiſſer entraîner à la rapidité
» du courant, au milieu de la cataracte, ſans
» recevoir aucun dommage. L'île de Philé pla-
» cée au-deſſus, eſt l'habitation commune des
» Ethiopiens & des Egyptiens. Ceux-ci occu-
» pent une bourgade ſemblable à celle d'Elé-
» phantine pour la grandeur, & la conſtruc-
» tion. Elle a des temples, dans l'un deſquels
» l'épervier d'Ethiopie eſt régardé comme ſacré.

L'île d'Eléphantine, Monſieur, a une demi-lieue de long ſur la moitié de largeur. La ville que Strabon y décrit ne ſubſiſte plus. Un petit village eſt bâti ſur ſes ruines. On voit auprès les débris d'une porte ſuperbe de granit,

qui formoit l'entrée d'un des portiques du temple de *Cneph*. Un bâtiment entouré de murailles épaisses & de décombres en faisoit partie. Un rempart élevé à la pointe de l'île servoit à la défendre contre l'inondation. Le nilomètre si favorablement situé dans cet endroit, pour reconnoître les premiers instans de la crue des eaux, & régler les travaux de l'agriculture ne paroît plus. D'après la description de Strabon, on peut croire que c'étoit une salle semblable à celle du *Mekias* de l'île de *Raouda*, excepté qu'elle étoit d'une seule pierre, & qu'au lieu d'une colonne divisée en pouces & en coudées, on mesuroit l'inondation avec des lignes tracées sur la muraille. Ce nilomètre formé d'un bloc de marbre n'aura point été détruit, il est vraisemblablement enfoui sous le sable, & limon du Nil, d'où on le retirera peut-être quelque jour.

L'île d'Eléphantine est environnée de quatre autres plus petites qui ne sont que des massifs de granit. On en a détaché des morceaux énormes qui ont été employés à la construction des grands édifices de l'Egypte. C'est de l'un de ces îlots, que l'on enleva ce grand cube de pierre de soixante pieds sur chaque face, dans l'épaisseur duquel on tailla le sanc-

tuaire du temple de Latone à Butis (*t*). L'hiſtoire nous apprend que pluſieurs milliers d'ouvriers employèrent trois ans à le conduire à ſa deſtination. C'eſt le poids le plus énorme qui ait jamais été mû par la puiſſance humaine.

Aſſouan, ſituée à l'Orient du fleuve, n'eſt qu'une miſérable bourgade avec un petit fort, où commande un Aga des Janiſſaires. Les reſtes de Siène ſont ſur la hauteur qui s'éleve du côté du midi. Des colonnes & des piliers de granit répandus en divers endroits en marquent l'emplacement. On y remarque un ancien édifice avec des ouvertures au ſommet, & des fenêtres qui regardent l'Orient. C'étoit peut-être l'obſervatoire des Egyptiens. Le puits du ſolſtice pouvoit correſpondre à l'une de ces ouvertures, & l'image du ſoleil alloit ſe peindre ſur la ſurface de l'eau qui en couvroit le fond. Ce fait atteſté par toute l'antiquité ne ſauroit être révoqué en doute. Il prouve les connoiſſances aſtronomiques des Egyptiens, & doit être regardé comme une des plus belles ob-

(*t*) Voyez le tome premier des Lettres ſur l'Egypte. M. Pokoke place cette grande pierre dans le temple de Minerve à Saïs, mais c'eſt contredire formellement Hérodote qui en donne la deſcription, & qui aſſure l'avoir vue à Butis dans le temple de Latone.

ſervations des hommes : il eſt bien étonnant que depuis dix-huit cents ans aucun voyageur ne ſe ſoit arrêté à Siène quelques jours avant le ſolſtice d'été, pour chercher ce puits merveilleux, & conſtater une découverte auſſi intéreſſante. Ayant voyagé avec une fortune bornée, & ſans le ſecours du gouvernement, je n'ai point remonté juſqu'à cette ville, où il eut fallu reſter au moins huit jours, parce que ces voyages ſont extrêmement diſpendieux, & que l'on ne peut ſe mettre à l'abri des brigands, qu'en faiſant des préſens continuels aux Gouverneurs, & en ſoudoyant des Janiſſaires. Ainſi au-lieu de mes obſervations, j'ai été forcé de recueillir & de vérifier avec des peines infinies celles des autres. Il eſt vrai que j'ai eu des mémoires particuliers qui m'ont beaucoup ſervi ; mais il eut été plus agréable de voir moi-même.

La cataracte eſt encore de nos jours, telle que Strabon l'a décrite ; le rocher qui barre le milieu du fleuve eſt à découvert pendant ſix mois de l'année. Alors les bateaux deſcendent & remontent par les côtés. Durant l'inondation, les eaux amoncélées entre les montagnes forment une ſeule nape, & franchiſſant l'obſtacle, font un ſaut de onze pieds de haut. Les bateaux ne peuvent plus remonter le courant, & l'on eſt obligé de tranſporter

les marchandises par terre deux lieues au-dessus de la cataracte; cependant ils descendent comme à l'ordinaire, & se laissent entraîner dans le gouffre. Ils s'y précipitent avec la rapidité d'un trait, & dans un instant ils sont à perte de vue. Ils est nécessaire que les barques soient médiocrement chargées, & que les bateliers qui se tiennent à la poupe gardent un juste équilibre, autrement ils seroient engloutis dans l'abîme.

A l'Occident d'*Assouan*, on a coupé dans la montagne un chemin qui conduit à *Philé*. On voit sur les côtés d'immenses carrières de granit. M. Pokoke y a observé des obélisques & des colonnes à moitié taillés. On les coupoit dans les flancs du rocher, & lorsqu'on les en avoit détachés, on les traînoit jusqu'au fleuve, d'où on les transportoit sur des radeaux au lieu de leur destination. Le granit de ces carrières, tacheté de rouge & de gris, ressemble à celui de la colonne d'Alexandre Sévère. Il est d'une grande dureté & reçoit un beau poli.

L'île de Philé n'a qu'une demi- lieue de circuit : les Ethiopiens, & les Egyptiens y habitoient en commun; aujourd'hui elle est déserte, mais on y admire deux temples magni-

ſiques (*u*). Des cours ornées de colonnades accompagnent le plus grand. On entre dans la premiere par une porte pyramidale, à côté de laquelle ſont deux obéliſques de granit. L'intérieur du temple eſt diviſé en pluſieurs appartemens. Ses murs formés de marbre, offrent pluſieurs files d'hiéroglyphes, parmi leſquels on diſtingue l'épervier décrit par Strabon. A l'orient de cet édifice, on en trouve un autre qui forme un carré long. Il eſt ouvert de tous côtés. Les chapiteaux des colonnes qui portent le toît ſont ſculptés avec art.

Tandis que nous ſommes aux bornes de l'Egypte, jettons un coup d'œil ſur le pays que nous venons de parcourir. Dans un eſpace de deux cents lieues, nous avons remarqué une vallée étroite bornée à droite, & à gauche, par deux chaînes de montagnes & de collines; excepté vers le Faïoum, la plaine n'a guère que dix lieues dans ſa plus grande largeur, mais elle eſt couverte par-tout des tréſors de l'abondance. Les pyramides qui s'étendent depuis les environs de Gizé juſqu'à

(*u*) Pokoke, voyage d'Orient. Norden, voyage d'Egypte.

Meidom,

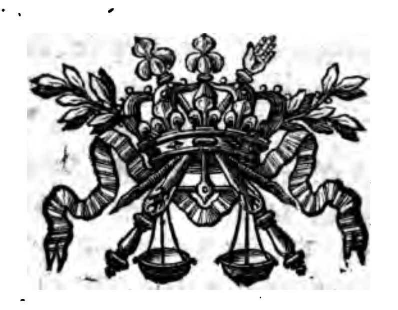
Meidom, ont d'abord attiré nos regards. Ces magnifiques mausolées qu'éleva la puissance des Pharaons, ne nous ont point empêché de payer un tribut d'admiration aux restes du lac Mœris, creusé pour le bonheur des peuples. Plus loin nous avons observé des portiques & des temples superbes. Les ruines de Thèbes aux cent portes ont ensuite fixé notre attention, & nos pensées se sont élevées jusqu'à la hauteur de ses fameux monumens. Enfin nous sommes arrivés à Siène, en remarquant partout sur notre route les plus beaux restes de l'antiquité.

A quel événement attribuer la destruction du goût & des arts, sous le même climat, sur le même sol, au milieu de la même abondance, sinon à la perte de la liberté, & au Gouvernement, qui abaisse ou élève à son gré le génie des nations? L'Egypte devenue partie de l'empire des Perses, fut ravagée pendant deux cents ans par Cambyse & ses successeurs. Ce prince barbare, en détruisant les temples & les colléges des prêtres, éteignit le feu sacré qu'ils avoient allumé depuis des siecles, sous ce ciel favorable. Honorés, ils cultivèrent avec gloire toutes les connoissances humaines; méprisés, ils perdirent leurs

ſciences & leur génie. Sous la domination des Ptolémées, il ne ſe ralluma point, parce que ces rois, fixant à Alexandrie le ſiége de leur royaume, donnèrent toute leur confiance aux Grecs, & dédaignèrent les Egyptiens. Devenue province romaine ſous le règne d'Auguſte, l'Egypte fut regardée comme le grenier à blé de l'Italie, & l'agriculture & le commerce y furent ſeuls encouragés. Les monarques du bas-Empire, ayant embraſſé le Chriſtianiſme, la gouvernèrent avec un ſceptre de fer, & renversèrent quelques-uns de ſes plus beaux édifices. Les Arabes l'enlevèrent au lâche Héraclius, trop occupé de diſputes théologiques, pour envoyer un ſeul vaiſſeau au ſecours des Alexandrins, qui depuis un an imploroient ſon aſſiſtance. Ils y brûlèrent cette riche bibliothèque, dont la perte ſera un ſujet de deuil pour les ſavans de tous les pays & de tous les âges. Les Turcs enfin, peuple ignorant & barbare, ont été ſes derniers maîtres. Ils y ont anéanti autant qu'ils ont pu le commerce, l'agriculture & les ſciences. Après tant de fléaux, après tant de ſiécles révolus, voyez Monſieur, combien ce pays poſsède encore de monumens antiques; voyez ſi le globe entier en réunit autant que cette petite por-

tion du monde. Cette obſervation ſeule doit ſuffire pour vous donner une idée du peuple qui l'habita, & du degré de perfection où il porta les arts.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE XIII.

A M. L. M.

Description des Oasis *& du temple de Jupiter Ammon, avec les routes qui y conduisent.*

Au grand Caire.

LA description de l'Egypte, Monsieur, ne seroit pas complette, si je passois sous silence les *Oasis*, dépendantes de la Thébaïde. Voici ce qu'en dit Strabon (x). « L'Afrique, au rapport » des historiens & de Cneius Pison, qui l'a » gouvernée, semblable à la peau tachetée » d'un léopard, est entrecoupée de petites » habitations, environnées de déserts, que les » Egyptiens nomment *Oasis* ». Ces lieux remarquables ont été connus des géographes Arabes, qui les appèlent les *Elouah*. Abulfeda (y) leur guide, les décrit de la manière suivante: « Les *Elouah* dépendent du Saïd. Ce sont des » îles au milieu des sables. En partant des

(x) Strabon, livre 17.

(y) Abulfeda, description d'Egypte.

» rives du Nil, il faut trois jours de chemin » à travers le désert pour y arriver. *Iacout* » qui en compte trois, les place à l'occident » de la haute Egypte, au-delà de la chaîne » de montagnes, parallèle au fleuve. Il ajoute » que la première est très-cultivée; qu'elle » possede des ruisseaux abondants, des sources » d'eau chaude, des campagnes couvertes de » moissons & d'autres choses surprenantes; » mais que le peuple y est malheureux ».

Voilà, Monsieur, les Oasis des Grecs. Nous connoissons à-peu-près leur éloignement du Nil. Ptolémée va fixer leur latitude (z). Il place la grande sous le 26e degré, 30 minutes à la hauteur d'*Abydus*, que les Arabes ont nommée *Elberbi*, le temple, à cause du monument qu'on y trouve. La seconde, au 25e degré 45 minutes, c'est-à-dire, en face de *Behnése*, & la plus septentrionale, au 29e degré 30 minutes, sous le parallèle du lac Mœris. Cherchons maintenant, près de laquelle de ces habitations le temple de Jupiter Ammon étoit situé. La route que tînt Alexandre, lorsqu'il entreprit ce voyage, nous l'indiquera.

« (a) Alexandre ayant pacifié la haute Egypte,

(z) Ptolémée, L. 4.

(a) Quinte-Curce, L. 4, ch. 7.

» ſans rien changer à l'ancienne conſtitution
» du Gouvernement, réſolut d'aller au temple
» de Jupiter Ammon. Le chemin qui y con-
» duit eſt preſqu'impraticable. La terre y eſt
» ſans ſources, & le ciel ſans pluies. On dé-
» couvre de toutes parts d'immenſes plaines
» de ſables, qui frappés continuellement des
» rayons du ſoleil, exhalent des vapeurs ſuffo-
» quantes. Dévorés par la ſécherefſe & la
» chaleur, les voyageurs ſont obligés de tra-
» verſer un ſable profond, qui cédant ſous
» leurs pas, rend la marche très-pénible. Les
» Egyptiens exageroient encore ces difficultés.
» Mais rien ne pouvoit arrêter Alexandre,
» qu'un déſir ardent entraînoit vers l'oracle
» de Jupiter. Le faîte de la grandeur humaine,
» ne pouvant raſſaſier ſon cœur avide de gloire,
» il croyoit, ou vouloit qu'on crut, que ce
» Dieu étoit ſon père (*b*).

» Il deſcendit par le fleuve juſqu'au lac
» Maréotis, avec ceux qu'il avoit choiſis pour
» l'accompagner.... Il en partit pour accom-
» plir ſon deſſein. Les deux premiers jours
» la fatigue ne fut pas très-grande. En effet,

(*b*) Calliſthenes, au rapport de Strabon, dit qu'Alexandre en entreprenant ce voyage, voulut imiter Perſée & Hercule qui l'avoient fait avant lui.

» quoiqu'on marchât sur un sol stérile, on
» n'étoit pas encore entré dans les solitudes
» brûlantes. Lorsqu'ils y furent avancés, ils
» n'apperçurent autour d'eux que des sables
» profondément entassés, sans arbres, sans
» plantes, sans aucune trace de culture. Au
» milieu de ces campagnes arides, semblables
» aux navigateurs, ils cherchoient la terre des
» yeux. L'eau que des chameaux portoient dans
» des outres fut bientôt épuisée, & l'on ne
» pouvoit réparer cette perte, sur un sol dé-
» pourvu de sources, & où tout étoit brûlé
» par le soleil. Dans cette extrémité, soit
» bienfait des Dieux, soit effet du hasard, le
» ciel se couvrit de nuages épais, & la pluie
» tomba en torrens. Elle rendit la vie à des
» malheureux mourant de soif, & succombant
» sous l'excès des chaleurs. Enfin, après qua-
» tre jours de marche à travers cette affreuse
» solitude, ils arrivèrent sur le territoire con-
» sacré à Jupiter Ammon. Avec quel étonne-
» ment, ils trouvèrent dans cette contrée
» entourée de déserts, des forêts impénétra-
» bles aux feux du jour, des ruisseaux d'une
» eau excellente, & une température déli-
» cieuse, qui faisoit jouir pendant toute l'année
» des charmes du printemps, & du don pré-
» cieux de la salubrité!

» Les habitans de ces bois, nommés Ammo-
» niens, demeurent dans des cabanes répandues
» çà & là sous l'ombrage. Un triple mur bâti au
» milieu, leur tient lieu de citadelle. La pre-
» mière enceinte enferme le palais de leurs
» anciens rois; la seconde où se trouve le
» temple, est destinée aux femmes, aux en-
» fans, & aux esclaves; les guerriers chargés
» de défendre cet asyle, occupent la troisième.
» La fontaine du Soleil, coule dans un autre
» bosquet, pareillement consacré à l'oracle
» d'Ammon. L'eau en est tiède le matin,
» fraîche à midi, chaude le soir, & brûlante
» à minuit.

» La statue qu'on révère en ces lieux, ne
» ressemble point à celles que fabriquent ordi-
» nairement les sculpteurs. Faite d'émeraudes,
» & de pierres précieuses, elle a la forme
» d'un bélier (*c*) depuis la tête jusqu'au milieu
» du corps. Quand on veut la consulter, les

(*c*) L'idole avoit la forme d'un bélier, parce que cet animal étoit consacré à Jupiter Ammon, divinité symbolique, qui figuroit le soleil arrivé au signe du bélier. La nacelle dans laquelle on la portoit, représentoit le vaisseau où les Egyptiens plaçoient le soleil décrivant son cours à travers les airs. Ces emblêmes seront expliqués dans les lettres suivantes.

» prêtres la portent dans une nacelle dorée,
» à laquelle ſont ſuſpendues de chaque côté
» des coupes d'argent. Les Matrônes & les
» Vierges ſuivent le Dieu en chantant un
» hymne dans la langue du pays, afin de ſe
» rendre Jupiter favorable, & d'en recevoir
» un oracle certain, &c. ».

Alexandre partit du lac Mareotis pour ſe rendre au temple d'Ammon. Les deux premiers jours il marcha ſur une terre ſtérile, mais où l'on n'enfonçoit pas, c'eſt-à-dire, qu'il ſuivit le rivage de la mer vers l'occident; car s'il avoit pris ſa direction vers le ſud, ou le ſud-oueſt, il ſeroit tout de ſuite entré dans le déſert couvert de ſables profonds. Arrivé à ſept ou huit lieues de Parœtonium, il entra dans la ſolitude brûlante, & y marcha pendant quatre jours; alors il ſe dirigea directement vers l'habitation des Ammoniens, en ſuivant à-peu-près la ligne ponctuée tracée ſur la carte. Ce qui me le perſuade, c'eſt que Ptolémée marque la première Oaſis, ſous le parallèle du lac Mœris, & que Strabon (*d*) aſſure que le temple d'Ammon n'en étoit pas éloigné. Calliſthènes qui fait partir Alexandre de Par-

(*d*) Strabon, liv. 17.

rœtonium, ne s'écarte pas beaucoup de notre route. Il eſt poſſible que le conquérant ſe ſoit avancé juſqu'à cette ville, & qu'enſuite il ait remonté vers le midi.

Strabon (e) nous apprend que ſous l'empire d'Auguſte, les vers de la Sibylle, & la divination des Etruſques, avoient fait perdre à l'oracle d'Ammon beaucoup de ſon crédit. Au treizième ſiècle il étoit oublié ; mais les Arabes aſſurent que cette contrée poſſédoit encore des habitans. Il paroît d'après leurs récits, que la fontaine du ſoleil décrite par Quinte-Curce d'une manière merveilleuſe, n'étoit autre choſe qu'une ſource d'eau chaude qui ſembloit avoir plus de chaleur pendant la nuit, & moins pendant le jour.

Sous les monarques du Bas-Empire, les Oaſis devinrent un lieu d'exil. Ces princes entichés de théologie, ſcience qui doit être réſervée à ceux auxquels la religion en a confié le dépôt ſacré, & occupés à faire triompher tantôt une ſecte nouvelle, tantôt la ſaine doctrine, y envoyèrent tour-à-tour, & les ſectaires & les catholiques. Neſtorius & S. Athanaſe y furent exilés. On lit ces mots dans le Digeſte (f) :

(e) Strabon, l. 17.

(f) Livre 48, titre 22.

« Il eſt une eſpèce d'exil qui conſiſte à bannir » le coupable dans les Oaſis d'Egypte, où il » ſe trouve comme dans une île ». S. Athanaſe ſe plaint de cette barbarie dans ſon apologie. « Les Ariens, dit-il, ont paſſé les or» dres de l'Empereur, en reléguant les vieil» lards & les Evêques au milieu des déſerts » affreux ; ceux de la Libye, dans la grande » Oaſis, ceux de la Thébaïde, dans l'Oaſis » d'Ammon, afin de les faire périr en traver» ſant des ſables brûlans.

Ces habitations devenues fameuſes par le banniſſement des plus ſavans perſonnages du Bas-Empire, n'étoient guères connues des Perſes. Cambyſe après avoir ravagé l'Egypte, voulut enlever les dépouilles du temple de Jupiter Ammon (*g*). « Les troupes qu'il envoya con» tre les Ammoniens partirent de Thèbes, & » arrivèrent à la ville d'Oaſis, habitée par les » Samiens de la tribu d'*Eſcrionia*. Cette con» trée éloignée de ſept jours de marche de la » capitale d'Egypte, eſt appellée par les Grecs, » l'*île des Heureux*. On rapporte que l'armée » y arriva ; mais les Ammoniens ſeuls ſavent » ce qu'elle devint, car on n'en a jamais en-

(*g*) Hérodote, liv. 3.

» tendu parler depuis. Ils diſent qu'étant en » marche pour ſe rendre au temple de Jupiter, » & ſe trouvant au milieu du chemin, elle fut » engloutie par les torrents de ſables embraſés » qu'élevèrent les vents du midi.

La route que tint cette armée, fait voir que des guides qui abhorroient les Perſes, les égarèrent au milieu des déſerts. En effet, pour arriver au temple d'Ammon, ils auroient dû partir des bords du lac Mareotis, ou des environs de Memphis. Les Egyptiens qui avoient deſſein de faire périr leurs ennemis, les conduiſirent de Thèbes à la grande Oaſis, diſtante de trois journées d'*Abydus*. Sans doute qu'après les avoir menés dans les vaſtes ſolitudes de la Libye, ils les abandonnèrent pendant la nuit, & les livrèrent à la mort.

L'Oaſis d'Ammon eſt peu connue des Egyptiens modernes. La ſeconde l'eſt davantage. Abulféda (*h*) y place une ville nommée *Behnéſé*, & différente de celle que l'on voit ſur le canal de Joſeph. Il en marque un autre plus haut qui correſpond à celle d'*Achmounain*, & autour de

---

(*h*) Abulféda, deſcription de l'Egypte. *Behnéſé*, dit-il, eſt une ville ſituée auprès du canal de Joſeph. On trouve une autre ville de ce nom dans la contrée des *Elouah*, qui confine au pays des nègres, &c.

laquelle on admire des reftes magnifiques d'antiquité. La grande Oafis, la plus fréquentée des trois, parce qu'elle fe trouve fur le chemin des caravannes d'Abiffinie, poffede un grand nombre d'habitans. Le Bey de *Girgé* y envoie un Cachef pour la gouverner & y lever des tributs. Lorfque les Abiffins qui partent d'Egypte pour s'en retourner, ont pris des rafraîchiffemens dans cette vallée féconde, ils remontent vers le fud, & en trouvent une autre fituée fous le tropique. Le géographe de Nubie la décrit en ces termes : « La contrée des » *Elouah*, fituée à l'occident d'Affouan, étoit » autrefois très-peuplée. Aujourd'hui elle n'a » plus d'habitans. On y rencontre des fources » abondantes, des ruiffeaux & des arbres frui- » tiers, avec des villes enfevelies fous leurs » ruines ». C'eft en paffant de cette vallée dans l'Ethiopie, qu'une autre partie des troupes de Cambyfe fut anéantie.

« (*i*) Cambyfe étant arrivé à Thèbes, choifit » cinquante mille hommes auxquels il ordonna » de piller & de brûler le temple de Jupiter » Ammon. Il marcha lui-même contre les » Ethiopiens, avec le refte de l'armée. Mais

(*i*) Hérodote, liv. 3.

» avant qu'il eut fait la cinquième partie du
» chemin, les vivres qu'on avoit apportés fu-
» rent épuisés. On mangea les chevaux. Cette
» ressource ne dura pas long-temps. Si la sa-
» gesse eut guidé ce prince, il seroit retourné
» sur ses pas; mais conduit par une aveugle
» fureur, il passa outre. Aussi long-temps que
» les soldats trouvèrent des herbes & des plan-
» tes, ils s'en nourrirent. Ce foible secours leur
» ayant manqué au milieu des sables, ils se dé-
» cimèrent, & ceux sur qui le sort tomba fu-
» rent dévorés par leurs compagnons. A cette
» affreuse nouvelle, le roi de Perse abandonna
» son expédition d'Ethiopie, & retournant en
» arrière, arriva à Thèbes après avoir perdu
» la moitié de son armée (*k*).

Ce qui arrive actuellement dans cette traversée, rend cet événement très-croyable. Les voyageurs qui partent de la vallée fertile située sous le tropique, marchent pendant sept journées avant de gagner la première ville d'Ethiopie. Ils se conduisent le jour en fixant des signes de reconnoissance, & la nuit en observant les étoiles. Souvent des collines de sable

(*k*) Il est bien probable que dans cette rencontre comme dans la première, les guides égarèrent Cambyse qui avoit mis le feu à tous les temples de l'Egypte.

que l'on avoit remarquées dans le précédent voyage ayant été emportées par les vents, trompent les guides. Pour peu que ces erreurs les écartent de leur route, les chameaux après avoir passé cinq ou six jours sans boire, succombent sous leur charge, & meurent. Les hommes ne tardent pas à subir le même sort, & quelquefois d'une nombreuse caravanne il n'échappe pas un seul voyageur. D'autres fois les vents embrasés du midi élèvent des tourbillons de poussière qui étouffent les hommes & les animaux. Une caravanne qui passe ensuite voit la terre couverte de cadavres entiérement desséchés. Ce spectacle épouvantable, ces dangers terribles n'effrayent point les Abissins, qui de toute antiquité apportent en Egypte de la poudre d'or, de la civette & des dents d'éléphant, tant l'habitude a d'empire sur les hommes!

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE XIV.

A M. L. M.

Observations sur la crue du Nil.

Au grand Caire.

LE Nil, Monsieur, est le fleuve le plus fameux de la terre. Les voyageurs de tous les âges ont parlé avec enthousiasme de la fécondité de ses eaux. Les poëtes ont chanté ses sept bouches, & toute l'histoire est remplie des merveilles de son inondation. Il doit sa célébrité à l'ancien peuple qui cultiva sur ses bords les arts naissants, & les perfectionna. Comblé de ses dons, il établit des fêtes en son honneur, & lui dressa des autels comme à un Dieu, ou comme au plus éclatant bienfait de la divinité. Si ce fleuve n'avoit nourri que des Turcs ou de Arabes, son nom semblable à celui de tant d'autres, ne seroit connu que dans les mappemondes & les cartes de géographie; mais sa gloire fut liée à celle d'une nation célèbre, & des bouts de l'univers on vint

vint admirer les grands ouvrages faits pour le contenir, & les monumens immortels élevés sur ses bords.

Les anciens, excepté les Egyptiens, ont ignoré son origine. Dans le siècle dernier, un Jésuite Portugais prétendit l'avoir découverte. Voici ce qu'il en raconte : « dans la province » de Sahala, située à l'occident du royaume de » Goïam, & dont les habitans se nomment » *Agous*, on trouve les sources du Nil. Ce sont » deux fontaines profondes placées dans un lieu » élevé. La terre d'alentour est marécageuse, » & tremble sous les pas. L'eau jaillit du pied » de la montagne, avec un bruit semblable à » celui du canon. Après avoir coulé quelque » temps dans la vallée, elle reçoit un second » ruisseau qui vient du côté de l'orient. Réunis, » ils dirigent leur cours vers le nord. Deux » autres torrens s'y déchargent, & forment » une rivière, qui se joint au fleuve *Iemam*, » & après de longs circuits vers le levant & le » couchant, se jette dans un grand lac. Au sortir » de ce lac elle forme le fleuve du Nil, qui » précipite son cours vers la Méditerranée. »

Quoi qu'il en soit de cette explication, ces eaux ne suffiroient point à l'inondation générale, qui couvre un espace de près de quatre cents lieues ; car elle se fait sentir aussi dans l'Ethio-

pie. Mais aux mois de Mars, Avril, Mai & Juin, les vents de nord pouſſent les nuages vers les hautes montagnes placées au-delà de l'équateur. Arrêtés par cette barrière, ils s'amoncèlent ſur leurs cimes élevées, ſe réſolvent en pluies qui tombent en torrents, & rempliſſent les vallées. La réunion d'une foule innombrable de ruiſſeaux forme le Nil, & produit l'inondation. D'après le témoignage unanime des Abiſſins qui apportent de la poudre d'or au grand Caire, ce fleuve arrivé dans l'Ethiopie ſe diviſe en deux branches, dont l'une connue ſous le nom d'*Aſérac*, ou de rivière bleue, va rejoindre le Niger, & traverſant l'Afrique d'orient en occident, ſe jette dans l'océan atlantique. L'autre partie coule vers le ſeptentrion entre deux chaînes de montagnes, & rencontrant des rochers de granit qui barrent ſon lit, forme ſix cataractes bien plus effrayantes que celle de Siène. Ces chûtes épouvantables empêchent abſolument la navigation du fleuve. Arrivé à la première ville d'Egypte, il tombe de onze pieds dans le gouffre qu'il a creuſé, & dont les navigateurs oſent franchir les périls. Deſcendu dans ce beau royaume, il remplit les canaux, les lacs, deborde ſur les terres, y laiſſe un limon fécond, & ſe jette comme autrefois, par ſept bouches dans la Méditerranée.

Dès les premiers jours de Juin, le Nil commence à croître, mais sa crue n'est bien sensible qu'au solstice. A cette époque, ses eaux se troublent, prennent une teinte rougeâtre & passent pour mal saines. Il faut les purifier pour en boire. On y parvient en répandant de la poussière d'amandes amères broyées, & en les faisant tournoyer pendant quelques minutes, avec le bras plongé au centre d'une jarre remplie. Après cette opération, on les laisse reposer. Au bout de cinq ou six heures, toutes les parties hétérogènes se précipitent au fond du vaisseau, & l'eau devient claire, limpide, & excellente à boire (*l*). Les habitans de l'Egypte attribuent cette fermentation du Nil à la rosée qui tombe alors en abondance. Plusieurs historiens ont même dit sérieusement qu'elle contribuoit à l'inondation. Il est bien plus naturel de penser que le fleuve débordé dans l'Abissinie & l'Ethiopie entraîne une grande quantité de sables, & des millions d'œufs d'insectes, qui éclosant vers le solstice produisent la fer-

(*l*) J'ai essayé ce procédé que j'ai vu pratiquer dans toute l'Egypte, sur les eaux de la Seine, dans le temps où elles étoient troubles & jaunâtres, & j'ai éprouvé les mêmes résultats. Pour que l'opération réussisse bien, il faut que les vaisseaux soient grands.

mentation des eaux, & cette teinte rougeâtre qui les rend mal saines.

Le Nil continue de grossir jusque vers la fin d'Août, & souvent jusqu'en Septembre. Autrefois le nilomètre d'Eléphantine servoit à indiquer l'inondation future. Des signes fondés sur l'expérience de plusieurs siècles, l'annonçoient à ceux qui étoient chargés de cet examen. Ils se hâtoient d'en avertir les Préfets des provinces. D'après cet avis on ordonnoit les travaux nécessaires au bien de l'agriculture. Quand les Arabes conquîrent l'Egypte, le nilomètre étoit placé au bourg d'Halouan, en face de Memphis. Amrou ayant renversé cette superbe capitale, & bâti la ville de Fostat, les Gouverneurs des Califes y établîrent leur résidence. Quelques siècles après on construisit le *Mekias* à la pointe de l'île *Raouda*, & l'on y plaça la colonne du mesurage au milieu d'une salle basse dont les murs sont très-solides, & dont le fond est de niveau avec celui du Nil. Depuis ce moment le *Mekias* n'a point changé de place. Aujourd'hui des officiers préposés pour examiner les progrès de l'inondation, en font part chaque jour aux crieurs publics, qui la proclament dans les rues du grand Caire. Le peuple, que cet événement intéresse, leur donne une légere rétribution. Il devient la

nouvelle publique. L'Egypte ne devant point de tribut au grand Seigneur, quand les eaux ne montent pas à seize coudées, on déguise souvent la vérité, & l'on ne publie qu'elles sont parvenues à ce point que quand elles l'ont depassé.

Le moment de cette proclamation est un jour de réjouissance, & une fête solemnelle pour les Egyptiens. Le Pacha descend du château, accompagné de toute sa Cour, & se rend en pompe à Fostat, où commence le canal qui traverse le grand Caire. Il se place sous un pavillon magnifique, dressé à la tête de la digue. Les Beys précédés de leur musique, & suivis de leurs mamlouks, forment son cortége. Les chefs de la religion y paroissent montés sur des chevaux richement caparaçonnés. Tous les habitans, à cheval, à pied & en bateaux, s'empressent d'assister à cette solemnité. Plus de trois cent mille hommes couvrent la terre & les eaux. La plupart des bateaux agréablement peints, artistement sculptés, sont ornés d'un dais, & de banderolles de diverses couleurs. On reconnoît ceux des femmes, à leur élégance, à leur richesse, aux colonnes dorées qui portent le dais, & sur-tout aux jalousies abaissées sur les fenêtres. Tout le peuple demeure en silence, jusqu'au moment où le Pa-

cha donne le ſignal. A l'inſtant des cris de joie s'élevent dans les airs, les trompettes ſonnent des fanfares, & le ſon des timbales & des autres inſtrumens retentit de toutes parts. Des travailleurs raſſemblés renverſent une ſtatue de terre placée ſur la digue, & que l'on nomme *la Fiancée*. C'eſt un reſte de l'ancien culte des Egyptiens, qui conſacroient une vierge au Nil, & qui dans des temps de calamité l'y précipitoient quelquefois. La chauſſée eſt bientôt détruite, & les eaux ne trouvant plus d'obſtacle, coulent vers le grand Caire. Le vice-roi jette dans le canal des pieces d'or & d'argent que des plongeurs habiles ramaſſent ſur le champ. On peut regarder cette action comme un hommage rendu au Nil, la ſource des richeſſes de l'Egypte. Durant cette journée, les habitans paroiſſent dans l'ivreſſe. On ſe félicite on ſe fait des complimens, & l'on entend de tous côtés des cantiques d'actions de grace. Une foule de danſeuſes parcourent les bords du *Calich*, & égaient les ſpectateurs par leurs danſes laſcives. On ſe livre à la bonne chère & à la joie, & le pauvre lui-même a ſes feſtins. Cette alégreſſe univerſelle ne doit point ſurprendre. Le ſort du royaume eſt attaché à l'inondation. Quand elle arrive, chacun y voit l'eſpérance de la récolte, l'image de l'abondance,

& jouit d'avance de tous les biens qu'il se promet.

Les nuits suivantes offrent un spectacle encore plus agréable. Le canal remplit d'eau les grandes places de la capitale. Le soir chaque famille se réunit dans des barques ornées de tapis, de riches coussins, & où la molesse a toutes ses commodités. Les rues, les mosquées, les minarets sont illuminés. On se promene de place en place, & l'on porte avec soi des fruits & des rafraîchissemens. L'assemblée la plus nombreuse se trouve ordinairement à *Lesbekié*. Cette place la plus grande de la ville a près d'une demi-lieue de circuit. Elle forme un immense bassin environné des palais des Beys, éclairés de lumières de diverses couleurs. Plusieurs milliers de bâteaux aux mâts desquels des lampes sont suspendues, y produisent une illumination mobile dont les aspects varient à chaque instant. La pureté du ciel presque jamais voilé par des brouillards, l'or des étoiles qui étincellent sur un fond d'azur, les feux de tant de lumières répétées dans les eaux, font que l'on jouit dans ces promenades charmantes de la clarté du jour, & de la fraîcheur délicieuse de la nuit. Jugez, Monsieur, avec quelle volupté un peuple brûlé pendant douze heures par un soleil ardent, vient ref-

goûter ſur ces lacs l'haleine rafraîchiſſante des zéphirs. Ce qui ajoute au plaiſir de cette ſcène nocturne, c'eſt que rarement le calme des airs eſt troublé par l'haleine impétueuſe des vents. Ils tombent au coucher du ſoleil, & un léger ſouffle agite doucement l'atmoſphère. La bizarrerie des mœurs orientales contrarie un peu l'Européen qui aſſiſte à ces ſpectacles. Les hommes promènent avec les hommes, les femmes avec les femmes. Difficilement peut-on ſe procurer le charme de leur ſociété. Le déguiſement qu'il faut prendre, les dangers qui l'accompagnent avertiſſent la raiſon, & forcent à la prudence. On eſt auſſi obligé d'entretenir des lampes toujours allumées. La ſûreté publique exige cette précaution, & l'*Ouali* qui rode pendant la nuit, la fait ſoigneuſement obſerver. Si ce chef de la police rencontre des barques ſans lumière, il eſt en droit de couper la tête aux perſonnes qui s'y trouvent, & à moins d'un préſent capable d'arrêter le bras des bourreaux qui l'accompagnent, il exécute au moment même cette juſtice rigoureuſe.

Lorſque le *Ramazan* arrive pendant l'inondation, ce mois redouté du pauvre, eſt une fête continuelle pour le riche. Il promène pendant la nuit ſur les eaux, & la paſſe en feſtins. Le jour il dort dans un vaſte ſallon où circule,

un air pur, près d'un baſſin de marbre d'où s'elève un jet d'eau limpide, & dont les bords ſont entourés de jaſmin d'Arabie, & de fleurs odorantes. Une fenêtre toujours ouverte, placée vers le ſommet du dôme, & tournée du côté du nord, entretient la ſalubrité dans cet appartement. Tandis que les laboureurs brûlés dans la campagne, arroſent la terre de leurs ſueurs, il goûte un ſommeil délicieux au milieu de la fraîcheur & des exhalaiſons balzamiques des plantes. Vivre agréablement ſans s'occuper des affaires de ce monde, eſt toute l'ambition du Turc qui n'eſt point en place; les Beys au contraire dévorés d'inquiétudes & de craintes, brillent un moment à la tête de la république qu'ils dévaſtent, pour périr enſuite par le fer de leurs collégues, ou le poiſon de leurs eſclaves.

Depuis le grand nombre de ſiècles que le Nil inonde l'Egypte, il en a prodigieuſement exhauſſé le ſol. Des obéliſques enterrés de quinze à vingt pieds, des portiques à moitié enſevelis atteſtent ce fait. Les anciennes villes conſtruites ſur des levées artificielles, les digues oppoſées à l'impétuoſité du fleuve annoncent que les Egyptiens craignoient beaucoup plus autrefois les grandes crues que les moyennes. Aujourd'hui que le terrain s'eſt conſidéra-

blement élevé, rarement l'inondation parvient à un point nuisible pour la culture des campagnes. Lorsqu'elle demeure au-dessous de seize coudées, le peuple est menacé de la famine; depuis dix-huit jusqu'à vingt-deux coudées, il peut compter sur des années d'abondance. Au-dessus de ce terme, les eaux séjournant trop long-temps sur les terres empêchent de les ensemencer à temps. Cet événement n'arrive guère; trop souvent on a des crues médiocres, & tous les champs élévés restent sans productions. Si l'on creusoit les canaux, si les digues étoient rétablies, & les grands réservoirs remplis, on pourroit arroser une bien plus grande étendue de pays, & procurer des recoltes infiniment abondantes.

Il seroit possible d'assurer à l'Egypte une inondation réglée, & une fertilité constante; mais il faudroit pour cela conquérir l'Ethiopie, ou former un traité avec les peuples qui l'habitent, par lequel ils permettroient d'établir des chaussées dans les endroits, où les eaux du Nil se perdent dans les sables, & se répandent du côté de l'Occident.

» (n) L'an 1106 pendant le regne d'*Elmes-*

(m) Elmacin, histoire des Arabes. Cet événement ar-

» *tenfor* Sultan d'Egypte, l'inondation manqua ab-
» folument. Ce prince envoya Michel patriarche
» des Jacobites vers l'Empereur d'Ethiopie avec
» de magnifiques préfens. Le Roi vint à fa
» rencontre, lui fit un accueil favorable, &
» lui demanda le fujet de fa miffion : le pa-
» triarche lui répondit que le défaut de la crue
» du Nil l'avoit amené, & que cet événement
» qui faifoit craindre aux Egyptiens les hor-
» reurs de la famine, les jettoit dans la conf-
» ternation. Sur ces remontrances, l'Empereur
» fit couper une digue qui détournoit le fleuve,
» & les eaux reprenant leur cours ordinaire
» montèrent de trois coudées en un jour. Mi-
» chel revint de fon ambaffade, & fut reçu avec
» de grands honneurs. »

Ce trait demontre la poffibilité de détourner le cours du Nil; mais il prouve en même temps qu'en arrêtant par une digue le grand bras qui communique avec le Niger, on augmenteroit prodigieufement le volume de fes eaux. Si un peuple puiffant & éclairé poffédoit l'Egypte, il lui feroit aifé d'opérer ces changemens merveilleux, qui la rendroient la contrée la plus riche de la

---

riva fous l'empire d'*Aboulcafem*, le vingt-feptieme calife Abaffide, & le quarante-huitieme depuis Mahomet.

terre. On a dans le pays un ſigne certain de l'inondation & du degré où elle s'élévera. Lorſque l'aquilon, pendant les mois dont je vous ai parlé, repouſſé par les vents impétueux du midi, reflue vers les contrées ſeptentrionales, les nuées ſe rendent en petite quantité dans la haute Abiſſinie, & la crue eſt très-foible. Les digues ſeroient alors d'une grande utilité. Quand au contraire le vent de nord domine dans cette ſaiſon, & repouſſe vers l'équateur les ouragans du ſud, il y porte des nuages nombreux, & l'on eſt ſûr que l'inondation ſera favorable; il faudroit dans cette circonſtance ouvrir les écluſes de l'Ethiopie, & laiſſer aux eaux ſurabondantes leur ancien écoulement. On pourroit auſſi ſe ſervir de cette augmentation pour tirer un canal depuis *Cophtos* juſqu'à *Coſſeir*, & cet ouvrage ſeroit mis au nombre des plus fameux & des plus utiles de l'Egypte. Voila, Monſieur, quelques idées jettées dans le vague du poſſible. Peut-être ſe réaliſeront-elles un jour. L'ambition de pluſieurs puiſſançes tient les yeux ouverts ſur ce beau royaume gouverné par des barbares incapables de le défendre. Il paſſera dans les mains de la première nation qui l'attaquera, & ſans doute qu'il changera de face.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XV.

A. M. L. M.

Gouvernement de l'Egypte.

Au grand Caire.

JE vous ai promis, Monſieur, des détails ſur le gouvernement de l'Egypte preſque inconnu en France, & j'eſpère que des obſervations de pluſieurs années me mettront en état de remplir mes engagemens; mais auparavant il convient de vous donner quelques notions qui jetteront du jour ſur les objets que je vais offrir à votre diſcernement.

Les Arabes on poſſédé l'Egypte depuis le milieu du ſixième ſiècle juſqu'en douze cent cinquante. Durant ce temps elle fit partie du vaſte empire des Califes. Ils y envoyoient des Viſirs, pour y commander en leur nom. Revêtus d'un pouvoir ſans bornes, ces vices-rois exercèrent l'autorité ſuprême. Ayant droit de vie & de mort, ne rendant compte de leur conduite qu'aux Califes, ils gouvernèrent ce pays au gré de leurs caprices. Quelle que fut leur

tyrannie, la voix du peuple opprimé ne pouvoit arriver jusqu'au trône, parce qu'ils avoient soin de gagner par de riches présens, les personnes qui l'entouroient. Ce gouvernement étoit donc despotique, & le bonheur ou le malheur d'une nation dépendoit des vertus ou des crimes d'un seul homme. Plusieurs de ces Visirs écrasèrent cette contrée sous un sceptre de fer; quelques-uns y firent fleurir le commerce, l'agriculture & les arts. D'autres, du nombre desquels fut le fameux *Ebn Toulon*, se révoltèrent contre leurs Souverains, & se firent déclarer Rois; mais rarement la couronne passoit à leurs enfans. Après la mort des rébelles, cette province retournoit à ses maîtres.

L'an 982 *Moaz*, roi de la côte occidentale de l'Afrique & descendant des Califes Fatimites qui depuis deux siècles y avoient fondé un royaume, conquit l'Egypte par ses Généraux, & vint y fixer le siége de son empire. Sa postérité y régna jusqu'en 1189 que *Salah Eddin* y établit la dynastie des Aïoubites. Ce prince guerrier, la terreur des Croisés, qu'il chassa presqu'entiérement de la Palestine, fut terrassé par Richard cœur de lion, près des murs de S. Jean d'Acre, & le nom du monarque anglois, devint le signal de l'épouvante dans les contrées orientales. Le gouvernement de *Salah*

Eddin, & de ses successeurs, étoit monarchique, & pendant leur domination l'Egypte devint florissante. On voit encore de nos jours, au grand Caire les débris des académies qu'ils fondèrent, & où ils attirèrent, par de riches pensions, les savans orientaux. En douze cent cinquante, immédiatement après la défaite de St. Louis, les Mamlouks (*n*) Baharites, Turcs d'origine, massacrèrent *Touran Chah*, le dernier prince de la famille des Aïoubites, & le fils de *Nejm Eddin* leur bienfaiteur. En sa personne finit la domination des princes Arabes sur l'Egypte. Depuis ce moment elle a toujours été gouvernée par des étrangers.

Les Mamlouks Baharites changèrent la forme du gouvernement, & le rendirent républicain. Les principaux d'entr'eux élurent un chef, auquel ils confièrent une grande autorité. Il avoit droit de faire la guerre ou la paix en prenant l'avis du conseil dont ils formoient les membres. Il pouvoit créer des ministres, des Ambassadeurs, des Gouverneurs, des Généraux, pourvu qu'il les choisit parmi les Mamlouks.

(*n*) *Mamlouk* signifie acquis, possédé. Ils se nommèrent *Baharites* ou maritimes, parce que Nejm Eddin qui les avoit créés, leur donna le gouvernement des châteaux placés au bord de la mer, & dans l'île de *Raouda*.

La nécessité de gagner les suffrages des chefs, marquoit les bornes de sa puissance. Sa politique consistoit à se concilier leur faveur, à s'assurer du parti le plus puissant, & à étouffer dès leur origine les trames que l'on formoit contre sa personne: car dans cette aristocratie, chacun des Mamlouks parvenus aux premiers emplois, devoit tendre à renverser le monarque du trône pour s'y asseoir à sa place. Quoique le peuple fut compté pour rien, le prince devoit craindre son mécontentement, parce qu'un ambitieux en auroit profité pour lui enlever la couronne. On voit que le chef de cette république étoit environné de précipices, que la durée de son empire dépendoit uniquement de ses qualités personnelles, & qu'il ne pouvoit transmettre sa puissance à ses enfans sans des talens distingués; aussi dans l'espace de cent trente-six ans, que les Mamlouks Baharites gouvernèrent l'Egypte, ils eurent vingt-sept Rois, ce qui annonce des règnes bien courts & bien orageux.

Vers le milieu du quatorzième siècle, les Mamlouks Circassiens détrônèrent les Baharites, & conservèrent la même forme de gouvernement. Ils possédèrent l'Egypte jusqu'à la conquête de Selim, Empereur des Turcs qui la leur enleva en 1517. Avant de vous parler des

changemens

changemens qu'il fit à sa constitution, il importe de vous offrir des idées claires & précises des Mamlouks. On donne ce nom, dont vous connoissez la signification, à des enfans qui, enlevés par des marchands ou des voleurs dans la Georgie, la Circassie, la Natolie, & les diverses provinces de l'Empire Ottoman, sont vendus ensuite à Constantinople, & au grand Caire. Les grands de l'Egypte qui ont une semblable origine, les élèvent dans leur maison, & les destinent à succéder à leurs dignités. L'antiquité de cet usage remonte peut-être bien au-delà de Joseph qui, vendu de cette manière à Putiphar (*o*), grand-prêtre d'Héliopolis, devint l'intendant de l'Egypte. Aujourd'hui ces étrangers sont les seuls qui puissent avoir le titre de Bey, & remplir les charges de l'Etat. La loi est si expresse, que le fils d'un Bey ne sauroit être élevé à ce poste éminent. Il embrasse ordinairement le parti des armes. Le Divan lui assigne un honnête revenu, & le nomme *Ebn Elbalad*, enfant du pays (*p*).

Les Mamlouks sont presque tous de familles

(*o*) Ce nom Egyptien vient de *Potiphrè*, prêtre du soleil.

(*p*) D'après ce que je viens de dire, vous voyez, Monsieur, que le mot de Mamlouk differe beaucoup de celui

chrétiennes. Lorſqu'on les a achetés, on les force à embraſſer le mahométiſme, & on les circoncit. Des maîtres de langues leur apprènent le turc & l'arabe. Lorſqu'ils ſavent parfaitement lire & écrire, on leur enſeigne le Coran, qui eſt le code de leur religion & de leurs loix. L'intelligence de ces loix claires, ſimples, & préciſes les met en état de juger ſur le champ avec équité toutes les affaires qui ſe préſentent. Le Mahométan qui poſſède bien ce livre, ſait tout ce qu'il doit à Dieu & aux hommes. Il peut dès lors remplir toutes les charges civiles, militaires, & eccléſiaſtiques.

Dès l'âge le plus tendre, on apprend aux Mamlouks à monter à cheval, à lancer le javelot, à ſe ſervir du ſabre & des armes à feu. On les exerce continuellement aux évolutions

---

d'*Abd*, qui ſignifie eſclave. Les premiers ſont deſtinés à remplir les poſtes les plus diſtingués, les autres ſervent aux emplois les plus vils, & ne parviennent jamais aux dignités. C'eſt donc improprement que les hiſtoriens donnent aux Mamlouks le nom d'eſclave, & que dans l'hiſtoire du Bas-Empire on les appelle *Mammelus*. Les écrivains devroient s'attacher à ne point défigurer les noms des perſonnes & des choſes, & à leur donner leur véritable ſignification. Alors l'hiſtoire offriroit des idées diſtinctes, & des tableaux fidèles.

militaires, à supporter avec constance la chaleur du climat & la soif dévorante des déserts. Ils doivent à ces exercices une forte constitution, & un courage indomptable. Il ne leur manque, pour former d'excellens soldats, que des maîtres instruits de la tactique Européenne. Si ce corps étoit discipliné par nos officiers, il ne céderoit en bravoure à aucune des nations de la terre; mais ils combattent sans ordre, & ignorent absolument l'art de l'artillerie si perfectionné de nos jours.

A quinze & dix-huit ans, ces jeunes gens manient avec adresse des chevaux indomptés, parlent & écrivent plusieurs langues, ont une connoissance approfondie du culte & des loix du pays, & sont capables de remplir les emplois auxquels on les destine. Ils passent successivement par les divers grades de la maison des Beys, & c'est ordinairement le mérite qui les y élève. Parvenus au poste de *Cachef* (q), ils gouvernent les villes qui se trouvent dans la dépendance de leurs patrons. Il leur est permis alors d'acheter des Mamlouks qui suivent

(q) Les *Cachefs* sont les lieutenans des Beys; ils commandent dans les villes dont leurs patrons ont le gouvernement.

leur ſort, & deviennent les compagnons, & les artiſans de leur fortune. Ils n'ont plus qu'un pas à faire pour monter au poſte de Bey qui donne ſiège parmi les vingt-quatre membres du divan ou conſeil de la république; mais quand ils y ſont parvenus, ils ne ceſſent point de ſe regarder comme les ſerviteurs de leur premier maître, & de conſerver pour lui une profonde ſoumiſſion. Telle eſt, Monſieur, l'origine des Mamlouks: telle eſt la carrière qu'ils ont à parcourir. Reprenons le fil de notre narration.

L'Empereur Selim ayant conquis l'Egypte, & terraſſé les Mamlouks Circaſſiens qui ne purent réſiſter aux troupes innombrables avec leſquelles il leur livra des ſanglantes batailles, fit pendre *Thomam Bey* leur Roi à l'une des portes du Caire. Cette action barbare avoit aliené les eſprits, & ils n'attendoient que le départ des Turcs pour reprendre les armes. Les fumées de la gloire qui avoient enyvré l'Empereur Ottoman s'étant diſſipées, il ſentit ſa faute, & pour s'aſſurer cette conquête importante, il tâcha de regagner la bienveillance des Mamlouks. Pour y réuſſir, il changea peu de choſe à la conſtitution de leur gouvernement, & leur accorda de grands privilèges ſpécifiés dans un traité dont voici les principaux articles.

» Quoique nos armées invincibles aient con-
» quis avec l'aide du Tout-puissant le royaume
» d'Egypte, cependant par un effet de notre
» bienveillance nous accordons aux vingt-quatre
» Sangiaks (r) de ce pays un gouvernement ré-
» publicain aux conditions suivantes.

I. La république de l'Egypte reconnoîtra notre souveraineté & celle de nos successeurs, & pour marque de son obéissance, elle regardera comme notre représentant, le lieutenant qu'il nous plaira de lui envoyer, & qui fera sa résidence dans le château du grand Caire. Durant son administration, il n'entreprendra rien contre notre volonté, ni contre les intérêts de la république; mais il se concertera avec les Beys pour ce qui concernera le bien de l'Etat. Si notre lieutenant se rendoit désagréable aux Beys, s'il attentoit à leurs privilèges, nous les autorisons à le suspendre de ses fonctions, & à porter leurs plaintes à notre sublime Porte, afin qu'ils soient délivrés de son oppression.

II. En temps de guerre, la république sera obligée de fournir à nous & à nos successeurs, douze mille hommes de troupes commandées

(r) On les nomme Sangiaks ou Beys.

par des Sangiaks, & de les entretenir à ses frais jusqu'à la paix.

III. Chaque année la république levera cinq cent soixante mille *Aslani* (*s*), & les enverra sous l'escorte d'un Bey à notre sublime porte, & il lui sera délivré par notre *Defterdar* (trésorier) une quittance en bonne forme, à laquelle seront apposés notre sceau & celui de notre Visir.

IV. La république levera un semblable *Khasné* (trésor) de cinq cent soixante mille Aslani destiné à l'entretien de Medine & de la *Caaba*, ou temple de la Mecque. Ce trésor sera conduit tous les ans sous l'escorte du *Scheik Elbalad* (*t*), ou de l'*Emir hajj* qui le remettra au Scherif, successeur de notre prophète, pour être employé au service de la maison de Dieu, & distribué aux personnes qui y résident, afin

(*s*) Cette somme a été portée depuis à 800000 aslani, mais comme les Beys prétextent des dépenses excessives pour l'entretien des canaux & des forteresses, ils n'en envoient pas la moitié à Constantinople. L'aslani est une monnoie d'argent qui vaut environ trois livres Tournois.

(*t*) *Scheik Elbalad* signifie proprement *le vieux du pays*, c'est le titre que prend le premier des Beys qui est le chef de la république. *Emir Hajj* signifie prince de la caravanne. C'est la seconde dignité de la république.

d'obtenir leurs prieres pour nous & les fidèles qui croient le Coran (*u*).

V. La république ne pourra entretenir en temps de paix plus de quatorze mille soldats ou Janissaires ; mais nous lui permettons d'augmenter cette armée pendant la guerre, afin qu'elle puisse s'opposer à nos ennemis & aux siens.

VI. La république prélevera annuellement sur les productions du pays un million de couffes (*x*) de grains, six cent mille de froment, & quatre cent mille d'orge, pour être versées dans nos magasins.

VII. En vertu de l'exécution de ces articles, la république jouira d'un empire absolu sur tous les habitans de l'Egypte ; mais dans les affaires qui concernent la religion, elle prendra l'avis du Mollah, ou grand Prêtre qui sera soumis à notre autorité & à celle de nos successeurs.

VIII. La république aura, comme par le passé, le droit de battre monnoie, & d'y mettre

---

(*u*) On ne porte point ce trésor en argent, mais en blés, grains, & en productions du sol de l'Egypte.

(*x*) Sorte de panier ovale fait de feuilles de dattier qui contient environ 170 livres pesant.

le nom de *Mafr* (*y*), mais elle y joindra notre nom & celui de nos fucceffeurs. Le lieutenant que nous enverrons aura l'infpection fur la fabrication des pièces, afin que le titre n'en foit pas altéré.

IX. Les Beys éliront entr'eux un *Scheik Elbalad*, qui, confirmé par notre lieutenant, fera leur repréfentant, & nos officiers le reconnoîtront pour le chef de la république. Dans le cas où notre lieutenant fe rendroit coupable de tyrannie, & pafferoit les bornes de fon pouvoir, le *Scheik Elbalad* aura droit de repréfenter à notre fublime Porte les griefs de la république. S'il arrive que des ennemis étrangers en troublent la paix, nous promettons, nous & nos fucceffeurs, de la protéger de toute notre puiffance, fans pouvoir exiger d'elle aucune indemnité des dépenfes faites pour la fecourir.

Fait & figné par notre clémence en faveur de la république d'Egypte, l'an 887 de l'hégyre. (1517 de notre Ére.)

Ce traité vous fait connoître, Monfieur, la dernière révolution qu'a éprouvée le gouver-

---

(*y*) *Mafr* eft le nom que les Arabes donnent à l'Egypte en général, & au grand Caire en particulier, parce qu'ils prétendent que ce pays a été peuplé par *Mifraim*, petit-fils de Noé.

nement Egyptien, devenu monarchique, & ariſtocratique. Le premier eſt repréſenté par le Pacha, le ſecond par les Beys, qui compoſent eſſentiellement la république. Le Vice-roi n'eſt, à proprement parler, qu'un fantôme que l'on renverſe d'un ſoufle. Les Sangiaks à la tête des provinces & des armées, jouiſſent réellement de tout le pouvoir. Les peuples ſont abandonnés à leur merci. Cet acte n'offre pas un ſeul mot en leur faveur. Ne diroit-on pas un marchand qui, pour cinq cent ſoixante mille aſlani, vend trois ou quatre millions d'eſclaves, à vingt-quatre étrangers? En effet, on leur met dans les mains une puiſſance abſolue; on leur permet de lever des tributs arbitraires, & d'exercer toute eſpèce de tyrannie ſans qu'aucun frein les arrête. C'eſt donc ainſi que les deſpotes vendent les nations? Et elles ſouffrent cet opprobre! & elles ne réclament point les droits ſacrés qu'elles ont reçus de la nature! Il paroît que Selim, dans la vaſte étendue de ſon empire, ne voyoit point d'hommes, mais un vil troupeau d'eſclaves dont il pouvoit diſpoſer à ſon gré. Les Beys ſentent parfaitement les avantages de leur poſition, & ils en abuſent à l'excès. Un Pacha ne reſte en place qu'auſſi long-temps qu'il favoriſe leurs deſſeins. S'il oſe élever la voix pour défendre les inté-

rêts de son maître, ou ceux des Egyptiens, il devient criminel d'état : le Divan s'assemble, & on le renvoie. Voici la manière dont on reçoit, & dont on congédie ces lieutenans de l'empereur Ottoman.

Aussi-tôt qu'un nouveau Pacha est débarqué au port d'Alexandrie, il donne avis de son arrivée au Conseil de la république. Le *Scheik Elbalad* envoie les plus adroits des Beys pour le complimenter. Ils lui portent des présens, & lui marquent une grande soumission. Pendant qu'ils environnent sa personne, ils sondent adroitement ses dispositions, étudient son caractère, & tâchent d'apprendre de sa bouche, ou de celle de ses Officiers, quels sont les ordres dont il est porteur. S'ils les trouvent contraires à leurs désirs, ils expédient un courrier au *Scheik Elbalad*, qui assemble le Divan, & défend au Pacha d'avancer. On écrit à la Porte que le nouveau vice-Roi vient avec des intentions hostiles propres à exciter une rébellion parmi ses fidèles sujets, & l'on demande son rappel, ce qui n'est jamais refusé. Lorsque les Chefs de la république pensent n'avoir rien à craindre du Lieutenant qu'on leur envoie, ils l'invitent à se rendre au grand Caire. Les Députés le font monter sur une superbe galère, & l'escortent pendant la route. Tous les bateaux qui l'envi-

ronnent sont agréablement pavoisés, & plusieurs remplis de musiciens. Il s'avance lentement à la tête de la petite flotte, & aucune barque ne peut depasser la sienne. Malheur aux voyageurs qui remontent le Nil, car ils sont obligés de grossir son cortége ! Lorsqu'il est arrivé au *Hellé* (z), il s'arrête ; Le *Scheik Elbalad* députe plusieurs Sangiaks pour le recevoir, ou il vient lui-même. A son débarquement, les Chefs de la république le félicitent de nouveau, & le Janissaire Aga lui présente les clefs du Château, & le prie d'y faire sa résidence. On le conduit en pompe dans la ville. J'ai vu l'entrée d'un Pacha, ainsi je puis vous en faire la description.

D'abord les divers corps d'infanterie, précédés de leur musique bruyante, défilèrent sur deux lignes, Enseignes déployées. La cavalerie suivoit. Les cavaliers au nombre de cinq ou six mille, s'avançoient en bon ordre. Leurs habits étoient formés des étoffes les plus éclatantes. Des robes flottantes, d'énormes moustaches, de longues lances armées d'un fer luisant, leur donnoient un air majestueux & guerrier. Venoient ensuite les Beys superbement

(z) Petit village situé une demi-lieue au-dessous de Boulak.

vêtus, & accompagnés de leurs Mamlouks montés sur des chevaux arabes pleins de feu, & couverts de housses brodées en or & en argent. Les brides de ceux des Chefs étoient ornées de perles fines, & de pierres précieuses. Les selles étinceloient d'or. Ces divers cortèges, car chaque Bey avoit le sien, étoient très-élégans. La beauté des jeunes gens, la richesse de leurs habits, l'adresse avec laquelle ils manioient leurs coursiers, formoient un coup d'œil fort agréable. Le Pacha terminoit la marche. Il s'avançoit gravement, précédé de deux cents cavaliers, & d'une troupe de musiciens. Quatre chevaux de main, conduits par des esclaves à pied, alloient au petit pas devant lui. Ils étoient couverts de housses traînantes, chargées d'une broderie en or & en perles. Le vice-Roi montoit un Barbe d'une grande beauté, & portoit à son turban une aigrette de gros diamans, qui réfléchissoient en éclairs les rayons du soleil. Cette entrée me donnoit une idée de la pompe orientale, & du faste qui environnoit les anciens Monarques de l'Asie, lorsqu'ils se montroient en public. La marche commença vers huit heures du matin, & dura jusqu'à midi.

Le lendemain, le Pacha assembl[illegible]
& invite les Beys à s'y rendre. [illegible]

une Tribune, devant une fenêtre grillée, comme le Grand Seigneur. Son *Kiaïa*, ou Lieutenant, lit les ordres de la Porte. Les Sangiaks s'inclinent profondément, & promettent d'obéir en tout ce qui ne sera point contraire à leurs priviléges. Lorsque la lecture est finie, on sert une collation, & au départ de l'assemblée, le vice-Roi fait présent au *Scheik Elbalad* d'une riche fourure, & d'un cheval magnifiquement enharnaché, & aux autres Beys, d'un Caftan. Telle est, Monsieur, l'installation du Pacha.

Le poste qu'il occupe est une espèce d'exil. Il ne peut sortir de l'enceinte de son palais, sans la permission du *Scheik Elbalad*. C'est véritablement un prisonnier d'état qui, au milieu de la splendeur qui l'environne, doit sentir le poids de ses fers. Ses revenus fixés sur la douane de Suès, & sur les marchandises qui arrivent par le golphe arabique, montent à près de trois millions de livres tournois. L'ambition des Beys lui offre une source féconde de richesses. Lorsque la connoissance de sa position, & une politique raffinée lui ont appris à sémer la dissention parmi les chefs de la république, & à s'y former un parti puissant, chacun d'eux s'efforce de s'étayer de son crédit, & il reçoit l'or & l'argent à pleines mains. Les Sangiaks nommés par le Divan achè-

tent auſſi du Pacha la confirmation de leur dignité. Les héritages des perſonnes qui meurent ſans enfans groſſiſſent encore ſes tréſors. C'eſt ainſi que le repréſentant du grand Seigneur peut ſe maintenir en place, & s'enrichir prodigieuſement dans un petit nombre d'années ; mais la plus grande circonſpection doit toujours diriger ſes demarches. Dans le poſte gliſſant qu'il occupe la moindre fàute peut le perdre. Souvent même des événemens inattendus renverſent tous les reſſorts de ſa politique. Si parmi les Sangiaks quelque jeune audacieux détruit, à force de courage & de forfaits, le parti favoriſé par le Pacha, s'il parvient à la dignité de *Scheik Elbalad*, il aſſemble le conſeil, & le vice-Roi eſt ignominieuſement renvoyé. L'ordre de ſon départ eſt confié à un officier habillé de noir, qui le porte dans ſon ſein, s'avance dans la ſalle d'audience, s'incline profondément, & prenant un des coins du tapis qui couvre le ſopha, dit en le relevant, *Inſel Pacha*, deſcend Pacha : il ſort après avoir prononcé ces mots. Le vice-Roi eſt obligé ſur le champ de plier bagage, & de ſe retirer dans l'eſpace de vingt-quatre heures, à Boulak où il attend les ordres de Conſtantinople. Ordinairement ſa perſonne eſt en ſûreté, mais ſi les Beys qui gouvernent ont des griefs contre

lui, ils lui font rendre un compte rigoureux de son administration, des présens qu'il a reçus, & partagent entr'eux ses dépouilles. Pendant l'interrègne, le conseil de la république élit un *Caïmacam* pour remplir sa place, jusqu'à l'arrivée d'un nouveau Pacha. Voila des événemens, Monsieur, dont j'ai été témoin plusieurs fois depuis mon séjour en Egypte. J'espère que ces détails serviront à vous faire connoître le gouvernement de ce pays. L'histoire d'Ali Bey, & de quelques-uns de ses successeurs dont je vous tracerai le tableau dans les lettres suivantes, vous montrera les objets en scène, & vous fournira les moyens de faire l'application de ces principes.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE XVI.

A M. L. M.

Histoire d'Ali Bey.

Au grand Caire.

ALI Bey nâquit en 1728 dans la Natolie, & reçut à sa naissance le nom d'*Iouseph* Joseph. *Daoud* (a) son père, prêtre Grec d'une des familles les plus distinguées du pays, le destinoit à lui succéder dans sa dignité, & ne négligea rien pour son éducation; mais le sort en avoit ordonné autrement. A treize ans, Joseph emporté par l'ardeur de son âge, chassoit avec de jeunes gens dans une forêt voisine. Des voleurs fondîrent sur eux, & les emmenèrent malgré leurs cris & leur résistance. Le fils de Daoud ayant été conduit au grand Caire fut vendu à Ibrahim *Kiaïa* (b), ou lieutenant

(a) *Daoud*, c'est-à-dire David.

(b) Le Kiaïa & l'Aga des Janissaires, c'est-à-dire leur lieutenant & leur colonel ont le titre de Beys, & jouissent ordinairement d'une grande considération.

des

des Janiſſaires, qui le fit circoncire, le revêtit de l'habit de Mamlouk, & l'appella du nom d'Ali, ſous lequel il a été connu depuis. Il lui donna des maîtres de turc, d'arabe, & d'équitation. Contraint de céder à l'empire de la force, il déploroit dans ſon cœur la perte de ſes parens, & ſon changement de religion. Inſenſiblement les bons traitemens de ſon patron, les dignités dont il flatta ſon amour-propre, & plus que tout cela, l'exemple de ſes compagnons lui firent aimer ſon nouvel état. La vivacité de ſon eſprit lui fournit les moyens de ſe diſtinguer. Dans peu d'années il poſſéda parfaitement les langues qu'on lui apprenoit. Il excella de même dans tous les exercices du corps. Aucun des Mamlouks ne manioit un cheval avec plus d'adreſſe, ne lançoit le javelot avec plus de force, & ne ſe ſervoit avec plus de dextérité du ſabre & des armes à feu. Son application à l'étude, & ſes manières gracieuſes l'avoient rendu cher à Ibrahim Kiaïa. Charmé de ſes talens, il l'éleva rapidement aux divers grades de ſa maiſon. Bientôt il parvint au poſte de *Seliclar Aga*, porte-épée, & de *Khaznadar*, tréſorier. L'intelligence qu'il montra dans ces emplois lui gagnèrent de plus en plus les bonnes graces de ſon patron, qui le créa *Cachef* à vingt-deux ans.

Devenu gouverneur de villes, il fit briller son équité naturelle dans l'administration de la justice, & son discernement dans l'acquisition des Mamlouks, auxquels il tacha de communiquer son génie. Dès-lors il jettoit sourdement les fondemens de sa grandeur future. Non-seulement il avoit gagné l'affection d'Ibrahim; mais jugeant que la faveur du Pacha pourroit servir ses desseins ambitieux, il s'étoit attaché à lui plaire. Ce vice-Roi se nommoit *Rahiph*; c'étoit un homme de mérite. Ayant reconnu dans le jeune Cachef, une ame droite & élevée, il lui avoit accordé son amitié, & s'étoit déclaré son protecteur. Il l'auroit en peu de temps élevé à la dignité de Bey, si une catastrophe imprévue n'eût dérangé ses projets. Rahiph doué d'un de ces caractères heureux, qui portent avec eux un charme auquel on ne peut résister, avoit gagné la confiance des Chefs de la république. Loin d'imiter ses prédécesseurs, qui tous fondoient leur autorité sur la dissention qu'ils sémoient parmi les Sangiaks, il s'étoit efforcé d'entretenir parmi eux la paix & l'union. Pour la première fois, le représentant du grand Seigneur, & les premiers du gouvernement unis ensemble, tendoient uniquement au bien général. Les peuples jouissoient d'une administration paisible, & en desiroient la durée. Les Beys

eux-mêmes aimoient le Pacha, & craignoient son rappel. Il n'en fallut pas davantage pour armer l'envie. Ce monstre veille sans cesse pour le malheur des humains, & d'un bout à l'autre du monde soufle ses poisons. Les membres du Divan de Constantinople représentèrent au Sultan Mahmoud la bonne intelligence qui régnoit entre son lieutenant, & les chefs de la république, comme une conspiration formée pour soustraire le pays à son obéissance. Ils colorèrent leurs calomnies de ces raisons spécieuses, qui dans les Cours paroissent souvent des preuves convaincantes. Sans porter plus loin son examen, le grand Seigneur voulut essayer la fidélité de Rahiph. Il lui envoya un Firman, par lequel il lui commandoit de mettre à mort au plutôt le plus de Beys qu'il pourroit. Cet ordre inique révolta le Pacha; mais il falloit perdre la tête ou obéir. Il balança pendant trois jours. Enfin, il choisit le dernier parti. Ayant fait venir les plus fidèles de ses esclaves, il leur montra le Firman, & leur ordonna de tuer chacun un Bey à l'instant où ils seroient rassemblés dans la salle d'audience. Au moment donc où se tenoit le Divan, les satellites qui avoient caché des épées sous leurs robes, poignardèrent les malheureuses victimes de la calomnie. Quatre demeurèrent morts sur la

place. Les autres n'ayant été que bleſſés ſe défendîrent vaillamment, & ſe ſauvèrent. Encore aujourd'hui le marbre de la ſalle où ils furent aſſaſſinés eſt rougi de leur ſang. J'ai vu pluſieurs fois en frémiſſant, les ſignes de cette exécution barbare, commandée ſur un ſimple ſoupçon, par un gouvernement deſpotique.

L'étonnement des Sangiaks échappés de cette boucherie fut extrême. Ils ne pouvoient allier cette action atroce avec la conduite paſſée de Rahiph. Le conſeil s'aſſembla; l'on réſolut de punir un traître, & d'expier par ſa mort l'outrage fait à la république. Mais lorſqu'on voulut s'aſſurer du coupable, il produiſit le Firman de la Porte, & l'on ſe contenta de le bannir ſur le champ. La Pachalie de Natolie, celle de Damas, & enfin le poſte éclatant de grand Viſir, devinrent la récompenſe de ſon crime.

Ce fâcheux événement retarda l'élévation d'Ali. Il reſta Cachef pendant pluſieurs années. Son patron ayant été élu *Emir Hajj*, ou prince de la Caravanne, qui eſt la ſeconde dignité de l'Egypte, il le prit avec lui pour eſcorter les pélerins. Durant la marche ils furent attaqués par les Arabes. Ali fondit ſur eux à la tête des Mamlouks qu'il commandoit, & ſe comporta avec tant de valeur, qu'il repouſſa les ennemis, & en laiſſa un grand nombre

ſur la place. Au retour, pluſieurs tribus s'étant raſſemblées, voulurent venger leur défaite. Le jeune Cachef leur livra combat. Il ſe précipita comme un foudre au milieu de leurs eſcadrons, & renverſant tout ce qui s'oppoſoit à ſon paſſage, il remporta une victoire ſignalée. Les Arabes ne reparurent plus. Ibrahim fit valoir en plein conſeil les ſervices de ſon lieutenant, & propoſa de le créer Sangiak. *Ibrahim* le Circaſſien, ennemi du premier, s'y oppoſa de tout ſon pouvoir, & employa toute ſon éloquence pour empêcher une nomination qui lui faiſoit ombrage. L'Emir Hajj prévalut; le Divan nomma Ali; Eddin Mohamed, Pacha, confirma ce choix, le revêtit d'un Caftan, & lui donna, ſuivant l'uſage, le Firman de Bey.

Devenu l'un des 24 membres de la république, il n'oublia jamais ce qu'il devoit à ſon patron, & défendit ſes intérêts avec une conſtance admirable. En 1758 l'Emir Jajj fut tué par le parti d'Ibrahim le Circaſſien. Dès ce moment Ali ſongea à la vengeance. Pendant trois ans, il enferma dans ſon cœur le reſſentiment de ce meurtre, & employa toutes les reſſources de ſon eſprit pour parvenir au poſte de *Scheik Elbalad*, la première dignité de la république. En 1763, il fut revêtu de ce titre dangereux, qui faiſoit toute ſon ambition.

Bientôt après il vengea le sang de son protecteur, en immolant de sa propre main Ibrahim le Circassien. La haine, plutôt que la prudence, l'avoit porté à commettre cette action désespérée; en effet, elle lui suscita des ennemis nombreux. Tous les Sangiaks attachés au parti du Circassien, conspirèrent contre lui. En bute à leur traits & sur le point d'être massacré, il se sauva par la fuite. Après avoir traversé rapidement les déserts de l'Isthme de Suès, il se rendit à Jérusalem. Ayant gagné les bonnes grace du Gouverneur de cette ville, il se crut en sûreté. Mais l'amitié n'a point d'asile sacré parmi les Turcs, lorsque le Despote commande. Ses ennemis le craignoient même dans son exil. Ils écrivirent à la Porte pour demander sa mort, & sur le champ elle envoya ordre au Gouverneur de lui couper la tête. Heureusement que Rahiph, son ancien ami, l'un des membres du Divan, l'avertit à temps, & lui conseilla de fuir promptement. Ali prévint donc l'arrivée du Capigi Bachi (*d*), & se réfugia près de *Scheik Daher*, prince de St. Jean d'Acre. Ce vieillard respectable, qui depuis cinquante ans, défendoit sa petite principauté contre toutes

(*d*) Messagers du Grand-Seigneur, qui munis d'un firman, s'en vont couper les têtes des Grands disgraciés.

les forces de l'Empire Ottoman, reçut à bras ouverts l'infortuné *Scheik Elbalad*, & lui donna l'hospitalité, ce gage précieux de la sûreté des hommes, dont jamais les Arabes n'ont violé la sainteté. Il ne tarda pas à reconnoître le mérite de son hôte, & dès lors il le combla de caresses, & le nomma son fils. Il l'exhortoit à supporter avec courage l'adversité, relevoit ses espérances, calmoit ses chagrins, & lui faisoit trouver des plaisirs au sein même de sa disgrace. Ali Bey eut pu couler des jours paisibles auprès de *Scehik Daher*; mais l'ambition dont il étoit dévoré ne lui permettoit pas de se livrer au repos. Il entretenoit un commerce secret avec quelques-uns des Sangiaks attachés à ses intérêts. Il échauffoit leur zèle par l'appas des meilleurs gouvernemens. Le prince d'Acre de son côté, écrivoit à ses amis du grand-Caire, & les pressoit de hâter le rappel du Scheik Elbalad. Sur ces entrefaites, *Rahiph* devenu grand Visir, prit hautement la cause de son ancien protégé, & employa le crédit dont il jouissoit, pour opérer son rétablissement. Ces divers moyens réussirent au gré des voeux d'Ali. Les Beys l'invitèrent à revenir au grand-Caire, & à reprendre sa dignité. Il partit sur le champ, & fut reçu aux acclamations du peuple.

Le Scheik Elbalad rétabli, connoissoit parfaitement l'incertitude de sa position. Il ne pouvoit compter sur une administration tranquille. Les haines étoient assoupies & non éteintes. De toutes parts l'orage grondoit autour de lui. Tous ceux que le meurtre d'Ibrahim le Circassien avoit révoltés, lui tendoient sans cesse des piéges. Il falloit toute sa pénétration pour les éviter. Ils n'attendoient qu'une occasion favorable pour faire éclater leur ressentiment. La mort de *Rahiph* arrivée en 1765 la leur fournit. Ils levèrent le masque, & lui déclarèrent une guerre ouverte. Sur le point de succomber, il se sauva dans l'Arabie heureuse, visita les côtes de la mer rouge, examina l'état du pays, & revint se réfugier auprès de Scheik d'Aher qui le reçut avec la même tendresse. Ce sage vieillard, instruit par une expérience de quatre-vingts années, avoit éprouvé l'une & l'autre fortune. Il étoit propre à donner des consolations à un malheureux. Il charmoit par la sagesse de ses discours les ennuis de son hôte; il relevoit son courage par l'espoir d'une avenir plus heureux, & s'efforçoit de lui faire oublier ses malheurs. Tandis qu'il adoucissoit son destin, les Sangiaks du parti d'Ibrahim le Circassien, croyant leur ennemi absolument terrassé, s'abandonnèrent à toutes sortes de vexations,

& persécutèrent ceux qui étoient dévoués aux intérêts d'Ali. Cette imprudence ouvrit les yeux du plus grand nombre. Ils s'apperçurent qu'ils étoient les jouets de quelques ambitieux, & pour renforcer leur parti, rappellèrent l'ancien Scheik Elbalad, & s'engagèrent à le soutenir de tout leur pouvoir. Il partit aussi-tôt au milieu des embrassemens de Scheik Daher qui fit des vœux pour sa prospérité.

De retour au grand-Caire en 1766, Ali tint conseil avec ses partisans. Il leur représenta que sa modération n'avoit fait qu'exciter à la vengeance les amis d'Ibrahim, que la fuite seule avoit pu le soustraire à leurs complots, & que pour opérer la sûreté commune, il falloit sacrifier ces esprits turbulens. Toute l'assemblée applaudit à cette résolution, & le lendemain, on fit couper la tête à quatre des proscrits. Cette exécution assura la tranquillité d'Ali. Il se vit à la tête du gouvernement, & dans l'espace de six ans, il éleva seize de ses Mamlouks au poste de Bey, & l'un d'eux à celui de Janissaire Aga. Les principaux étoient *Mahamed-Abou-Dahab*, *Ismaël*, *Mourad*, *Hassan*, *Tentaoui* & *Ibrahim*. Le premier étoit son compatriote. Il l'avoit acheté en 1758, & conservoit pour lui une affection particulière.

Chef suprême de la république, il prit toutes

les mesures pour rendre sa puissance durable. Non content d'avoir fait monter jusqu'à six mille le nombre de ses Mamlouks, il soudoya dix mille *Mograbi* (*b*). Il faisoit observer parmi ses troupes une discipline sévère, & en les exerçant continuellement au maniement des armes, formoit d'excellens soldats. Il s'attacha les jeunes gens qui composoient sa maison par les soins paternels qu'il prit de leur éducation, & sur-tout par son attention à répandre les graces & les faveurs sur ceux qui en étoient les plus dignes. Son parti devint si puissant que ceux de ses collegues qui n'étoient pas de ses amis, redoutoient son pouvoir & n'osoient contrarier ses desseins. Croyant son autorité établie sur une base solide, il s'occupa du bien des peuples. Les Arabes répandus dans les déserts & sur les frontières d'Egypte, y causoient des ravages qu'un gouvernement mobile ne pouvoit arrêter. Il leur déclara la guerre, envoya contre eux des corps de cavalerie qui les battirent par-tout, & les repoussèrent au fond de leurs solitudes. L'Egypte commença à respirer,

---

(*d*) *Mograbi* signifie Occidentaux. Les Egyptiens donnent ce nom général aux habitans de la côte de Barbarie.

& l'agriculture encouragée, fleurit dans cette riche contrée. Ayant rendu les chefs de chaque village responsables des crimes commis par les habitans, il les punissoit, jusqu'à ce que l'auteur du délit fut remis entre les mains de la Justice. De cette manière, les principaux citoyens veillèrent à la sûreté publique, & pour la première fois, depuis la domination Turque le voyageur & le négociant purent parcourir l'étendue du royaume sans crainte d'être insultés. Connoissant les excès auxquels des soldats mercénaires se portoient, & dans la capitale, & dans les provinces, il ordonna aux personnes lézées de lui adresser directement leurs plaintes, & jamais il ne manqua de leur rendre justice. Parmi les traits nombreux que l'on cite de son équité impartiale, je n'en rapporterai qu'un seul. Un Sangiak ayant rencontré un négociant Vénitien, près du vieux Caire, le fit descendre de sa monture, & lui arracha son châle. Ali en ayant été instruit, fit venir le coupable, le réprimanda fortement en présence de l'étranger, le força de lui faire des excuses publiques, & fut sur le point de lui trancher la tête. Cette intégrité qu'il observoit dans toutes les parties de l'administration, rendit les Egyptiens heureux. Ils crurent revoir le siècle d'or. Encore

aujourd'hui ils ne cessent de bénir sa mémoire & de chanter ses louanges.

Ali Bey avoit acheté une esclave enlevée dans la Russie rouge. Elle étoit belle. Des cheveux blonds qui descendoient jusqu'à terre, une taille noble, un teint d'une blancheur éblouissante, des yeux bleus couronnés de sourcils noirs, étoient les moindres des trésors dont la nature avoit orné la jeune Marie. Elle avoit une ame au dessus de la beauté. Jamais le malheur de son sort ne put la faire condescendre aux désirs de son maître. Il fit parler sa puissance, mais elle lui montra qu'elle étoit libre au milieu des fers. Il voulut l'éblouir par l'éclat qui l'environnoit. Elle parut insensible aux attraits de la grandeur. Charmé de la hauteur d'un caractère dont il portoit l'empreinte dans son ame, il lui parla en homme passionné, & lui offrit sa main à condition qu'elle renonceroit au christianisme. Marie, quoiqu'elle se sentit du penchant pour un homme qui l'avoit traitée avec tous les égards dus à son sexe, eut le courage de refuser. Enfin il lui permit de rester dans la religion de ses pères, pourvu qu'elle n'en donnât pas de marques extérieures, & il obtint son consentement. Il l'aima tendrement & tant qu'il vécut il n'eut point d'autre femme.

Parvenu au faîte de la grandeur, Ali n'avoit point oublié ceux dont il tenoit le jour. S'étant raccommodé avec la Porte, il confia à Tentaoui l'escorte du *Khasné* que l'on envoie tous les ans à Constantinople, & le chargea de passer dans la Natolie, & de lui amener son père & sa famille. Ayant appris leur arrivée à Boulak, il marcha à leur rencontre, suivi d'un nombreux cortège. Aussitôt qu'il apperçut le vieux *Daoud*, il descendit de cheval, courut au devant de lui, & se jettant à genoux lui baisa les pieds en le nommant son père. Le vieillard répandoit des larmes de joie, & ce jour fut le plus beau de sa vie. Il embrassa sa sœur, & un neveu qu'on lui présenta. Après cette tendre reconnoissance, il les conduisit dans son palais qui donnoit sur la place de l'Esbekié (*e*). Les Mamlouks s'emprèsserent de laver les pieds du père de leur maître, & lorsqu'il eut été revêtu d'habits magnifiques, on l'introduisit dans le harem, où l'épouse d'Ali le combla de caresses.

Daoud monté sur un superbe cheval, fut conduit à la salle du Divan. Les Beys, le Pacha lui-même, le complimentèrent, & lui firent des présens. Après sept mois de séjour en

(*e*) C'est le nom de la plus grande place du Caire. La plupart des Beys y ont leurs palais.

Egypte, il voulut retourner dans sa patrie, & Ali le renvoya dans sa ville natale sur un vaisseau chargé de richesses. Il garda sa sœur & son neveu. Vous voyez, Monsieur, que des évenemens qui ont beaucoup de rapport avec l'histoire de Joseph se renouvellent souvent en Egypte (*f*).

Le Scheik Elbalad désirant donner une nouvelle preuve de son amitié à Mahamed *Aboudahah*, & se l'attacher par des liens indissolubles, lui fit épouser sa sœur. On célébra pendant trois jours ce mariage par des illuminations, des courses de chevaux, & des fêtes brillantes. C'étoit accumuler des bienfaits sur un perfide qui méditoit en silence la ruine de son bienfaiteur. Lié sécrétement avec les restes de la maison d'Ibrahim, il aspiroit à la souveraine puissance. L'ambition & la soif de l'or (*g*) avoient corrompu son cœur. Tous les moyens qui pouvoient le faire parvenir à la dignité de *Scheik*

(*f*) Jacob étant arrivé en Egypte, Joseph monta sur son char, & marcha au-devant de son père. L'ayant apperçu il descendit promptement, se jetta à son col, & l'embrassa en pleurant, ch. 46. Le nouveau Joseph ne montra pas moins de tendresse pour ses parens.

(*g*) On l'avoit nommé *Abou Dahab*, père de l'or, à cause de son avarice.

Elbalad lui ſembloient légitimes. Les Sangiaks avec leſquels il étoit d'intelligence, connoiſſant ſon avarice, lui donnèrent des ſommes conſidérables pour l'engager à ſe défaire d'Ali. Sachant combien ſa vigilance & l'amour de tout ce qui l'entouroit, rendoient difficile l'exécution de ce complot, & craignant pour ſa vie s'il étoit découvert, il le remit à des temps plus favorables & garda l'or. Mais pour augmenter la confiance de ſon ami, & l'aveugler davantage, il lui découvrit la conſpiration. Cet aveu réuſſit au delà de ſon eſpérance. La tendreſſe d'Ali pour un gendre auquel il croyoit devoir la ſûreté de ſes jours devint extrême. Cependant Abou Dahab ne perdoit point de vue ſon infâme projet. Il tenta la fidélité de *Tentaoui*, & il lui offrit 300000 liv. pour maſſacrer ſon patron, tandis qu'il joueroit avec lui aux échecs. Ce brave chef courut ſur le champ avertir Ali de cette propoſition. Le Scheik Elbalad trop prévenu en faveur de Mahamed, ne fit qu'en rire. Le traître n'ayant pu réuſſir, eſſaya une autre voie. Il voulut forcer ſon épouſe à empoiſonner un frère qu'elle aimoit, en lui préſentant une taſſe de café. Elle rejetta ſa propoſition avec horreur, & envoya un eſclave fidèle conjurer Ali de ſe tenir ſur ſes gardes, & de craindre Abou Dahab comme

ſon plus dangereux ennemi. Tant d'avertiſſemens auroient dû lui déſſiller les yeux, mais ſa tendreſſe étoit à ſon comble. Il ne put croire des crimes que ſon cœur deſavouoit, & ſes bienfaits le raſſurèrent.

En 1768, les Ruſſes déclarèrent la guerre au grand-Seigneur, & leurs flottes pénétrèrent dans la Méditerranée. Le Scheik Elbalad leva ſuivant la coutume douze mille hommes pour les envoyer au ſecours de la Porte. Ses ennemis profitèrent de cette circonſtance pour le perdre. Ils écrivirent au Divan de Conſtantinople, que les troupes qu'il raſſembloit, étoient deſtinées à ſervir dans les armées des Ruſſes, avec leſquels il avoit fait un traité d'alliance. La lettre étoit ſignée de pluſieurs Beys. La calomnie fut crue ſans examen, & ſur le champ le Sultan envoya un Capigi Bachi, avec quatre ſatellites pour lui trancher la tête. Heureuſement qu'Ali avoit un agent fidèle dans le conſeil. Il lui expédia promptement deux courriers, l'un par terre, l'autre par mer pour lui apprendre cette trahiſon. Ils arrivèrent avant les envoyés du grand-Seigneur. Le *Scheik Elbalad* tint la choſe ſecrète. Il fit venir *Tentaoui* dans lequel il avoit beaucoup de confiance, & lui ayant découvert le myſtère lui commanda de ſe déguiſer en Arabe, & d'aller avec douze Mamlouks,

Mamloucks, à vingt milles du Caire attendre les émiſſaires de Conſtantinople. Vous leurs enleverez, ajouta-t-il les dépêches dont ils ſont porteurs, & vous les mettrez à mort.

Tentaoui s'acquitta parfaitement de ſa miſſion. Après avoir attendu quelque temps dans le poſte qu'on lui avoit déſigné, il vit paroître le Capigi Bachi & ſes ſatellites. Il ſe ſaiſit de leurs perſonnes, leur arracha l'ordre fatal, les fit maſſacrer, & enſevelir dans le ſable. Muni du firman, le Scheik Elbalad aſſembla les chefs de la république, & après leur en avoir fait la lecture leur dit : « Juſqu'à quand ſerons-nous » les victimes du deſpotiſme de la Porte otto- » mane? Quelle confiance pouvons-nous avoir » dans ſes traités? Depuis quelques années elle » a fait périr contre toute juſtice une partie » des chefs de cet état. Pluſieurs d'entre vous » ont aſſiſté à cette exécution ſanglante, & en » portent encore les marques. Voyez le ſang, » dont quatre de vos collegues ont rougi le » marbre, que nous foulons aux pieds. Au- » jourd'hui on ordonne ma mort. Demain on » demandera la tête de celui qui remplira ma » place. Voici le moment de ſecouer le joug » d'un Deſpote, qui violant nos privilèges & » nos loix ſemble diſpoſer à ſon gré de nos » vies. Uniſſons nos armes à celles des Ruſſes.

» Affranchiſſons cette république de la domina-
» tion d'un maître barbare. Aidez-moi de vos
» efforts, & je vous réponds de la liberté de
» l'Egypte. » Ce diſcours produiſit tout l'effet qu'Ali avoit droit d'en attendre. Les ſeize Beys qui étoient de ſon parti, crièrent d'une voix unanime qu'il falloit déclarer la guerre au grand-Seigneur. Ceux qui lui étoient contraires ne pouvant s'oppoſer à ce projet, promirent de le ſeconder de tout leur pouvoir. Sur le champ on ſignifia au Pacha l'ordre de quitter l'Egypte ſous vingt-quatre heures. Le Scheik Elbalad fit part de cette réſolution au prince d'Acre, & lui promit de joindre ſes troupes aux ſiennes pour conquérir la Syrie.

Auſſi-tôt que le divan de Conſtantinople eut connoiſſance de la rébellion des Beys, & de l'orage qui menaçoit la Syrie, il commanda au Pacha de Damas d'attaquer Scheik Daher avant que les forces de l'Egypte l'euſſent joint. A l'inſtant ce vice-Roi marcha avec vingt mille hommes raſſemblés à la hâte pour ſurprendre ſaint Jean d'Acre. Le vieux prince, qui toute ſa vie avoit fait la guerre aux Turcs, ne fut point allarmé de leur approche. Il monte à cheval, appelle ſes ſept fils qui tous commandoient dans des châteaux fortifiés, & ſe mettant à la tête de neuf mille cavaliers, marche droit aux en-

nemis. Tandis que l'un de ses fils les harceloit avec un corps de cavalerie légère, Scheik Daher alla se poster près du lac de Tybériade. Il étoit averti de tous leurs mouvemens. Lorsqu'il scut que dans peu les Turcs arrivèroient, il partagea ses troupes en trois divisions. Il enjoignit aux deux premières de se cacher sur les montagnes jusqu'au moment du signal. Pour lui ayant laissé dans la plaine un camp rempli de vivres, il se retira à quelque distance. Au commencement de la nuit le Pacha s'imaginant surprendre les Arabes, s'avançoit en silence à la faveur des ténèbres. Il arrive au camp, & le peu de troupes qu'on y avoit laissées se retirèrent précipitamment, après une légère escarmouche. Il crut que la crainte avoit causé leur fuite, & ses soldats échauffés par une marche forcée, regardèrent comme une conquête les provisions abondantes qu'ils trouvoient, & burent avidement du vin. Au point du jour Scheik Daher donna le signal convenu, & les trois corps de cavalerie se précipitèrent ensemble dans le camp, le sabre à la main. N'ayant trouvé que des gens ivres, ils n'eurent la peine que de les massacrer. Ils en tuèrent huit mille, firent un grand nombre de prisonniers, & s'emparèrent des tentes, des armes, & des bagages du Pacha, qui s'enfuit pendant le tumulte, & se

ſauva dans les murs de Damas. L'Emir ſe hâta d'envoyer un courrier au grand-Caire pour y porter la nouvelle de ſa victoire, & retourna dans ſa principauté.

Ali voyant ſon allié en ſûreté tourna ſes armes d'un autre côté. Il avoit parcouru l'Iemen, & la côte orientale de la mer rouge. Jugeant combien il retirèroit d'avantages du commerce & des productions de ces contrées s'il pouvoit les ſoumettre à ſon empire, il leva deux corps d'armées, l'un de vingt-ſix mille hommes de cavalerie, l'autre de neuf. Il donna le commandement du premier à ſon gendre, & celui du ſecond à Iſmaël Bey. *Abou Dahab* devoit attaquer l'Arabie heureuſe & les provinces intérieures ; Iſmaël les villes maritimes, & les ports de mer. Il remit aux généraux le plan qu'ils devoient ſuivre, & équippa une flotte pour côtoyer le rivage de la mer rouge, & leur porter des proviſions. Il avoit calculé en habile guerrier les obſtacles qu'ils auroient à ſurmonter, & le ſuccès dépendoit de leur fidélité à exécuter ſes ordres. Les cohortes Egyptiennes partirent du grand Caire en 1770. Tandis qu'elles marchoient à la conquête de l'Arabie, le Scheik Elbalad demeura dans la capitale, où il s'occupa plus particulière-

ment de la police intérieure du royaume, & du bonheur des peuples.

Les douanes de l'Egypte étoient depuis long-temps entre les mains des Juifs qui commettoient des déprédations criantes, & vexoient impunément les étrangers. Il les leur ôta & en confia l'administration à des chrétiens de Syrie, en leur recommandant expressément de favoriser les négocians Européens. Il avoit senti combien l'Egypte pouvoit devenir florissante par le commerce. Son projet étoit de l'ouvrir aux nations de toutes les contrées du monde, & de la rendre l'entrépôt des marchandises de l'Europe, de l'Inde, & de l'Afrique. Il ne falloit pour cela que veiller à la sûreté des caravannes, & mettre les négocians sous la protection des loix. C'est ce qu'il fit, en réprimant de tous côtés les Arabes vagabonds, & en établissant au grand Caire Selim Aga, & Soliman Kiaïa des Janissaires pour protéger les marchands, & leur faire rendre justice. Dans la même vue, il avoit ordonné à ses généraux de laisser des officiers dans les ports dont ils s'emparèroient, pour accueillir les vaisseaux de l'Inde, & les défendre contre l'avidité des naturels du pays. Il ne tarda pas à jouir de la sagesse de son administration. Il eut le bonheur de voir les Egyptiens soulagés, les étran-

gers traités favorablement, la ſûreté publique établie, l'agriculture encouragée, & la république élevée à un point de ſplendeur auquel elle n'étoit pas parvenue depuis ſon établiſſement.

Tandis que ces ſoins l'occupoient, ſes généraux triomphoient dans l'Arabie. *Abou Dahab* conquit l'Iemen dans une campagne, détrôna le Scherif de la Mecque, & mit à ſa place l'Emir Abdalla, qui pour faire ſa cour à Ali le gratifia du titre pompeux de Sultan de l'Egypte & des deux mers. De ſon côté Iſmaël ſe rendit maître de toutes les villes qui bordent la côte orientale du golphe arabique. Ils revinrent au Caire couverts de lauriers. Les habitans les reçurent avec des grandes acclamations, & on célebra leurs triomphes par des fêtes éclatantes.

Ali n'avoit point oublié l'expédition de Syrie. En 1771, il envoya Mahamed *Abou Dahab* à la tête de quarante mille hommes, tenter cette conquête. Tandis que les troupes traverſoient le déſert, des vaiſſeaux partis de Damiète portoient à ſaint Jean d'Acre les proviſions dont elles avoient beſoin. Profitant en habile politique de la circonſtance actuelle, le Scheik Elbalalad écrivit au comte Alexis Orlow alors à Livourne, pour former un traité d'alliance

avec l'impératrice de Russie. Il offroit à l'Amiral, de l'or, des vivres & des soldats, lui demandoit des ingénieurs, & promettoit de joindre ses forces à celles des Russes pour renverser le trône Ottoman. Le comte remercia Ali, l'encouraga dans sa glorieuse entreprise, lui fit de grandes promesses qui ne se realisèrent point, & l'assura qu'il alloit envoyer ses dépêches à sa souveraine.

L'année d'auparavant il avoit député un négociant Vénitien nommé Rosetti, vers la république de Venise pour lui offrir son alliance, & l'encourager à reprendre aux Turcs les îles & les belles provinces qu'elle avoit possédées dans la Méditerranée. Il promettoit de l'aider de toutes les forces de l'Egypte, & d'y rétablir son ancien commerce; mais la république n'adopta pas cette hardie entreprise.

Pendant ces négociations *Abou Dahab*, aidé des conseils & des secours du prince d'Acre, enlevoit aux Ottomans les villes de Syrie, & les chassoit devant lui comme un troupeau. Arrivé le neuf mars près des murs de Gaza munie d'une forte garnison, il la prit d'assaut dans trois jours. Rama lui coûta plus de peines, & de temps. Les assiégés se défendirent avec tant d'intrépidité, qu'il ne put y entrer par force. Il en forma le blocus, & après un mois

elle capitula. Le gouverneur s'étoit sauvé craignant le sort qui l'attendoit. Les Turcs n'osoient paroître en rase campagne, & se défendoient à l'abri de leurs murailles. Après ces deux conquêtes, le vainqueur alla mettre le siège devant *Naplous* autrefois Neapolis. La résistance opiniâtre des assiégés jointe au peu d'usage que les Egyptiens avoient de l'artillerie, fit traîner le siège en longueur. On combattit long-temps autour des murs sans de grands succès. Abou Dahab désespérant d'emporter la place d'assaut, resserra ses lignes de circonvallation, & l'enleva par famine. Il tourna ensuite ses armes contre Jérusalem, que les Mahométans ainsi que les Chrétiens, appellent la ville sainte, & pour laquelle ils ont une grande vénération, parce qu'ils prétendent que Mahomet y a été transporté miraculeusement, & qu'il y a prié dans la compagnie des prophètes (*h*). L'ayant sommée de se rendre, le gouverneur & le grand-Prêtre, lui envoyèrent une députation avec des présens. Ils le conjurèrent de détourner l'orage des murs

(*h*) « Louange à Dieu! qui a transporté pendant la » nuit son serviteur du temple de la Mecque au temple » de Jérusalem, dont nous avons béni l'enceinte pour y » laisser des marques de notre puissance. Le Coran, cha- » pitre 17.

de Jérusalem, de respecter le lieu où le prophète avoit prié, & l'assurèrent que s'il réduisoit sous son obéissance Damas, ils suivroient le sort de la capitale, & lui ouvriroient leurs portes. Le général Egyptien acquiesca à leur demande, & conduisit ses troupes devant *Jaffa* l'ancienne Joppé. Elle est bâtie sur un rocher qui s'avance dans la mer. Ses fortifications, & l'avantage de son assiette rendirent le siège long & meurtrier. Pendant deux mois, *Abou Dahab* battit les murailles avec toute son artillerie; mais comme elle n'étoit ni considérable, ni dirigée par des ingénieurs habiles, il ne fit pas de grandes brêches. Les Egyptiens livrèrent plusieurs assauts, & les intrépides Mamlouks parvinrent jusqu'au haut des remparts; mais ils furent repoussés avec perte. Cependant une partie des assiégés avoit péri. Ceux qui restoient, craignant d'être passés au fil de l'épée, si la place étoit emportée de force, capitulèrent. Le général, après y avoir laissé garnison, se rendit à saint Jean d'Acre au commencement de septembre. Le prince Arabe l'y reçut avec joie, le félicita de ses succès, & lui fournit des vivres & des munitions.

Mahamed ayant laissé ses troupes se reposer pendant quinze jours, alla attaquer *Saide* l'ancienne Sidon, près de laquelle florissoit jadis

la ville de Tyr célèbre par ſon commerce, ſes arts, & ſa marine. L'île ſur laquelle elle étoit bâtie, eſt jointe à la terre, & n'offre plus que des ruines. Seide ſe rendit à la première ſommation. Maître des places les plus importantes de la Syrie, *Abou Dahab* conduiſit ſon armée devant la capitale. Damas ſituée dans une riche plaine, eſt environnée de ruiſſeaux, & de jardins remplis d'orangers, de piſtachiers, de grenadiers, & d'une multitude d'arbres fruitiers, dont les fruits ſont délicieux. On en fait des pâtes excellentes qui ſervent à la compoſition du ſorbet, & que l'on vend dans tout l'Orient. Rien n'eſt plus beau, plus riant, plus frais, que les environs de cette ville. Ce ne ſont de tous côtés que boſquets, ruiſſeaux, & pavillons charmants, où la molleſſe turque s'endort ſur des couſſins de velours, & de ſatin. Les Arabes la nomment *Echams* la ville du ſoleil. Les eaux y ſont admirables pour la trempe de l'acier, & les armes, les poignards, les ſabres qu'on y fabrique ſont renommés dans tout le monde. Le Pacha s'y étoit enfermé avec une garniſon nombreuſe. Il la défendit pendant deux mois avec courage. A la fin de novembre voyant les murs renverſés, les forts avancés détruits, & les ennemis prêts à monter à l'aſſaut, il s'enfuit pendant la nuit, & la ville

fut rendue. La garnifon s'étoit retirée dans la citadelle. Il fallut former un fecond fiège, & ce ne fut qu'après bien des efforts que les Egyptiens s'en emparèrent.

Il ne reftoit plus aux Turcs de places confidérables qu'Alep. La prife de cette ville auroit affuré à la république d'Egypte la poffeffion de la Syrie; mais *Abou Dahab* craignoit que cette conquête ne retardât fes deffeins. Il méditoit depuis long-temps la ruine d'Ali, fon patron, fon beau-frère & fon ami. Le défir de gagner les foldats en les rendant compagnons de fes victoires, avoit armé fon bras, & dirigé fes démarches. L'intérêt de l'Egypte que la réunion de la Syrie eût rendue indédante de la Porte ottomane, n'entroit pour rien dans fes projets. Lorfqu'il fut fûr des officiers & des foldats, lorfqu'il leur eut fait prêter ferment de fidélité, il leva l'étendard de la rébellion. Il tira toutes les garnifons des places conquifes, & rendant inutile le fruit de tant de fang répandu, & d'une année de combats, il rentra dans l'Egypte. Auffi-tôt qu'il fut parti, les Turcs reprirent fans effort les villes qu'on leur avoit enlevées, relevèrent les murs, & y ajoutèrent de nouvelles fortifications. *Abou Dahab*, quoiqu'enflé de fes fuccès, n'ofa d'abord attaquer la capitale, où fon rival étoit trop puif-

ſant ; il cotoya le rivage occidental de la mer rouge, traverſa le déſert, & ſe rendit dans la haute Egypte. Ce fut alors qu'il manifeſta ouvertement ſes coupables intentions. Il s'empara de Girgé & des villes importantes. Il gagna par force, ou par adreſſe, les Beys qui y commandoient, & deſcendit vers le Caire.

Ali Bey ſe repentit, mais trop tard, d'avoir plutôt ſuivi les mouvemens de ſon cœur que les conſeils de la prudence, en mettant dans les mains d'un perfide le commandement qu'il n'auroit jamais dû lui confier. Il lui reſtoit des reſſources, & il ſe hâta de les oppoſer à ſon ennemi. Ayant raſſemblé vingt mille hommes, il mit à leur tête Iſmaël Bey, ſur l'expérience & la fidélité duquel il devoit compter. *Abou Dahab* étoit campé près de Gizé ; *Ali* ordonna à ſon général de ſe poſter au vieux Caire, & d'empêcher les ennemis de traverſer le fleuve. Rien n'étoit plus aiſé ; mais le perfide Iſmaël trahiſſant lâchement les intérêts de ſon patron, fit un traité d'alliance avec *Abou Dahab*, & paſſa dans ſon camp. La jonction des deux armées fut un coup de foudre pour le généreux Ali. Dans les premiers mouvemens de ſon déſeſpoir, il réſolut de s'enfermer dans le château du grand Caire avec le peu de braves qui lui reſtoient, & de s'enſevelir ſous ſes ruines.

Les fils de Scheik Daher qui l'aimoient, lui représentèrent la folie de cette résolution, & le conjurèrent de se sauver avec eux à Saint-Jean d'Acre. Il goûta la sagesse de ce conseil, & en profita. Sur le champ, il écrivit au comte Alexis Orlow, pour le prier de lui envoyer en Syrie des munitions de guerre & quelques officiers. Il chargea de ses dépêches l'Arménien Jacob, qui s'étoit déja acquitté d'une semblable commission, rassembla ses trésors, & les fit charger sur vingt chameaux. Il envoya demander à *Mallem Réisk*, auquel il avoit confié l'intendance des revenus de l'Egypte, tout ce qu'il avoit d'argent ; mais le fourbe s'étoit caché, & il fut impossible de le trouver. Au milieu de la nuit, Ali Bey, accompagné des fils de Scheik Daher, de Tentaoui, Rossuan, Hassan, Kalil, Mourad, Abd Errohman, Latif, Moustafa, Ibrahim, Zoulficar, Hacheph, Osman, Selim Aga, & Soliman Kiaïa des Janissaires, tous Beys de sa création, & d'environ sept mille hommes de troupes, sortit pour la troisième fois du grand Caire, & s'enfuit à travers les déserts. Il emportoit avec lui quatre-vingts millions en or & en argent. Après cinq jours d'une marche forcée, il arriva le 16 avril 1772 aux portes de Gaza, & ses troupes commencèrent à respirer. La trahison de deux hommes à l'amitié

desquels il avoit le plus de droits, navroit son ame de tristesse. Il frémissoit au nom seul d'*Abou Dahab*, & le sang bouillonnoit dans ses veines. Cette agitation jointe à la fatigue d'une route aussi pénible, le firent tomber dans une grave maladie. Livré à la plus sombre mélancolie, il attendoit la mort avec une sorte de consolation. La liberté procurée à l'Egypte, l'Arabie soumise à sa domination, la justice rétablie dans les villes, le commerce florissant, tout le bien qu'il avoit fait aux peuples, tous les avantages qu'il désiroit leur assurer encore, il les voyoit évanouis pour toujours, & cette idée mettoit le comble à ses maux. Tandis qu'il étoit dévoré de ces soucis cuisans, le Scheik Daher ce respectable vieillard, son ami fidèle, son protecteur dans l'adversité, vint le visiter dans sa tente. Il mêla d'abord ses larmes aux siennes, il l'appella son fils, & tâcha par des discours pleins de sens & de tendresse, d'apporter du soulagement à ses peines. Il lui représenta que son sort n'étoit point désespéré, que l'escadre Russe approchoit, & qu'avec ce secours, il pourroit remonter au poste, d'où la trahison l'avoit précipité. Combien les tendres consolations de l'amitié ont de pouvoir sur les cœurs sensibles! C'est un baume salutaire qui pénètre dans tous les sens, & guérit

comme par enchantement, les bleſſures de l'ame & du corps. Ali en ſentit l'effet, & l'eſpoir vint ranimer le flambeau de ſes jours. Le Prince Arabe avoit amené ſon médecin avec lui ; il le laiſſa auprès du malade, qui dans quelques ſemaines recouvra la ſanté.

Un détachement de l'eſcadre Ruſſe ayant paru devant S. Jean d'Acre, Ali profita de cette occaſion pour écrire au comte Orlow. Il lui faiſoit les mêmes demandes, le prioit de lui envoyer des canons, quelques ingénieurs, & un corps de trois mille Albanois. Il l'aſſuroit qu'auſſi-tôt après ſon rétabliſſement au grand Caire, toutes les forces de l'Egypte ſeroient à ſa diſpoſition. Il adreſſoit en outre une lettre à la Czarine, par laquelle il ſollicitoit ſon alliance, & lui propoſoit un traité de commerce avec l'Egypte. Zulficar Bey, porteur de ces dépêches, étoit chargé de préſenter à l'Amiral Ruſſe trois ſuperbes chevaux richement enharnachés. Il eſt certain que ſi la Ruſſie eut envoyé ce foible ſecours au *Scheik Elbalad*, il auroit triomphé de ſes ennemis, & ſe ſeroit fait déclarer Roi d'Egypte. On ne peut douter que la reconnoiſſance ne l'eut porté à faire paſſer entre les mains des Ruſſes le commerce des contrées Orientales, & à leur céder des ports dans la mer rouge ; & la Méditer-

ranée. Cette alliance eut pu changer la face de l'Orient. Les vaisseaux Russes mirent à la voile pour Paros le 18 mai 1772, & conduisirent l'ambassadeur d'Ali.

La retraite précipitée d'*Abou Dahab* avoit donné le temps aux Turcs de rentrer dans leurs possessions, & de s'y fortifier. Ali tenta de les en chasser une seconde fois. Ayant formé un corps de six mille hommes, il en donna le commandement au brave *Tentaoui*, & lui ordonna d'attaquer Seide. *Scheik* Lebi, & *Scheik Crim*, l'un fils, l'autre gendre du Prince d'Acre, se joignirent au chef Egyptien, & marchèrent de concert. Ils rencontrèrent dans leur route, *Hassan Pacha* qui les attendoit dans un poste avantageux à la tête de treize mille hommes. Malgré leur infériorité, ils ne balancèrent pas à lui livrer combat. Leur cavalerie étoit excellente. Ils fondirent tous ensemble sur les Turcs, les enfoncèrent, en taillèrent un grand nombre en pièces, & mirent le reste en fuite. Les fuyards portèrent l'allarme dans Seide, qui ouvrit sur le champ ses portes aux vainqueurs. Tentaoui ayant laissé une garnison dans la ville sous les ordres de Hassan Bey, revint au camp, où il reçut les complimens d'Ali, & du prince d'Acre.

Le 13 août de la même année, Ali marcha

contre

contre Jaffa, accompagné des vaillants fils de Scheik Daher. Ce prince équippa deux vaisseaux pour porter aux assiégeans des munitions & des vivres. Aussi-tôt que les troupes furent en présence de la place, le général somma le commandant de la rendre, & sur son refus l'assiégea. Il battit les murailles pendant quarante jours; mais son artillerie trop foible ne fit que des brêches peu considérables. Néanmoins il donna le signal de l'assaut, & ses soldats s'y portèrent avec intrépidité. La difficulté de l'escalade, & la valeur des assiégés, les forcèrent à la retraite. Ne croyant pas pouvoir l'emporter de force il la bloqua, & résolut de la prendre par famine. Pendant le blocus il envoya Tentaoui avec un détachement de cavalerie pour surprendre Gaza. Ce brave chef partit comme un éclair, enleva la place d'emblée, & après y avoir laissé garnison, retourna au camp couvert de lauriers. Les habitans de Jaffa recevant des secours par mer, se défendoient avec constance. La seule chose dont ils manquassent absolument, étoit le bois. La campagne des environs est délicieuse; elle est entrecoupée de jardins où les orangers, les citroniers forment de charmans ombrages. Des sources abondantes qui coulent du pied de la montagne les arrosent, & entretiennent leur

verdure éternelle. Ces beaux arbres ſont une partie de l'année chargés de fleurs & de fruits. Ali les avoit épargnés. S'étant apperçu que les aſſiégés venoient les abattre & les enlever à la faveur des ténèbres, il les fit couper ſur le champ, & détruiſit ces riantes plantations.

Sur ces entrefaites, l'Ambaſſadeur d'Ali & l'Arménien Jacob revinrent de leur miſſion à bord d'un vaiſſeau Anglois, commandé par le Capitaine Braoun. Le Comte Orlow lui envoyoit deux Officiers Ruſſes, avec des dépêches par leſquelles il l'aſſuroit de ſon amitié, & lui promettoit des ſecours puiſſans. Ces Officiers lui préſentèrent de la part de l'Amiral, trois canons de fonte de quatre livres de balles, ſept barils de poudre, & 500 boulets. C'eſt à quoi ſe bornèrent les magnifiques promeſſes du Comte Alexis.

Le ſiége continuoit toujours. Clinglinoff, Capitaine Ruſſe, éleva une nouvelle batterie de trois canons de douze livres de balles, avec laquelle il fit beaucoup de mal à la ville. Il avoit déja renverſé une partie de la muraille, lorſque voulant voir l'effet de l'artillerie, il regarda par une embraſure, & fut tué d'un coup de mouſquet. Peu de temps auparavant ce brave Officier s'étoit embarqué avec un ſeul homme pendant la nuit, pour brûler les vaiſſeaux Turcs

qui mouilloient dans le port. Ayant été découvert, avant d'avoir pu exécuter son dessein, le feu des remparts l'avoit forcé de se retirer précipitamment.

Le capitaine Braoun ajouta six canons à ceux qui tiroient déja contre la place. Ces diverses batteries formèrent des brêches praticables. Ali sonna la charge, & ses troupes montèrent à l'assaut. Malgré leur ardeur, elles furent obligées de céder à la valeur d'une garnison nombreuse, qui recevoit sans cesse de nouveaux renforts par mer. Plusieurs vaisseaux russes, à la priere d'Ali, s'approcherent de Jaffa, bombardèrent la ville, pendant deux jours, & renversèrent une partie des maisons; mais craignant d'être jettés à la côte, si les vents d'Ouest soufloient avec violence, ils quittèrent cette rade dangereuse. Ces attaques multipliées avoient réduit les assiégés à une grande extrêmité. Ils ne voyoient autour d'eux que des monceaux de ruines. Le Gouverneur effrayé se sauva pendant la nuit, & trompant la vigilance des ennemis, gagna *Naplous* où commandoit son frere. Le lendemain, trente & un Janvier, Ali entra dans la ville. Ce siége meurtrier lui couta trois Beys, & ue grand nombre de Mamlouks. Il remit la place au prince d'Acre, qui avoit approvisionné son armée de vivres & de munitions.

Pendant qu'il campoit devant Jaffa, *Mallem-Reisk* intendant des douanes d'Egypte, vint le trouver dans sa tente, déguisé en Dervich. Son visage brûlé par le soleil, sa maigreur, ses vêtemens sales & déchirés, le rendoient méconnoissable. Il dit pour s'excuser, qu'aussi-tôt qu'il avoit appris l'élévation d'*Abou Dahab*, craignant l'avarice de ce traitre, il avoit enfoui ses richesses, s'étoit sauvé dans les déserts, où, depuis un an, il traînoit une vie misérable. Ali le voyant malheureux, eût pitié de son sort, oublia sa perfidie, & lui fit donner des habits & de l'argent. Dans le même temps, le camp fut témoin d'un autre exemple de la vicissitude des choses humaines. L'*Emir Abdalla* qui, par l'ordre d'Ali, avoit été élevé à la principauté de la Mecque, à la place du Scherif, venoit implorer son assistance. On avoit retabli son rival, & il s'étoit vu contraint de prendre la fuite. Ali le consola, le combla de présens, & il s'en retourna à Médine. C'est ainsi que la disgrace du chef de la république d'Egypte, entraîne le malheur de toutes les personnes attachées à son parti

Après la prise de Jaffa, le Scheik Elbalad conduisit ses troupes devant Rama, qui fut emportée l'épée à la main. Ces succès relevoient l'espérance de ses partisans, & leur donnoient la confiance de rentrer triomphans au

grand Caire. Ali n'avoit point cessé d'entretenir des liaisons avec les chefs des Janissaires, qui ont beaucoup de pouvoir dans la capitale. Les promesses dont il les flattoit, & l'aversion que leur inspiroit l'avarice d'*Abou Dahab*, les déterminèrent à prendre ouvertement son parti, & à demander son rappel. Ils lui écrivirent qu'il pouvoit revenir, & qu'ils défendroient ses intérêts. Cette nouvelle le combla de joie; il en fit part à ses amis, & il se disposa à rentrer en Egypte. Scheik Daher étoit d'un avis contraire. Il lui conseilloit d'attendre les sécours promis par la Russie, de fomenter la division parmi les chefs de la république, de s'assurer davantage de la disposition des troupes à son égard, & de ne pas hasarder légérement sa fortune & sa vie. Ces conseils dictés par la prudence, ne furent point suivis. Ali impatient de retourner au grand Caire, & d'humilier ses ennemis, crut marcher à la victoire. Il réunit les garnisons des villes conquises, y leva des contributions, arriva le 21 mars à Gaza, & en partit le 4 avril 1773.

Toute sa cavalerie consistoit en deux mille hommes, & deux cent cinquante Mamlouks. Trois mille quatre cents Mograbi composoient son infanterie. Tentaoui, Kalil, Latif, Hassan, Abd Errohman, Mourad, Selim Aga

& Soliman Kiaïa des Janiſſaires étoient les ſeuls Beys qui lui reſtoient. Six cent ſoixante chevaux commandés par le fils & le gendre de Sheik Daher, ſe joignirent à cette petite armée qui formoit en tout ſix mille trois cent dix combattans.

Abou Dahab avoit envoyé douze mille hommes à Salakia, ville ſituée dans l'iſthme de Suès, pour empêcher Ali de paſſer outre. Auſſitôt donc qu'il s'approcha de cette place, ces troupes s'avancèrent à ſa rencontre, & ſe mirent en ordre de bataille. Le Scheik Elbalad ſans balancer leur livra combat. Il fondit ſur elles avec la rapidité de l'éclair. Il combattoit le ſabre à la main à la tête des Mamlouks, qui encouragés par ſa préſence, portoient le ravage dans tous les rangs. Les ennemis ſoutinrent ce choc terrible pendant quatre heures. Enfin, enfoncés de toutes parts, ils s'enfuirent dans le déſert, & laiſsèrent un grand nombre des leurs ſur la place. Cette victoire glorieuſe encouragea la petite troupe d'Ali, qui ſous un ſi brave chef, ſe crut invincible. Profitant de l'ardeur de ſes guerriers, il marcha droit au grand Caire. Les fuyards y portèrent la nouvelle de leur défaite, & de ſon approche. *Abou Dahab* aſſembla les Beys vendus à ſes intérêts, & les principaux du peuple, & leur parla en ces termes : « Braves chefs de la ré-

» publique, & vous Egyptiens, qui chérissez la
» loi de notre prophête, vous connoissez Ali.
» Il est chrétien dans le cœur, & a contracté des
» alliances avec les infidèles. Il veut soumettre
» ce pays pour abolir la religion de Mahomet,
» & vous forcer à embrasser le christianisme.
» Rappellez-vous ce que les Européens ont fait
» dans l'Inde ; les Musulmans de ces riches
» contrées les ont accueillis avec bonté, les ont
» reçus dans leurs ports, leur ont accordé des
» comptoirs, & ont formé avec eux des traités
» de commerce. Qu'en est-il arrivé ? Les Chré-
» tiens ont ravagé leurs provinces, détruit leurs
» villes, conquis leurs royaumes, & après les
» avoir réduits en esclavage, ont établi l'ido-
» lâtrie (*i*) sur les ruines de la vraie religion.
» Fidèles Musulmans, un pareil sort vous attend.
» Ali, l'allié des Européens, va renverser la
» constitution de votre empire, ouvrir l'Egypte
» aux Infidèles, & vous forcer à devenir Chré-
» tiens. Aidez-moi à repousser l'ennemi de la
» république, de vos loix, & de Islamisme,
» ou préparez-vous à tous les maux qu'ont souf-

(*i*) Les Mahométans nous appellent idolâtres, parce que ne pouvant comprendre nos mystères, ils disent que nous adorons plusieurs dieux.

» ferts vos frères du Bengale. Choisissez entre » lui & moi ». En finissant ce discours, *Abou Dahab* fit semblant de vouloir abdiquer la dignité de Scheik Elbalad, & de se retirer. Mais toute l'audience cria d'une voix unanime anathême contre Ali, & promit de verser jusqu'à la dernière goutte de son sang pour défendre la cause commune. Profitant adroitement de ce moment d'enthousiasme, *Abou Dahab* fit publier par la ville que quiconque aimoit sa religion & sa patrie eut à prendre les armes, & avant la fin du jour, vingt mille hommes se rangèrent sous ses drapeaux. Il partit sur le champ à la tête de cette armée, pour attaquer son ennemi. Les Janissaires fideles à leur parole, refusèrent de le suivre, & attendirent tranquillement le succès du combat.

Ali n'étoit point préparé à cet événement. Lorsqu'il apprit qu'*Abou Dahab* approchoit avec des troupes trois fois supérieures aux siennes, il s'abandonna au désespoir, & tomba dangereusement malade. On lui conseilla de retourner à S. Jean d'Acre, mais il déclara qu'il mourroit plutôt que de faire un pas en arrière.

Le 13 avril 1773, l'armée du grand Caire parut devant son camp. Aussi-tôt il rangea ses troupes en ordre de bataille. *Scheik Lebi* & Sheik Crim eurent le commandement de l'aîle

gauche. Il donna celui de la droite à Tentaoui, & plaça ſon infanterie au centre. Après avoir fait ces ſages diſpoſitions, & exhorté les chefs à combattre vaillamment, il ſe fit tranſporter dans ſa tente, car il étoit ſi foible qu'il ne pouvoit ſe tenir à cheval. La bataille ſe livra vers onze heures du matin. Les deux partis ſe chargèrent avec fureur, & malgré l'infériorité des troupes d'Ali, elles eurent d'abord l'avantage. Scheik Lebi & Scheik Crim repouſsèrent glorieuſement la cavalerie Egyptienne. Tentaoui, accompagné des braves Mamlouks, renverſa tout ce qui ſe trouvoit devant lui. La victoire ſe déclaroit pour Ali, lorſque les *Mograbi*, ces troupes mercenaires, toujours conduites par l'appât du gain, ſe laiſsèrent corrompre par les offres magnifiques d'*Abou Dahab*, & paſsèrent de ſon côté. La fortune changea de face. Les fuyards ſe rallièrent, & n'ayant plus que trois mille hommes à combattre, les enveloppèrent de toutes parts, & en tuèrent un grand nombre. Le généreux Tentaoui ne put ſurvivre à ſa défaite. Il ſe précipita au milieu des eſcadrons, & tomba percé de coups ſur un monceau de morts qu'il avoit immolés. Scheik Lebi, le vaillant fils du prince d'Acre, ſe défendit pendant long-temps avec les Arabes qu'il commandoit, & mourut en combattant. Scheik

Crim s'ouvrant un passage à travers les Egyptiens, courut à bride abattue à la tente d'Ali, & le conjura de se sauver avec lui à S. Jean d'Acre. Mourad, Ibrahim, Soliman, & Abd Errohman y arrivèrent aussi, & lui firent les mêmes remontrances. Mes amis, leur répondit-il, fuyez, je vous le commande; pour moi mon heure est venue. A peine l'avoient-ils quitté que les troupes victorieuses l'environnèrent. Les Mamlouks qui se trouvoient devant sa tente, défendirent leur maître jusqu'à la dernière goutte de leur sang, & périrent tous les armes à la main. Le désespoir ayant donné des forces au malheureux *Scheik Elbalad*, il se leva & tua les deux premiers soldats qui voulurent le saisir. On fit feu sur lui, & il fut blessé de deux balles. Dans ce moment le lieutenant d'*Abou Dahab* ayant paru le sabre à la main, Ali le renversa d'un coup de pistolet. Noyé dans son sang, il se battoit comme un lion, mais un soldat l'ayant terrassé par derrière d'un coup de sabre, on se jetta sur lui, & on l'emporta dans la tente du vainqueur. Le traître poussant la perfidie jusqu'au bout, répandit des larmes feintes en le voyant dans cet état, & voulut le consoler de sa disgrace. Ali détourna les yeux, & ne lui dit pas une parole. Il mourut huit jours après de ses blessures. Dautres m'ont

assuré qu'elles n'étoient pas mortelles, & que son infâme beau-frère le fit empoisonner. C'étoit mettre le comble à ses atrocités, & l'on ne peut sans frémir voir à quelles horreurs l'ambition porte les hommes.

Ali étoit d'une taille au-dessus de la moyenne. Il avoit les yeux grands & pleins de feu. Son air étoit noble & gracieux, & son caractère franc & généreux. La nature l'avoit doué d'un courage indomptable, & d'un génie élevé. Bien éloigné de cet orgueil barbare qui porte les Turcs à mépriser les étrangers, il les aimoit à cause de leurs talens, & payoit généreusement leurs services. Il desiroit ardemment des officiers pour discipliner ses troupes, & leur apprendre la tactique Européenne. Il mourut victime de l'amitié. Son malheur vint d'avoir nourri & élevé un traître qui profita de ses bienfaits pour empoisonner ses jours, & le conduire à la mort. Si la Russie eut profité de ses offres, si elle lui eut accordé des ingénieurs, & trois ou quatre mille hommes de troupes, il se feroit rendu souverain de la Syrie & de l'Egypte, & eut fait passer dans les mains de son alliée le commerce de l'Arabie & de l'Inde. Il périt à l'âge de 45 ans. Les Egyptiens pleurèrent sa perte, & se virent replongés dans les maux dont il les avoit délivrés.

Auſſi-tôt que Scheik Daher apprit la mort d'Ali, & celle de ſon fils, il s'abandonna à la douleur & aux regrets. Le malheureux vieillard ſe jetta la face contre terre, ſe couvrit de pouſſière, & verſa des torrents de larmes. Bientôt il fallut ſonger à défendre ſa vie & ſes états. *Abou Dahab* glorieux de ſon triomphe, voulut ſe venger de la protection que le prince Arabe avoit accordée à Ali. Il marcha contre la Syrie avec toutes les forces de l'Egypte, & laiſſa Iſmaël pour gouverner en ſon abſence. Jaffa fut la première ville attaquée. Scheik Crim la défendoit avec courage, & le ſiège traînoit en longueur. Malheureuſement un Européen gagné par les promeſſes d'*Abou Dahab* creuſa une mine, dont l'effet renverſa une partie conſidérable des murs. Les Egyptiens entrèrent par la brêche, & paſsèrent au fil de l'épée tous les habitans. Après cette barbare exécution, ils marchèrent vers S. Jean d'Acre. Scheik Daher qui aimoit ſes peuples, & qui craignoit de les expoſer à un ſort auſſi cruel, leur conſeilla d'ouvrir les portes de la ville au vainqueur, & ſe retira dans les montagnes avec ſes enfans. *Abou Dahab* n'ayant trouvé aucune réſiſtance, épargna le ſang. S'imaginant que les moines de Nazareth gardoient les tréſors du prince, il les fit venir, & leur commanda de les li-

vrer ſur le champ. Ces malheureux aſſurèrent vainement qu'ils n'en avoient aucune connoiſſance. Il fit trancher la tête à trois d'entr'eux. Non content de cette cruauté, il fit mourir dans les tortures *Mallem-Ibrahim Saba*, intendant de *Sheik Daher*, pour le forcer à découvrir ces tréſors imaginaires. Quelques-uns des fils du prince Arabe, éprouvèrent un pareil ſort ſans plus de ſuccès.

Ici finirent les crimes d'*Abou Dahab*. Un matin on le trouva mort dans ſon lit. On prétend qu'il fut empoiſonné par un de ſes eſclaves, mais ce fait eſt incertain. A cette nouvelle les troupes Egyptiennes reprirent la route du grand Caire, & Iſmaël fut élu Cheik El-balad. Auſſi-tôt le prince d'Acre deſcendit des montagnes, & rentra dans ſa principauté. Les peuples célébrèrent ſon retour par des cris de joie, & des fêtes ſolemnelles.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient, une eſcadre Turque vint mouiller ſur la côte de Syrie. Le Capitan Pacha ayant obtenu de Scheik Daher la permiſſion de le viſiter, lui apporta un firman du Grand-Seigneur, qui accordoit à lui & à ſes deſcendans la ſouveraineté d'Acre, & le pardon du paſſé. Le vieillard fut au comble de la joie. Si près du tombeaux, il dit qu'il y deſcendroit ſans regret, puiſqu'il voyoit légi-

timer une puiſſance qu'il avoit achetée par ſoixante ans de guerres & de travaux. Il traita magnifiquement l'amiral Turc, & le combla de préſens. Le Capitan Pacha lui en témoigna ſes remercimens, & avant de partir, le pria inſtamment de venir dîner à ſon bord. Le prince Arabe, après le firman qu'il avoit reçu, n'eut aucun ſoupçon de la trahiſon qu'on méditoit, & ſe rendit à ſon invitation. Auſſi-tôt qu'il fut entré dans le vaiſſeau, on le ſalua d'une décharge d'artillerie, & un inſtant après l'amiral tira de ſon ſein un autre firman qui ordonnoit ſa mort, & lui fit trancher la tête. Ce reſpectable vieillard ſi lâchement trahi, avoit 86 ans. Il étoit adoré des peuples qu'il avoit défendus toute ſa vie contre la tyrannie des Pachas. C'eſt ainſi que le divan de Conſtantinople traite les grands de ſa domination! Mais un gouvernement qui emploie de pareils moyens pour faire rentrer dans le devoir les princes & les gouverneurs, décèle ſon impuiſſance; & un empire qui n'a d'autres armes pour conſerver ſes provinces, que la perfidie, eſt ſur le penchant de ſa ruine. Lorſque les empereurs Grecs corrompus par la molleſſe, la flatterie & l'eſprit de ſecte, détruiſirent par le fer & le poiſon tous ceux qui leur faiſoient ombrage dans l'étendue de leurs états, ils ne tardèrent

pas à être détrônés, & Conſtantinople paſſa dans les mains d'un peuple plus généreux. Aujourd'hui que les Ottomans avilis uſent de ſemblables moyens, un pareil ſort les attend. Je crois que ces réflexions ſont juſtes, car en parcourant avec attention les Annales de l'Hiſtoire, on voit les royaumes s'éteindre avec la vertu & les mœurs des nations.



LETTRE XVII.

A M. L. M.

Suite de l'histoire d'Ali.

Au grand Caire.

J'ESPÈRE, Monsieur, qu'il vous sera agréable de connoître des événemens qui pourront servir de suite à l'histoire d'Ali, & de la plupart desquels j'ai été spectateur. Après la mort de ce vaillant Chef, & celle de Mahamed *Abou Dahab*, Ismaël jouissoit tranquillement du fruit de sa trahison. Elu Scheik Elbalad, il gouvernoit l'Egypte en Souverain. Ayant distribué les Provinces à ses créatures, il ne voyoit autour de lui que des protégés, & régnoit au grand Caire. Pour assurer sa domination, il l'étaya du crédit du Pacha, homme adroit & entreprenant. Lorsqu'il eût gagné le vice-Roi, & les officiers des Janissaires, il envoya ses ordres d'un bout à l'autre de l'Egypte, & ses volontés devinrent des loix. Elevé par Ali, il étoit exercé au métier des armes, avoit du courage, & une grande intelligence des affaires. L'avarice ternissoit

ces

ces qualités. Il rassembloit l'or de toutes parts, & au lieu de s'occuper du bien des peuples, & de la gloire de l'Etat, il ne songeoit qu'à grossir ses trésors. Tandis qu'il croyoit n'avoir rien à craindre, Mourad & Ibrahim brûloient du desir de venger la défaite de leur patron. Le premier, plein de feu & d'ardeur, étoit courageux, franc, mais inconsidéré; l'autre, joignoit à un caractère modéré, un esprit fin, propre à former un parti. S'étant jurés une amitié fidèle, ils partirent de Syrie avec un petit nombre de Mamlouks attachés à leur sort, traversèrent les déserts, & se rendirent dans le Saïd. Avant qu'ils eussent pu s'y former des partisans, Ismaël envoya une armée contre eux. Mourad vouloit combattre avec une poignée de soldats, la prudence d'Ibrahim l'en empêcha, & ils se retirèrent au fond des solitudes où les ennemis n'osèrent les poursuivre. Tandis qu'ils y séjournoient, ils mirent dans leurs intérêts un Prince arabe indépendant, & lui promirent d'augmenter ses états, si, par son moyen, ils pouvoient rentrer dans la Capitale. L'Emir, charmé d'accorder sa protection à des Beys disgraciés, contre Ismaël qui avoit voulu lever des contributions sur ses terres, jura qu'il les aideroit de tout son pouvoir. Sur le champ, il ordonna aux Arabes de sa domination de prendre les armes, & dans un instant,

six mille cavaliers se rangèrent sous ses drapeaux. Avec cette petite armée, ils cotoyèrent le fleuve, s'emparèrent des principales Villes situées sur ses bords, & descendirent vers le Caire. Après avoir battu différens partis qu'Ismaël leur avoit opposés, ils vinrent, en 1777, camper près de Gizé. Le *Scheik-Elbalad* sortit du Château à la tête d'une armée nombreuse, pour les arrêter au passage du Nil. Tandis que les Troupes étoient en présence, les généraux s'envoyèrent réciproquement des députés, & parlèrent d'accommodement. Ismaël qui redoutoit la valeur impétueuse de Mourad, & la sagesse d'Ibrahim, ne voulut pas exposer sa fortune au sort d'un combat, & leur offrit de reprendre leur place parmi les membres de la république. La paix fut signée à cette condition. Ils entrèrent donc dans la capitale, précédés du Prince arabe, qui, monté sur un cheval superbe, marchoit à la tête de ses cavaliers, armés de sabres & de lances. Après avoir demeuré trois jours au Caire, voyant ses desseins accomplis, il retourna dans sa principauté, chargé de présens, & de promesses flateuses. La réconciliation n'étoit qu'apparente. Ismaël avoit attiré ses ennemis pour les détruire sans combattre. Possédant les trésors & la puissance, il pensoit qu'il viendroit facilement à bout de ce dessein. Les nouveaux Beys mar-

choient donc environnés de précipices. Il falloit beaucoup d'adreſſe pour éviter les piéges qu'on leur tendoit. En 1778, le *Scheik Elbalad* craignant que, s'il les attaquoit dans leurs palais, où ils ſe tenoient ſur leurs gardes, le peuple ne prît parti pour les reſtes de la maiſon d'Ali, forma avec le Pacha & ſes partiſans, la réſolution de les maſſacrer le premier jour où ils ſe rendroient au Divan. Ils eurent avis du complot, & ſe ſauvèrent pendant la nuit dans la haute Egypte. Ils ſe fortifièrent dans Girgé, appelèrent les Arabes à leurs ſecours, & attendirent de pied ferme leur ennemi. Iſmaël envoya un corps de cavaliers à leur pourſuite. Les fugitifs leur livrèrent combat, & les mirent en déroute. Il vint lui-même avec trente mille hommes de troupes. Plein de confiance dans ſes forces, il comptoit ſur une victoire certaine. Mais l'adroit Ibrahim employa contre lui la ruſe qui avoit ſi bien ſervi *Abou Dahab*. Connoiſſant ſon avarice, & ſachant qu'il payoit mal ſes ſoldats, il leur offrit une paye beaucoup plus conſidérable, & promit d'avancer les Officiers. Il n'en fallut pas davantage pour débaucher une partie de ces troupes mercénaires, toujours diſpoſées à ſe vendre au plus offrant. Auſſi-tôt qu'Iſmaël s'apperçut qu'il étoit abandonné, il s'enfuit précipitamment au Caire, chargea cinquante cha-

meaux d'or, d'argent, & de ses effets les plus précieux, & se sauvant à travers l'Isthme, se réfugia dans la Syrie. Ce lâche, justement puni d'avoir trahi son ami & son maître, a traîné depuis ce moment une vie misérable, dans les diverses Provinces de l'Empire Ottoman. On m'a assuré qu'il s'étoit rendu à Constantinople sur la foi des promesses de la Porte, dont il avoit rétabli l'autorité en Egypte, & que le Divan, après l'avoir dépouillé de ses trésors, l'avoit livré à son malheureux sort.

La retraite d'Ismaël rendoit Ibrahim & Mourad maîtres du royaume. Ils rentrèrent triomphans au grand Caire, & le peuple les reçut avec de grandes acclamations. L'un se fit nommer *Scheik Elbalad* & l'autre *Emir Hajj*. Leur premier soin fut de déposer le Pacha qui avoit eu l'imprudence de prendre parti contre eux, en les déclarant ennemis du grand Seigneur. L'émissaire habillé de noir se rendit à son appartement, plia le coin du tapis, & le vice-Roi se retira sur le champ à Boulak, où il attendit les ordres de Constantinople. Lorsqu'on leur en eût envoyé un nouveau, ils songèrent à élever leurs Mamlouks à la dignité de Bey. J'assistai à cette nomination à la faveur de mon habit turc. Les Sangiaks étoient assis à l'extrémité de la salle du conseil, près de la grille où

ſe tenoit le Pacha. Le peuple rempliſſoit le reſte de l'appartement. Après qu'ils eurent remis au *Kiaïa* le nom de ceux qu'ils vouloient créer, il les lut à haute voix, les revêtit d'un caftan, leur donna le firman de Sangiak, & ils furent proclamés Beys. Lorſque la cérémonie fut finie, ils reconduiſirent en pompe le Scheik Elbalad, & l'Emir-Hajj à leurs palais. La marche étoit très-brillante. Ibrahim & Mourad, montés ſur des chevaux couverts d'or & de diamans, ſaluoient à droite & à gauche, le peuple rangé en haie, qui répétoit leurs noms avec des cris de joie, & leur ſouhaitoit toutes ſortes de proſpérités. Ces deux Chefs jettoient à chaque inſtant des poignées de médins, de piaſtres & de ſequins que les Egyptiens ramaſſoient avec avidité. Ils étoient précédés de ſix cents Mamlouks magnifiquement vêtus, & montés ſur des courſiers richement caparaçonnés. Les Janiſſaires, les Azabs, & les différens corps de troupes, ſuivoient en bon ordre. Cette pompe dura pendant deux heures. Plus de quatre cent mille hommes en furent ſpectateurs. J'étois bien ſurpris qu'un troupeau auſſi nombreux ſe ſoumit volontairement à ſept ou huit mille étrangers qui ne s'occupent qu'à le dévorer. Mais les Naturels de l'Egypte doux, paiſibles, ſans force & ſans énergie, paroiſſent deſtinés à un éternel eſclavage. Courbés

depuis des siècles sous le joug du despotisme ; ils souffrent tous les maux, sans jamais lever la tête. S'ils étoient soumis à un gouvernement modéré, il n'y auroit point de peuple plus heureux sur la terre. Malgré les malheurs de leur sort, ils aiment leur pays avec passion, & rien ne peut les en arracher.

Ibrahim & Mourad ayant chassé Ismaël du grand Caire, résolurent d'éteindre entièrement les rejetons de sa maison. Ils redoutoient sur-tout Hassan Bey, qui, par sa générosité, sa justice & sa valeur, avoit gagné la faveur du peuple & des grands. N'ayant pu le faire périr par ruse, ils employèrent la force ouverte. S'étant retirés dans le château, ils dressèrent une batterie de six canons contre son palais, & distribuèrent des corps de troupes dans les environs, pour l'assaillir de toutes parts. Hassan se défendoit courageusement avec ses Mamlouks, & repoussoit tous les assauts qu'on lui livroit. Le bruit de l'artillerie jetta l'effroi dans le cœur des habitans. La guerre se faisoit au milieu des rues, & du haut des toits. On entendoit de tous côtés le tumulte des combattans, les maisons qui s'écrouloient, & les cris des malheureuses victimes de la dissention. Des bandes de scélérats profitant du désordre, couroient dans tous les quartiers de la ville, enfonçoient les portes,

entroient dans les maiſons, & mettoient tout à feu & à ſang. Les négocians françois étoient dans la conſternation. Ils s'attendoient à chaque inſtant à voir la porte de leur contrée renverſée, leur fortune détruite, & à périr au milieu de leurs femmes & de leurs enfans. J'aſſiſtai à cette tragédie, & réſolus avec quelques jeunes gens de défendre l'entrée de la rue, juſqu'à la dernière goutte de notre ſang, & de mourir au moins en combattant. Nos alarmes n'étoient pas ſans fondement. Environ deux cents brigands vinrent avec des haches & des armes de toute eſpèce, pour abattre la ſeule porte qui nous mettoit à l'abri; mais comme elle étoit très-forte, & qu'ils s'attendoient à trouver de la réſiſtance, ils tournèrent leurs pas d'un autre côté, & pillèrent les maiſons voiſines. Cette ſcène d'horreur dura deux jours & deux nuits, pendant leſquels le bruit du canon, de la mouſqueterie, & les cris du déſeſpoir ne ceſsèrent point de ſe faire entendre. Nous pûmes en juger à notre aiſe, car perſonne d'entre nous n'eût envie de ſe livrer au ſommeil. Enfin, le troiſième jour du combat, nous apperçûmes du haut des terraſſes, Haſſan Bey, qui, accompagné de deux cents Mamlouks, s'ouvroit, le ſabre à la main, un paſſage à travers les ennemis, & ſe ſauvoit du grand Caire. Ayant voulu gagner

la Syrie, il rencontra dans le désert un corps de trois mille Arabes du parti ennemi, qui lui coupèrent la retraite. Il s'efforça de se faire jour à travers leurs escadrons, & combattit en désespéré. Tous ses Mamlouks périrent à ses côtés. Quoique couvert de sang, il se défendit pendant une heure. Ayant été pris, les Arabes le ramenèrent vers la Capitale. Arrivé à Boulak, il les conjura de lui permettre d'entrer un instant dans la maison d'un Scheik de ses amis, pour lui dire un dernier adieu. Ils acquiescèrent à sa demande, & dépêchèrent un courrier pour avertir Mourad qu'ils amenoient son ennemi prisonnier. A cette nouvelle, l'Emir-Hajj envoya deux cents satellites pour lui couper la tête. Ils environnèrent la maison, & le demandèrent à haute voix. Le Scheik le refusa, & déclara qu'il ne violeroit jamais les loix de l'hospitalité, en leur livrant son ami. Ils se disposèrent à l'enlever par force. « Je ne souffrirai point, lui dit » Hassan, que vous soyez exposé à la violence » de ces forcénés, qui massacreroient vous, » votre femme & vos enfans. Laissez-moi sortir ». En finissant ces mots, il s'arrache des bras du Scheik, monte sur la terrasse, passe delà sur une autre, & s'étant apperçu que la porte de la maison n'étoit gardée que par un soldat, il descend sans faire de bruit, l'ouvre,

arrête le bras qui va le frapper, renverse le cavalier, lui arrache son sabre, & fuit à bride abattue, vers le grand Caire. A ce spectacle, les satellites demeurèrent comme immobiles de surprise. Revenus à eux, ils firent feu sur le fugitif, & le poursuivirent de toute leur force. Deux des cavaliers l'avoient atteint; il les renversa à coups de sabre, & continua sa course. Toutes les rues du grand Caire ont des portes pour la sûreté publique. Il en fit fermer plusieurs, & emportant les clefs avec lui, arrêta ses ennemis. S'étant rendu au palais d'Ibrahim, il entra par la cour du Harem, se couvrant le visage de son chale, pour n'être pas reconnu. L'épouse du Scheik Elbalad étoit sa parente: il la pria d'intercéder pour lui auprès de son mari. Elle alla se jetter à ses genoux, & lui demanda la vie de son cousin. Ibrahim se laissa fléchir, prit Hassan sous sa protection, le fit guérir de ses blessures, & résista long-temps à Mourad qui sollicitoit sa mort. Voyant que l'Emir-Hajj se préparoit à lui faire la guerre, s'il n'obtenoit sa demande, il se raccommoda avec lui, en consentant que le prisonnier fût relégué à Gedda. On le conduisit à Suès, & on le remit au patron d'un petit bâtiment qui reçut ordre de le transporter au lieu de son exil. Deux de ses esclaves, compagnons volontaires de son infor-

tune, l'avoient ſuivi par attachement. Ils ſurent que le capitaine étoit chargé d'un firman ſigné de Mourad, qui condamnoit la tête de leur maître, auſſi-tôt qu'il ſeroit débarqué, & ſe hâtèrent de l'en inſtruire. Haſſan feignant d'ignorer ſa deſtinée, pria le patron de le deſcendre ſur le rivage de l'Egypte, au lieu de le conduire à Geddà. Ses promeſſes & ſes menaces ne purent l'y faire conſentir. Sur ſon refus, il ſe ſaiſit pendant la nuit des armes qui étoient à bord; & aidé de ſes deux eſclaves, coupa la tête du Capitaine, & de trois matelots, précipita les autres dans la mer, & prenant le gouvernail du vaiſſeau, le conduiſit à Coſeir, d'où il ſe rendit dans le Said, emportant avec lui une ſomme de 400000 liv. qu'il trouva dans le vaiſſeau. Depuis ce moment, il travaille à s'y faire des partiſans, & peut-être parviendra-t-il un jour à rentrer au Caire, où les vœux du peuple le rappellent.

La mort de ſix Beys du parti d'Iſmaël, & la fuite des autres, rendoit Ibrahim & Mourad maîtres abſolus au grand Caire. Rien ne leur faiſant plus ombrage, l'Emir Hajj ſe diſpoſa, ſuivant la coutume, à conduire la caravanne de la Mecque. Les pélerins ſe raſſemblèrent de toutes parts dans la plaine de *Hellé*, voiſine de la ville. Environ dix mille tentes y furent

dreſſées. Elles couvroient une grande étendue de terrain. Celles des Officiers & des chefs étoient compoſées de toiles peintes, revêtues intérieurement de ſoie & de ſatin, & ornées de couſſins couverts d'étoffes brochées en or & en argent. Pendant la nuit on alluma autour de chaque tente un grand nombre de petites lampes de verre coloré, qui produiſoient une illumination brillante & diverſifiée. Les reflets de la lumiére, dorant le feuillage des orangers & des datiers répandus dans la campagne, formoient un charmant ſpectacle. Les parens & les amis des pelerins vinrent paſſer cette nuit avec eux. Au point du jour l'Emir Hajj donna le ſignal avec le tambour & les trompettes. Chacun plia ſa tente & chargea ſes bagages & ſes proviſions ſur des chameaux, & l'on ſe mit en route. L'avant-garde eſcortée par un corps de cavaliers bien montés, partit d'abord. On vit enſuite le chameau qui portoit le tapis deſtiné à couvrir la *Caaba*, ou la maiſon de Dieu. Sa tête étoit ornée d'un panache ſuperbe, & ſon dos couvert d'un drap d'or. Des prêtres l'entouroient en chantant les hymnes du Coran. Environ quarante mille pélerins ſuivoient à pied, à cheval, & ſur des chameaux. Cinq mille hommes de cavalerie diſtribués en divers corps, ſous les ordres de l'Emir Hajj, marchoient ſur

les flancs de la caravanne Un petit nombre de Dames portées dans des litières, faisoient aussi le voyage. Rien n'est plus magnifique que le départ de la caravanne. Les hommes proprement vêtus, paroissent pleins de vigueur & de santé ; les chevaux sont remplis de feu & d'ardeur. Au retour tout est changé : les animaux maigres & languissans, & les pélerins pâles, décharnés, brûlés par le soleil, ressemblent à des squéletes. En effet, ce voyage, extrêmement pénible, dure quarante jours, à travers des déserts, où l'on fait quelquefois cinquante lieues, sans trouver une seule goutte d'eau bonne à boire. L'ardeur du soleil est excessive, & la poussière qui s'éleve de dessous les pieds de cette multitude d'hommes & d'animaux, obscurcit l'air, remplit les yeux & la bouche, & ôte la respiration. Quelquefois les vents empestés du Sud-Est en roule des tourbillons si terribles que trois ou quatre cens hommes périssent dans un jour. Ce fléau produit de grands avantages à l'*Emir Hajj* qui hérite des bagages & des objets de commerce de tous ceux qui meurent dans la route. Aussi revient-il souvent au grand Caire avec le tiers des biens qui en sont sortis.

La caravanne que Mourad conduisoit, après avoir tourné l'extrêmité de la mer rouge, en-

tra dans l'Arabie déserte. Les Arabes se présentèrent, & voulurent exiger le tribut accoutumé. Il fit couper la tête aux chefs, & les autres n'étant pas assez forts pour lui disputer le passage, emportèrent dans leurs tentes le desir de la vengeance. La caravanne parvint heureusement à *Bedder*, où elle se joignit, suivant l'usage, à celle de Damas, & après six jours elles arrivèrent à la Mecque. Pendant les quatorze jours que les Mahométans rassemblés de toutes les parties du monde, restent dans cette ville, pour vaquer aux devoirs de la Religion, il s'y fait un commerce immense. Une partie des pélerins s'y rendent pour remplir le précepte qui ordonne à tout Musulman de visiter une fois dans sa vie la maison de Dieu. Les autres y sont attirés par l'appât du gain, & y transportent les choses les plus rares de leur pays. On y trouve abondamment les étoffes précieuses, & les diamans de l'Inde, les belles perles du golphe Persique, le baume si recherché des Orientaux, les armes d'acier de Damas, le café moka, la poudre d'or de l'Afrique, & les sequins du grand Caire. C'est peut-être la foire la plus riche du monde. Plus de cent mille marchands y sont rassemblés; & comme le temps est court, on ne peut nombrer à combien de millions se monte la vente

qui s'y fait dans quatorze jours. Il feroit bien à fouhaiter qu'un Européen, inftruit de la langue Arabe, & déguifé en marchand, pût affifter à cette folemnité & en donner des détails que nous fommes forcés de recevoir de la bouche de ceux qui s'y font trouvés, & qui ne peuvent jamais infpirer une confiance parfaite, parce que les Mufulmans ne s'entretiennent pas volontiers avec les Infideles de ce qui concerne leur culte. Des vaiffeaux qui, à cette époque, aborderoient à Gedda, chargés de certaines marchandifes de l'Europe & de l'Inde, feroient affurés de vendre en peu de momens leurs cargaifons qui feroient payées fur le champ en or. Les Anglois ont fait avec fuccès quelques expéditions de cette nature, & ils auroient continué fans doute, fi des vues politiques, & des difputes élevées entre eux & les naturels du pays n'y euffent mis obftacle.

Mourad Bey ne fut pas auffi heureux à fon retour qu'il l'avoit été en allant. Divers tribus Arabes avoient réuni leurs armes pour venger le fang de leurs Chefs. Ils attendirent le moment où la caravane paffoit entre des montagnes, & l'attaquèrent avec avantage. Ce ne fut d'abord que défordre & confufion parmi ce grand nombre d'hommes qui fe culbutoient les uns les autres pour prendre la fuite. Il y

en eut un grand nombre d'écrasés, & beaucoup de tués par le feu continuel des ennemis. L'Emir Hajj ayant réuni ses troupes, se mit en devoir de les repousser. Il marcha à la tête des Mamlouks, & malgré les décharges de l'artillerie des Arabes, il gravit les montagnes & leur livra un sanglant combat. Il perdit beaucoup de monde, & eut la cuisse & le bras percés de deux balles. Ces blessures ne l'empêchèrent pas de vaincre les Arabes & de les forcer à prendre la fuite en désordre. Durant la route, ils ne reparurent plus. Il arriva au grand Caire épuisé de fatigue, & presque mourant. M. Grace, Médecin des François, fut appellé, & le guérit non sans de graves inquiétudes; car sa vie répondoit de celle du malade. Tous les habitans du grand Caire sortirent pour recevoir leurs parens & leurs amis. Les uns pleuroient la perte d'un frere, d'un pere, d'un époux, & se répandoient en lamentations. Des meres désolées déchiroient leurs habits, & se couvroient la face de poussière. D'autres, joyeuses du retour des personnes qu'elles chérissoient, remplissoient l'air de leurs cris d'alégresse, & bénissoient le ciel. Il est impossible d'exprimer les sentimens divers que ce spectacle inspiroit. On voyoit tour-à-tour & l'excès de la douleur, & l'ivresse de la joie.

En rentrant dans ſa maiſon, chaque pélerin trouvoit, ſuivant ſon état, un appartement préparé. On avoit peint les murs; tous les meubles, les tapis, les ſopha, les couſſins étoient renouvellés, comme ſi quelque choſe d'ancien, eut été indigne d'appartenir à un homme qui arrivoit du ſaint pélerinage. Ces traits atteſtent, Monſieur, & la tendreſſe filiale des Egyptiens, & leur piété, & l'idée ſublime qu'ils ont de leur Religion. Les perſonnes arrivées de la Mecque prennent pour le reſte de leurs jours le ſurnom de *Hajji* (*l*), & le portent comme un titre honorable. Les riches qui redoutent les fatigues du voyage, croient remplir le précepte, en envoyant quelqu'un à leur place, & en le défrayant pendant la route.

Ayant quitté l'Egypte à la fin de 1779, je ne puis donner un détail circonſtancié des événemens qui y ſont arrivés depuis. Seulement j'ai appris par des lettres du grand Caire, que le fougueux Mourad, voulant parvenir au poſte de *Scheik Ebalad*, avoit déclaré la guerre à ſon rival, qu'ils s'étoient battus, reconciliés, & qu'en 1784, brouillés de nouveau, ils étoient chacun à la tête d'une armée & prêts à combattre. J'ignore le ſuccès du combat, mais

(*l*) Pélerin.

ſes

quel que ſoit le vainqueur, il s'efforcera d'élever ſes créatures, & d'exterminer tous les Beys du parti ennemi, juſqu'à ce que la trahiſon ou la victoire lui aient fait éprouver une ſemblable deſtinée.

Vous jugez bien, Monſieur, quel doit être le ſort de l'Egypte livrée au brigandage de huit mille étrangers qui en dévorent les riches provinces, & leur font ſans ceſſe éprouver les horreurs de la guerre. Mais quelque idée que vous vous formiez de ſes malheurs, elle eſt au-deſſous de la réalité. L'agriculture détruite, les canaux qui portoient par-tout l'abondance, comblés, des tributs arbitraires levés avec violence, les gens de bien dépouillés & maſſacrés, des brigands dans tous les emplois, la guerre, la peſte, la famine, ſuites ordinaires de la diſcorde des chefs; tels ſont les maux auxquels le peuple d'Egypte eſt condamné.



n rentrant dans sa maison, chaque pélerin rouvoit, suivant son état, un appartement préparé. On avoit peint les murs; tous les meubles, les tapis, les sopha, les coussins étoient renouvellés, comme si quelque chose d'ancien, eut été indigne d'appartenir à un homme qui arrivoit du saint pélerinage. Ces traits attestent, Monsieur, & la tendresse filiale des Egyptiens, & leur piété, & l'idée sublime qu'ils ont de leur Religion. Les personnes arrivées de la Mecque prennent pour le reste de leurs jours le surnom de *Hajji* (*l*), & le portent comme un titr honorable. Les riches qui redoutent les fatigu du voyage, croient remplir le précepte, envoyant quelqu'un à leur place, & en défrayant pendant la route.

Ayant quitté l'Egypte à la fin de 177 ne puis donner un détail circonstan événemens qui y sont arrivés depuis. S j'ai appris par des lettres du grand le fougueux Mourad, voulant par de *Schcik Ebalad*, avoit déclar son rival, qu'ils s'étoient battu & qu'en 1784, brouillés de nou chacun à la tête d'une armée & battre. J'ignore le succès d

(*l*) Pélerin.

LETTRE XVIII.

A M. L. M.

Observations sur l'agriculture du pays.

Au grand Caire.

L'AGRICULTURE, Monsieur, étoit en honneur parmi les anciens Egyptiens. Ils l'avoient rendue très-florissante dans toute l'étendue de leur empire, témoins les travaux immenses qu'ils ont faits, pour la distribution des eaux & l'arrosement des terres. Actuellement on y compte encore 80 canaux semblables à des rivières, tous creusés de main d'homme, & dont plusieurs ont vingt, trente & quarante lieues de long. Ils reçoivent l'inondation, & la distribuent dans les campagnes. Six seulement ont de l'eau toute l'année. Les autres presque comblés, tarissent lorsque le Nil est bas. Les grands lacs de *Mœris*, de *Behiré*, de *Mareotis*, formoient de vastes réservoirs propres à retenir les eaux surabondantes, & à les verser ensuite sur les plaines des environs. On les faisoit monter sur les terrains élevés par le moyen des roues à

chapelets, dont l'invention est due aux Egyptiens. Un boeuf suffit pour les tourner, & pour arroser un vaste champ. Ces roues donnèrent à Archimède, lors de son voyage en Egypte, l'idée du chapelet ingénieux dont on fait encore usage de nos jours. Outre ces réservoirs, toutes les villes un peu éloignées du Nil sont environnées de spacieux étangs destinés aux besoins des habitans, & aux avantages de la culture. De grandes digues dont on voit encore les débris, servoient à contenir le fleuve; d'autres arrêtoient les torrents de sable qui tendent sans cesse à couvrir la surface de l'Egypte. Des aqueducs portoient les eaux jusqu'au sommet des collines. Elles étoient reçues dans des bassins immenses creusés dans le rocher, d'où elles couloient ensuite au milieu des déserts qu'elles transformoient en campagnes fécondes. On reconnoît près de *Babaïn* les ruines d'un de ces aqueducs qui dirige son cours du côté de la Libye. Il porte l'empreinte de la majesté des ouvrages Egyptiens. Ces travaux non moins merveilleux que les pyramides & les colosses de la Thébaïde, avoient plus d'utilité. Ils prévenoient les ravages des crues extraordinaires, suppléoient au défaut des médiocres, & nourrissoient des millions d'habitans.

Depuis 1200 ans que ce pays est soumis à

des peuples qui ne ſont point agriculteurs, ils ont laiſſé périr la plupart de ces grands ouvrages. La barbarie du gouvernement actuel achèvera de les détruire. Chaque année, les limites de l'Egypte cultivée ſe reſſerrent, & les ſables ſtériles s'y accumulent de toutes parts. En 1517, époque de la conquête des Turcs, le lac *Maréotis* s'approchoit encore des murs d'Aléxandrie, & le canal qui conduit les eaux dans cette ville, étoit navigable. Aujourd'hui ce lac a diſparu, & les terres qu'il arroſoit, & qui au rapport des hiſtoriens, produiſoient en abondance du blé, du vin, & des fruits divers, ſont changées en déſerts où le voyageur attriſté ne trouve ni arbriſſeau, ni plante, ni verdure. Le canal lui-même, l'ouvrage d'Alexandre, néceſſaire à la ſubſiſtance des habitans de la ville qu'il avoit bâtie, eſt preſque comblé. Il ne reçoit les eaux que lorſqu'elles ſont parvenues au plus haut point de l'inondation, & ne les garde que peu de temps. Il y a quarante ans qu'on ôta une partie du limon que le fleuve y dépoſe, & il conſerva l'eau pendant trois mois de plus. En le creuſant entiérement, il reprendroit ſon ancienne utilité. La branche péluſiaque qui ſe déchargeoit dans la partie orientale du lac de *Tanis* ou *Menzalé*, eſt abſolument détruite. Avec elle ont péri la belle province qu'elle fertiliſoit, & le fameux

canal commencé par Necos (*m*), & achevé par Ptolemée Philadelphe. Il étoit tiré de cette branche à Aggeroud (*n*), l'ancienne Arsinoé, placée à l'extrêmité de la mer Rouge. Comme on craignoit qu'en ouvrant cette communication, le golfe arabique que l'on croyoit d'onze pieds plus élevé que la Méditerranée, n'inondât le pays, on avoit placé à son ouverture de grandes écluses. Mais je pense que cette supposition étoit sans fondement, puisque d'autres canaux tirés depuis du Nil au golfe arabique, n'ont poins produit cet inconvénient. Ces ouvrages immortels exécutés par des Rois qui faisoient leur bonheur de la prospérité des peuples, & de la gloire de leur Empire, n'ont pu résister aux ravages des conquérans, & au despotisme qui détruit tout, jusqu'à ce qu'il soit enseveli sous les débris des royaumes dont il a sappé les fondemens. Enfin, le canal d'*Amrou*, le dernier des grands travaux faits en Egypte, & qui communiquoit de Fostat à Colzoum, ne s'étend qu'à quatre lieues au-delà du Caire, & se perd dans le lac des pélerins. Tel est, Monsieur, l'état actuel du pays. On peut

(*m*) Strabon, Pline, attestent ce fait.

(*n*) Depuis Ptolemée jusqu'à nos jours, la mer Rouge s'est retirée de deux lieues, car Aggeroud est aujourd'hui à cette distance du Suès.

assurer que plus d'un tiers, des terres cultivées autrefois, se sont changées en déserts dont l'aspect épouvante le voyageur.

Il en est de même de la population. L'Egypte ancienne fournissoit à la subsistance d'environ huit millions d'habitans & nourrissoit encore l'Italie & les provinces voisines. Aujourd'hui on n'en compte pas la moitié. Je ne croirai point avec Hérodote & Pline qu'il y ait eu vingt mille villes dans ce royaume, du temps du Pharaon Amasis, mais les ruines étonnantes qu'on y trouve à chaque pas, & dans des lieux inhabités, annoncent qu'elles ont dû être trois fois plus nombreuses qu'elles ne le sont de nos jours. Si vous avez daigné lire avec attention le tableau que je vous ai tracé du gouvernement actuel, vous ne serez point étonné de la décadence de cette contrée. La population d'un Etat n'est jamais qu'en proportion des moyens de subsistance. Elle s'accroît, diminue, & s'éteint avec eux. Aujourd'hui que huit mille étrangers dépouillent à leur gré les négocians & les laboureurs, les uns abandonnent les soins du commerce, les autres renoncent aux travaux de l'agriculture, & le pays se dépeuple sensiblement.

Toutes les terres appartiennent aux chefs. Ils les vendent aux particuliers. A la mort des propriétaires elles retournent au fisc. Le fils est obligé

d'acheter l'héritage de son pere, mais il n'est pas sûr de l'obtenir. Le plus offrant, ou celui qui a plus de crédit s'en fait accorder l'investiture. Que peut faire pour l'amélioration des campagnes le laboureur qui n'est pas assuré de transmettre ses possessions à ses enfans ? Il ne songe qu'à vivre, & laisse en friche une partie de ses domaines. Les Cachefs & les Sangiaks autorisés par le traité du grand-Seigneur à lever des tributs arbitraires, commettent des véxations inouies. Souvent le malheureux agriculteur, au milieu de l'abondance qui l'entoure, manque du nécessaire; & vend les instrumens du labourage pour payer les impositions. Cette tyrannie le met dans l'impuissance de cultiver les plus riches campagnes du monde.

Un autre mal qui produit des ravages non moins funestes résulte de la vicissitude du gouvernement. Tandis que les Beys se font la guerre, les peuples prennent parti dans leurs querelles, & employent le fer & le feu pour se détruire mutuellement. J'ai vu plus d'une fois des villages incendiés, tous les habitans massacrés par leurs voisins, & le fruit de la récolte périr dans les flammes.

Les chefs de la république, retiennent sur le tribut qu'ils envoyent chaque année à Constantinople des sommes considérables qu'il doit

vent employer à l'entretien des édifices publics & des canaux. Leurs dissentions continuelles, le besoin qu'ils ont d'amasser de l'or pour acheter des Mamlouks, soudoyer des troupes, & grossir leur parti, les empêchent de s'occuper de ce travail indispensable. Cette négligence porte un coup mortel à l'agriculture. Tout un canton, qui devoit sa fertilité & ses richesses aux eaux d'un canal, n'en recevant plus une quantité suffisante, devient inculte & abandonné. Le Nil dans un cours de neuf cents lieues, traversant des déserts & des pays arides, entraîne uue quantité prodigieuse de sable & de limon. J'ai vu creuser des ruisseaux, où pendant un an de séjour, il avoit déposé trois pieds de vase : jugez avec combien de rapidité il doit combler les canaux les plus utiles, si l'art humain ne veille continuellement à leur entretien. Ce fait seul vous expliquera pourquoi des lacs immenses sont aujourd'hui desséchés, & des provinces autrefois fécondes, sont stériles & inhabitées.

Combien ils sont coupables, ceux qui laissent ainsi tarir les sources de la fécondité ? car par-tout où l'on conduit les eaux bienfaisantes du Nil, la terre se couvre des trésors : elle ne demande qu'à produire. Dans le Delta comme au Saïd, on se sert de la charrue pour

labourer. Lorsque le bœuf y a tracé un sillon peu profond, on hache la glebe avec la houe, & on l'égalise comme celle d'un jardin. Lorsqu'on y a confié la semence, on la herce légèrement. Ici finissent les travaux du laboureur jusqu'à la moisson, qui est extrêmement abondante, & ne manque jamais qu'avec la crue du Nil. Lorsque l'orge & le blé sont mûrs, on les coupe, & on les étend sur l'aire. Un laboureur assis sur une charette, dont les roues sont tranchantes, & traînée par des bœufs un bandeau sur les yeux, promène sur la paille, & la hache en morceaux. On la sépare du grain avec le van. Ce grain est jaune, gros, & d'une très-bonne qualité. Les Egyptiens en font un pain roux, à moitié cuit, & mauvais, parce qu'au lieu d'employer les moulins à eau & à vent, ils ne se servent que de la meule à bras, & ne bluttent point assez la farine. Le boulanger des François faisoit avec ce même blé, du pain blanc comme la neige & d'un goût excellent. Le riz, comme je vous l'ai déja dit, demande un peu plus de soins. Il faut inonder le champ qu'on lui destine, en arracher les racines des herbes étrangères, l'arroser tous les jours lorsqu'il est planté, ce qui se fait par le moyen des roues à chapelets. Au bout de cinq mois, on le coupe, & on re-

cueille ordinairement quatre-vingts boiſſeaux pour un. Outre ces grains, l'Egypte produit abondamment, du doura ou millet d'Inde, du lin, autrefois ſi renommé, du chanvre, du chartame, ou *ſafranon*, & une multitude de melons exquis, & de légumes dont les peuples ſe nourriſſent pendant les chaleurs.

Le temps des ſemailles eſt différent ſuivant les provinces, & l'expoſition des terres. Près de Siène, on ſeme l'orge & le bled en octobre, & l'on récolte en janvier. Vers Girgé, on les coupe au mois de février, & en mars, aux environs du grand Caire. Telle eſt la marche ordinaire des moiſſons dans le Saïd. Il y en a une foule d'autres particulières, ſuivant que les terrains ſont plus près ou plus loin du fleuve, plus bas ou plus élevés. Dans la baſſe Egypte, on ſeme & on récueille toute l'année. Par-tout où l'on peut jouir des eaux du fleuve, la terre ne ſe repoſe jamais, & donne trois récoltes par an. C'eſt-là que le voyageur a ſans ceſſe ſous les yeux le ſpectale charmant des fleurs, des moiſſons & des fruits, & que le printemps, l'été, & l'automne, offrent à la fois leurs tréſors. En deſcendant des cataractes au commencement de janvier, on apperçoit les blés preſque mûrs, plus bas ils ſont en épis, & en

s'avançant davantage les plaines se couvrent de verdure.

La luzerne que l'on coupe trois fois depuis novembre jusqu'en mars, est le seul foin des Egyptiens. Il sert principalement à la nourriture des troupeaux. Les chevaux, les anes, les mulets & les chameaux, paissent dans les prairies pendant l'hyver. Le reste de l'année ils mangent de la paille hachée, de l'orge & des féves. Cette nourriture entretient leur santé, & leur donne beaucoup de force & d'ardeur. Les Arabes accoutument leurs chevaux à la plus grande sobriété. Ils ne les menent boire qu'une fois le jour, & les nourrissent avec un peu d'orge & lait.

Les Egyptiens ne cultivant guère l'olivier, achètent leur huile en Crète & en Syrie. Mais comme ils ont reçu de leurs pères le goût des illuminations, ils tirent de l'huile de différentes plantes. La plus commune est celle que produit le sesame, & qu'ils nomment *fireg* huile à brûler. Ils en font aussi avec la graine du chartame, du lin, du pavot, & de la laitue. Le peuple mange de celle du chartame.

Je vous ai parlé, Monsieur, de l'art avec lequel les Egyptiens font éclore les poulets, & qui leur est particulier. Leur manière d'élever les abeilles n'est pas moins extraordinaire, &

annonce beaucoup d'intelligence. Comme la haute Egypte ne conserve sa verdure que pendant quatre ou cinq mois, que les fleurs & les moissons y paroissent plutôt, les habitans de la basse profitent de ces momens précieux. Ils rassemblent sur de grands bateaux, les abeilles des différents villages. Chaque propriétaire leur confie ses ruches désignées par une marque particulière. Lorsque la barque est chargée les hommes qui doivent la conduire, remontent doucement le fleuve, & s'arrêtent dans tous les lieux, où ils trouvent de la verdure & des fleurs. Les abeilles à la pointe du jour sortent par milliers de leurs cellules, & vont cueillir les trésors, dont elles composent leur nectar. Elles reviennent plusieurs fois chargées de butin. Le soir elles rentrent dans leur maison sans que jamais ces travailleurs intelligens se trompent de demeure. C'est ainsi qu'après trois mois de séjour sur le Nil, les abeilles ayant moissonné les parfums de la fleur d'orange du Saïd, l'essence des roses du Faïoum, les trésors du jasmin d'Arabie, & des fleurs diverses, sont rapportées dans les lieux dont on les avoit enlevées, & où elles trouvent de nouvelles richesses Cette industrie procure aux Egyptiens un miel délicieux, & de la cire en abondance. Au retour, les propriétaires payent au bate-

liers une rétribution proportionnée au nombre des ruches qu'ils ont ainsi promenées d'un bout à l'autre de l'Egypte.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Fin du second Volume.





TABLE GÉNÉRALE DES MATIERES

Contenues dans le premier & le second Volume des Lettres sur l'Egypte.

TOME PREMIER.

LETTRE

LETTRE VIII, page 98.

LETTRE IX, page 107.

LETTRE X, page 117.

miette, la marche de ses troupes le long du grand bras du Nil, jusqu'au canal de Massoure : les tentatives que l'on fit pour le passer. Le passage dangereux de ce canal. La victoire & la défaite qui le suivirent. La mort du comte d'Artois. La prise de S. Louis & de toute son armée, le massacre de *Touran Chach* souverain d'Egypte ; enfin la rançon du monarque François, & son départ pour S. Jean d'Acre, avec le portrait de ce prince tracé par la main des Infidèles.

Fin de la Table du Tome premier.



TOME SECOND.

LETTRE PREMIERE, page 1.

Route du vieux Caire à Tamieh, dans la province du Faïoum.

LETTRE II, page 20.

Deſcription des monumens de la province d'Arſinoé, aujourd'hui le Faïoum.



TABLE GÉNÉRALE DES MATIERES

Contenues dans le premier & le second Volume des Lettres sur l'Egypte.

TOME PREMIER.

& arroser les terres. Dépérissement de ces monumens utiles. Productions du sol. Temps des semailles & des récoltes, different suivant la situation des terrains. Combien ils étoient abondans autrefois. Ce qu'il faudroit faire pour leur rendre cette fertilité prodigieuse. Manière dont les Egyptiens élèvent les abeilles qu'ils promènent en bateau d'une extrêmité à l'autre du royaume.

Fin de la Table du second Volume.

ERRATA du Tome second.

PAGE 69. *L'Emir Bajj*. Lisez *l'EmirHajj*.
Page 83. Stabon. Lisez Strabon.
Page 87. *Souadi*. Lisez *Souadj*.
Page 88. *Clenedé*. Lisez *Elnedé*.
Page 105. Creusées. Lisez creusés.
Page 129. Leus aspect. Lisez leur aspect.
Page 138. Joint à. Lisez joints à.
Page 144. A Dieu. Lisez à ce Dieu.
Page 215. L'appas. Lisez l'appât.
Page 234. *Echams*. Lisez *Echchams*.

ERRATA du Tome troisième.

PAGE 16. *Don ils ont*. Lisez dont ils ont.
Page 78. *Le siège à Rome*. Lisez le siège à Bisance.
Page 90. *L'Egypte a été*. Lisez l'Egypte en a été.
Page 114. *Sa sagesse, sa puissance*. Lisez sa puissance, sa sagesse.
Page 137. A la note, *ensevelies*. Lisez ensevelis.

liers une rétribution proportionnée au nombre des ruches qu'ils ont ainsi promenées d'un bout à l'autre de l'Egypte.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Fin du second Volume.

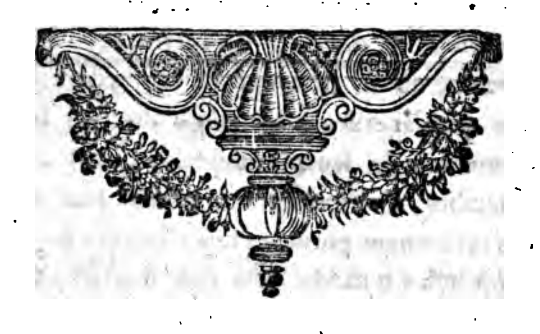




TABLE GÉNÉRALE DES MATIERES

Contenues dans le premier & le second Volume des Lettres sur l'Egypte.

TOME PREMIER.

